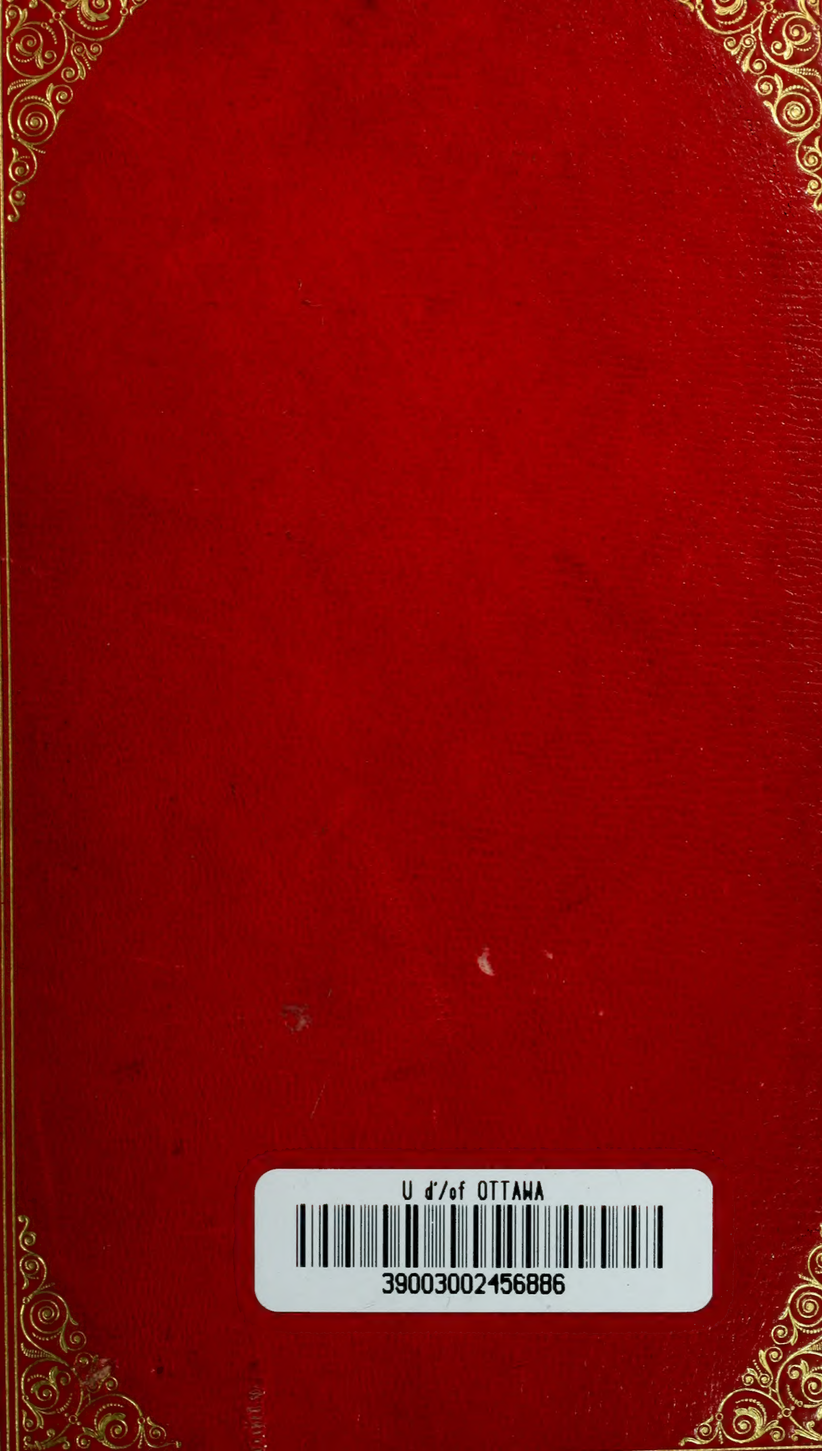
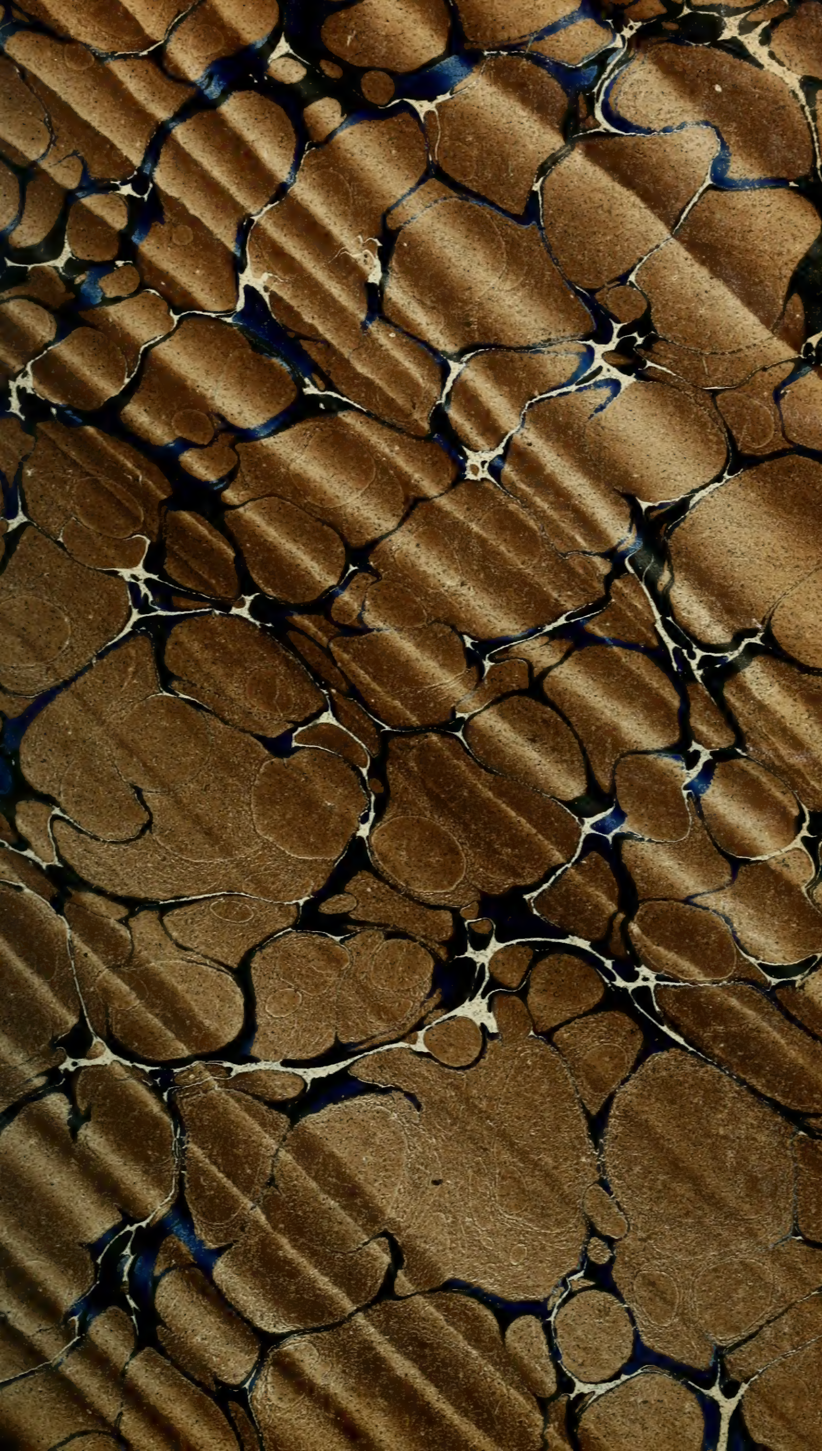

U d'/of OTTAWA
39003002456886



THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME VII.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

THÉATRE

DE

VOLTAIRE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC LES NOTES ET LES COMMENTAIRES

DE M. BEUCHOT.

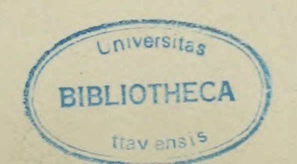
Tome Septième.

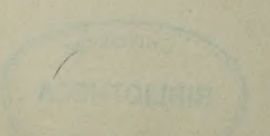
A PARIS,

CHEZ LEQUIEN FILS, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

1834.





L'HÉRACLIUS
ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE FAMEUSE:

DANS CETTE VIE TOUT EST VÉRITÉ ET TOUT MENSONGE.

Fête représentée devant LL. MM., dans le salon royal du palais;

PAR DON PEDRO CALDERON DE LA BARCA.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR[1].

Il s'est élevé depuis long-temps une dispute assez vive pour savoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de Corneille, ou celui de Calderon. N'ayant rien vu de satisfesant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'*Héraclius* de Calderon, intitulé : *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé séparément in-4° avant que le recueil de Calderon parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, et que le savant don Gregorio Mayans y Siscar[2], ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aisément quelle est la différence du genre employé par Corneille et de celui de Calderon; et il découvrira au premier coup d'œil quel est l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaison des théâtres français et anglais, en lisant la conspiration de Brutus et de Cassius après avoir lu celle de Cinna[3]. Il comparera de même le théâtre espagnol avec le français[4]. Si, après cela, il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.

[1] Voltaire donna cette traduction et analyse d'*Héraclius* dans son édition du *Théâtre de P. Corneille*, au tome V de l'édition de 1764; au tome IV de l'édition in-4° de 1774, c'était au devant de l'*Héraclius* de Corneille. B.

[2] Voyez, dans la *Correspondance*, la lettre que Voltaire lui adressa le 15 juin 1762. B.

[3] Comme je l'ai dit, tome VII, page 485, c'était à la suite de *Cinna* que Voltaire avait donné sa traduction du *Jules César* de Shakespeare. B.

[4] Voyez aussi tome XXVII, page 68. B.

PERSONNAGES.

PHOCAS.
HÉRACLIUS, fils de Maurice.
LÉONIDE, fils de Phocas.
ISMÉNIE.
ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambassadeur de Maurice vers Phocas.
CINTIA, reine de Sicile.
LISIPPO, sorcier.
FRÉDÉRIC, prince de Calabre.
LIBIA, fille du sorcier.
LUQUET, paysan gracieux, ou bouffon.
SABANION, autre bouffon, ou gracieux.
MUSICIENS ET SOLDATS.

L'HÉRACLIUS
ESPAGNOL,
OU
LA COMÉDIE FAMEUSE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Le théâtre représente une partie du mont Etna : d'un côté, on bat le tambour et on sonne de la trompette; de l'autre, on joue du luth et du téorbe : des soldats s'avancent à droite, et Phocas paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, et Cintia, reine de Sicile, paraît la dernière. Les soldats crient : « *Phocas vive!* » Phocas répond : « *Vive Cintia!* allons, soldats, « dites en la voyant, *Vive Cintia!* » Alors les soldats et les dames crient de toute leur force : « *Vive Cintia et Phocas!* »

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours et à ses trompettes de battre et de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas; la musique chante ce couplet :

> Sicile, en cet heureux jour[a],
> Vois ce héros plein de gloire,
> Qui règne par la victoire,
> Mais encor plus par l'amour.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommag

[a] Il y a dans l'original, mot à mot :

> Que ce Mars jamais vaincu,
> Que ce César toujours vainqueur,
> Vienne dans une heure fortunée
> Aux montagnes de Trinacrie.

de la Sicile à Phocas; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main. « Nous sommes tous heureux, lui dit-elle, de « nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux. » Ensuite cette belle reine se tournant vers les spectateurs, leur dit : « C'est la « crainte qui me fait parler ainsi; il faut bien faire des com- « pliments à un tyran. » La musique recommence alors, et on répète que Phocas est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur Phocas prend alors la parole, et fait ce récit, qui, comme on voit, est très à propos :

Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée; car j'y trouve des applaudissements, et je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile, comme vous savez; et, quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'opposition que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, surtout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

Mais voyant que vous êtes politique et avisée, et que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, et que je n'étancherai ni sur vous ni sur la Sicile la soif hydropique de sang de mon superbe héritage; et afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, et que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentivement.

J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruyères m'ont donné la naissance, et que je ne dois qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs

où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grace à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna dont le feu et la neige se disputent la cime; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit; je n'y connus point de père, je ne fus entouré que de serpents; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; et dans ma jeunesse, je ne mangeai que des herbes. Élevé comme une brute, la nature douta long-temps si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis: leurs corps me servirent de viande, et leurs peaux de vêtements.

Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine: nous mîmes à contribution le plat pays; mais bientôt, nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées; mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, et il était assez puissant pour me résister; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau

ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

Votre père le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ses états, nous accorda un pardon général à nos voleurs et à moi : (ô sottes raisons d'état !) il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, et bientôt mon métier infame devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent ; son armée me nomma son capitaine par terre et par mer : alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siége devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil, me fissent quitter mes tranchées : enfin les habitants, presque ensevelis sous leurs ruines, et demi-morts de faim, se soumirent à regret, et me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années : vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et malpropre peigne assez rarement.

Me voilà à présent revenu en Sicile ; et quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour : ces deux raisons sont des propositions contraires ; l'une est la

rancune, et l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

Eudoxe, qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement le jour que j'avais tué son mari dans la bataille: elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme, nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très bien de cet Astolphe; et, si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant, si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres. La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe, se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains: on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

Mais laissons cela, et passons à une autre aventure: elle n'est pas moins étrange, et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On n'admire les historiens, et on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysanne nommée Éryphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté; elle fut dame de mes pensées: il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or,

madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Éryphile, que, ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver : elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert : mon confident, qui l'accompagnait, alla chercher du secours; et voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Éryphile; elle lui dit qui elle était, et ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant : elle crut l'intéresser davantage par cette confidence; et craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu mon chiffre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

Cependant mon confident revenait avec du monde : l'inconnu disparut aussitôt, emportant avec lui mon fils, et le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Éryphile mourut, sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre et mes victoires ne m'ont pas laissé le temps de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui, comme tout l'Orient est calme, ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentiments de tendresse et de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent : l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse; j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins ni peines; je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, et que mes espérances èt mes craintes finissent.

CINTIA.

Si j'avais su votre secret plus tôt, j'aurais fais toutes les diligences possibles; mais je vais vous seconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui souhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA, à ses femmes.

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, et sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos :

PHOCAS.

Faites résonner vos différentes voix.

LE CHŒUR.

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHŒUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

On entend ici une voix qui crie derrière le théâtre : *Meurs.*

PHOCAS.

Écoutez, suspendez vos chants : quelle est cette voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris, Vive Phocas!

LIBIA, derrière le théâtre.

Meurs de ma malheureuse main.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre : c'est une femme qui paraît belle; elle est toute troublée; elle descend de la montagne; elle court; elle est prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la; j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuse, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS, en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du penchant de la montagne.

Tu ne mourras pas; je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté : tu es en sûreté; reprends tes esprits.

CINTIA, à Libia.

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je suis Libia, fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître; il s'est retiré depuis en Sicile,

dans une cabane, où il a pour tout meuble, son almanach, des sphères, des astrolabes, et des quarts-de-cercle. Nous partageons entre nous deux le ciel et la terre : il fait des prédictions, et j'ai soin du ménage; je vais à la chasse; je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté, et de la musique de l'autre. Étonnée de ce bruit de guerre et de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme, ou une espèce d'homme en forme de bête; c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe et ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides que le Temps, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à ces vieux étançons de bâtiments ruinés, qui, étant sans écorce et sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face, en venant à moi, m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien; ne poursuis pas : tu ne sais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes? Il y a là-dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aisément cet homme; car, si les tambours et la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, et il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien, fesons entendre encore nos instruments.

La musique recommence, et on chante encore :

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire, etc.

Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, et la fille du sorcier, s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius, fils de Maurice, et Léonide, fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, et que vous hasardiez ainsi votre vie et la mienne?

LÉONIDE.

Que voulez-vous? cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

On entend alors le son des tambours.

HÉRACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon ame.

LÉONIDE.

Quand, dans le beau printemps, les doux zéphyrs et le bruit des ruisseaux s'accordent ensemble, et que les gosiers harmonieux des oiseaux chantent la bien-

venue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HÉRACLIUS.

J'ai entendu souvent, dans l'hiver, les gémissements de la croupe des montagnes, sous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrents, celui de la colère des nuées : mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre; c'est un tonnerre dans un temps serein; il flatte mon cœur et l'embrase.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un est si doux et l'autre si terrible, ne soient la ruine de tous trois.

HÉRACLIUS ET LÉONIDE, ensemble.

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'est qu'en sortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obscure une femme, et je crains bien qu'elle ne dise qu'elle m'a vu.

HÉRACLIUS.

Et pourquoi, si vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme est faite? car, selon ce que vous m'avez dit, de toutes les choses du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne sais quoi de doux et de tendre se coule dans l'ame à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LÉONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment

tout contraire ; car, d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'apercevant de son danger ; ce nom seul laisse dans l'ame je ne sais quoi qui la tourmente sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE.

Ah! Héraclius, que tu juges bien! ah! Léonide, que tu penses à merveille!

HÉRACLIUS.

Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires nous ayons tous deux raison?

ASTOLPHE.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages. Regardez-la d'un sens, rien n'est si agréable ; regardez-la d'un autre sens, rien n'est si terrible : c'est le meilleur ami de notre nature : c'est notre plus grand ennemi ; la moitié de la vie de l'ame, et quelquefois la moitié de la mort ; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi : on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, et sage qui s'en défie. Elle donne la paix et la guerre, l'allégresse et la tristesse : elle blesse et elle guérit : c'est de la thériaque et du poison. Enfin, elle est comme la langue ; il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, et rien de si mauvais quand elle est mauvaise, etc.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir?

HÉRACLIUS.

Léonide a très bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté; et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes?

ASTOLPHE.

Ah! mes enfants, si je vous réponds, vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes; sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.

HÉRACLIUS.

Qu'est-ce que je vois?

CINTIA.

Quel est cet objet?

HÉRACLIUS.

Quel bel animal!

CINTIA.

La vilaine bête!

HÉRACLIUS.

Quel divin aspect!

CINTIA.

Quelle horrible présence!

HÉRACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je suis arrivée ici très irrésolue, et je commence à ne plus l'être.

HÉRACLIUS.

O vous! poison de deux de mes sens, l'ouïe et la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles : qui êtes-vous?

CINTIA.

Je suis une femme, et rien de plus.

HÉRACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme? et, si toutes les autres sont comme vous, comment reste-t-il un homme en vie?

CINTIA.

Ainsi donc vous n'en avez pas vu d'autres?

HÉRACLIUS.

Non; je présume pourtant que si : j'ai vu le ciel; et, si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu parais bien savant; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc, toi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Quel est ce vieillard qui écoutait, et qui a fait tant de peur à une femme?

HÉRACLIUS.

Je ne le sais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Tu ne sais rien?

HÉRACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi; ce n'est pas peu savoir que de savoir qu'on ne sait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

Cintia est armée d'un arc, et porte un carquois sur l'épaule; elle veut prendre ses flèches.

HÉRACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de chose à faire.

CINTIA, laissant tomber ses flèches et son carquois.

La crainte me fait tomber les armes.

HÉRACLIUS.

Ce ne sont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel besoin avez-vous de vos flèches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grace dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage? Ou ta voix

n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une statue de neige.

HÉRACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

Au milieu de cette conversation arrivent Libia et Léonide, qui se disent à peu près les mêmes choses que Cintia et Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide sortent et rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages, en revenant, s'y méprennent, et concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.

CINTIA, en montrant Héraclius à Phocas.

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi, j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, aux deux sauvages.

Vous me faites souvenir de mon premier état: qui êtes-vous?

HÉRACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture: nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui j'ai su quelque chose de moi-même ; et vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux ?

LÉONIDE.

Nous n'en savons rien.

HÉRACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment ! je n'en saurai rien ? qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons, et tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure ; c'est là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais ; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS, à Libia.

Eh bien ! entrez-y avec des soldats, et regardez au fond.

Héraclius et Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.

LÉONIDE.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera ?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HÉRACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible ?

HÉRACLIUS, ET LÉONIDE, ensemble.

Va, va, arrive, arrive, tu verras si cela est impossible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine [a].

Comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, et s'écrie :

Non pas à eux, mais à moi ; il vaut mieux que ce soit moi qui meure; tuez-moi, et qu'ils vivent.

Tout le monde reste en suspens, en s'écriant :

[a] Le lecteur peut ici remarquer que, dans cet amas d'extravagances, ce discours de Cintia est peut-être ce qui révolte le plus : on ne s'étonne point que, dans un siècle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens; mais que Cintia, qui a paru avoir quelques sentiments pour Héraclius, et qui doit l'épouser à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue, lui et Léonide, cela choque si étrangement tous les sentiments naturels, qu'on ne peut comprendre que *la Comédie fameuse* de don Pedro Calderon de la Barca n'ait pas, en cet endroit, excité la plus grande indignation.

Qu'est-ce que je vois? quel étonnement! quel prodige! quelle chose admirable!

Les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, et ils croient que tout cela est de la magie. Phocas reste tout pensif.

CINTIA.

Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

PHOCAS, à Astolphe.

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, et de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici? je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs: je te promets au contraire ma faveur et mes dons: lève-toi, et dis-moi si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice, que ta fidélité sauva de ma colère?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est ni qui je suis: il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien! vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire?

HÉRACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment?

LÉONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang; ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui; mais en moi, c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Parceque c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr?

HÉRACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit?

HÉRACLIUS.

Ma valeur [a].

[a] On voit que, dans cet amas d'aventures et d'idées romanesques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la pièce serait au-dessus de nos meilleures.

PHOCAS.

Quoi ! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice ?

TOUS DEUX, ensemble.

Oui.

PHOCAS, à Astolphe.

Dis, toi, qui des deux l'est.

HÉRACLIUS.

Moi.

LÉONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux ; ma tendresse taira qui c'est des deux.

PHOCAS.

Est-ce donc là aimer que de vouloir que deux périssent pour en sauver un ? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penseras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire ?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela ?

ASTOLPHE.

C'est que l'un des deux est ton propre fils; et, pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or que me donna autrefois cette villageoise, qui m'avoua

tout dans sa douleur, qui me donna tout, et qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre?

PHOCAS.

Qu'ai-je entendu! qu'ai-je vu!

CINTIA.

Quel événement étrange!

PHOCAS.

O ciel! où suis-je? quand je suis prêt de me venger d'un ennemi qui pourrait me succéder, je trouve mon véritable successeur sans le connaître; et le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah! tu me diras quel est le sang de Maurice, quel est le mien.

ASTOLPHE.

C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de servir de sauvegarde au fils de mon prince, de mon seigneur.

PHOCAS.

Ton silence ne te servira de rien; la nature, l'amour paternel, parleront; ils me diront sans toi quel est mon sang; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas sera conduit au supplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature; cet amour paternel est sans force et sans chaleur quand un père n'a jamais vu son fils, et qu'un autre l'a nourri. Crains que, dans ton erreur, tu ne donnes la mort à ton propre sang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la

mort à toi-même, si tu ne me déclares qui est mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu sais que les morts gardent le secret.

PHOCAS.

Eh bien! je ne te donnerai point la mort, vieil insensé, vieux traître; je te ferai vivre dans la plus horrible prison; et cette longue mort t'arrachera ton secret pièce à pièce.

Phocas renverse le vieil Astolphe par terre; les deux jeunes gens le relèvent.

HÉRACLIUS ET LÉONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas: que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX, ensemble.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

HÉRACLIUS.

Non pas dans le mien; il y a plus d'honneur à mourir fils légitime de l'empereur Maurice, qu'à vivre bâtard de Phocas et d'une paysanne.

LÉONIDE.

Et moi, quand je regarderais l'honneur d'être ton fils comme un suprême avantage, qu'Héraclius n'ait pas la présomption de vouloir être au-dessus de moi.

PHOCAS.

Quoi! l'empereur Maurice était-il donc plus que l'empereur Phocas?

LES DEUX.

Oui.

PHOCAS.

Et qu'est donc Phocas?

LES DEUX.

Rien.

PHOCAS.

O fortuné Maurice! ô malheureux Phocas! je ne peux trouver un fils pour régner, et tu en trouves deux pour mourir. Ah! puisque ce perfide reste le maître de ce secret impénétrable, qu'on le charge de fers, et que la faim, la soif, la nudité, les tourments, le fassent parler.

LES DEUX, ensemble.

Tu nous verras auparavant morts sur la place.

PHOCAS.

Ah! c'est là aimer. Hélas! je cherchais aussi à aimer l'un des deux. Que mon indignation se venge sur l'un et sur l'autre, et qu'elle s'en prenne à tous trois.

Les soldats les entourent.

HÉRACLIUS.

Il faudra auparavant me déchirer par morceaux.

LÉONIDE.

Je vous tuerai tous.

PHOCAS.

Qu'on châtie cette démence; qu'espèrent-ils? qu'on les traîne en prison, ou qu'ils meurent.

ASTOLPHE.

Mes enfants, ma vie est trop peu de chose ; ne lui sacrifiez pas la vôtre.

LIBIA, à Phocas.

Seigneur....

PHOCAS.

Ne me dites rien ; je sens un volcan dans ma poitrine, et un Etna dans mon cœur.

Cette scène terrible, si étincelante de beautés naturelles, est interrompue par les deux paysans gracieux. Pendant ce temps-là, les deux sauvages se défendent contre les soldats de Phocas : Cintia et Libia restent présentes, sans rien dire. Le vieux sorcier Lisippo, père de Libia, arrive.

LISIPPO.

Voilà des prodiges devant qui les miens sont peu de chose ; je vais tâcher de les égaler. Que l'horreur des ténèbres enveloppe l'horreur de ce combat ; que la nuit, les éclairs, les tonnerres, les nuées, le ciel, la lune, et le soleil, obéissent à ma voix.

Aussitôt la terre tremble, le théâtre s'obscurcit, on voit les éclairs, on entend la foudre, et tous les acteurs se sauvent en tombant les uns sur les autres.

C'est ainsi que finit la première journée de la pièce de Calderon.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

SECONDE JOURNÉE.

Il y a des beautés dans la seconde journée comme il y en a dans la première, au milieu de ce chaos de folies inconséquentes. Par exemple, Cintia, en parlant à Libia de ce sauvage qu'on appelle Héraclius, lui parle ainsi :

Nous sommes les premières qui avons vu combien sa rudesse est traitable... J'en ai eu compassion, j'en ai été troublée; je l'ai vu d'abord si fier, et ensuite si soumis avec moi! Il s'animait d'un si noble orgueil, en se croyant le fils d'un empereur; il était si intrépide avec Phocas; il aimait mieux mourir que d'être le fils d'un autre que de Maurice; enfin sa piété envers ce vénérable vieillard! Tout doit te plaire comme à moi.

Cela est naturel et intéressant. Mais voici un morceau qui paraît sublime : c'est cette réponse de Phocas au sorcier Lisippo, quand celui-ci lui dit que ces deux jeunes gens ont fait une belle action, en osant se défendre seuls contre tant de monde. Phocas répond :

C'est ainsi qu'en juge ma valeur; et, en voyant l'excès de leur courage, je les ai crus tous deux mes fils.

Phocas dit enfin au bon homme Astolphe qu'il est content de lui et des deux enfants qu'il a élevés, et qu'il les veut adopter l'un et l'autre : mais il s'agit de les trouver dans les bois et dans les antres où ils se sont enfuis. On propose d'y envoyer de la musique au lieu de gardes.

Car (dit Astolphe), puisque le son des instruments les a fait sortir de notre caverne, il les attirera une seconde fois.

On détache donc des musiciens avec les deux paysans gracieux.

Cependant le sorcier persuade à Phocas que toute cette aventure pourrait bien n'être qu'une illusion; qu'on n'est sûr de rien dans ce monde; que la vérité est partout jointe au mensonge.

Pour vous en convaincre, dit-il, vous verrez tout-à-l'heure un palais superbe, élevé au milieu de ces déserts sauvages : sur quoi est-il fondé ? sur le vent; c'est un portrait de la vie humaine.

Bientôt après, Héraclius et Léonide reviennent au son de la musique, et Héraclius fait l'amour à Cintia à peu près comme Arlequin sauvage. Il lui avoue d'ailleurs qu'il se sent une secrète horreur pour Phocas. Les paysans gracieux apprennent à Héraclius et à Léonide que Phocas est à la chasse au tigre, et qu'il est dans un grand danger. Léonide s'attendrit au péril de Phocas : ainsi la nature s'explique dans Léonide et dans Héraclius ; mais elle se dément bien dans le reste de la pièce. On les fait tous deux entrer dans le palais magnifique que le sorcier fait paraître ; on leur donne des habits de gala. Cintia leur fait encore entendre de la musique : on répond, en chantant, à toutes leurs questions. On chante à deux chœurs; le premier chœur dit : « On ne sait si leur origine « royale est mensonge ou vérité. » Le second chœur dit : « Que « leur bonheur soit vérité et mensonge. » Ensuite on leur présente à chacun une épée.

Je ceins cette épée en frissonnant (dit Héraclius): je me souviens qu'Astolphe me disait que c'est l'instrument de la gloire, le trésor de la renommée; que

c'est sur le crédit de son épée que la valeur accepte toutes les ordonnances du trésor royal : plusieurs la prennent comme un ornement, et non comme le signe de leur devoir. Peu de gens oseraient accepter cette feuille blanche s'ils savaient à quoi elle oblige.

Pour Léonide, quand il voit ce beau palais et ces riches habits dont on lui fait présent, « Tout cela est beau, dit-il, « cependant je n'en suis point ébloui ; je sens qu'il faut quel-« que chose de plus pour mon ambition. » L'auteur a voulu ainsi développer dans le fils de Maurice l'instinct du courage, et dans le fils de Phocas l'instinct de l'ambition. Ce n'est pas sans génie et sans artifice ; et il faut avouer (pour parler le langage de Calderon) qu'il y a des traits de feu qui s'échappent au milieu de ces épaisses fumées.

Phocas vient voir les deux sauvages ainsi équipés ; ils se prosternent tous deux à ses pieds et les baisent. Phocas les traite tous deux comme ses enfants. Héraclius se jette encore une fois à ses pieds, et les baise encore ; avilissement qui n'était pas nécessaire. Léonide, au contraire, ne le remercie seulement pas : Phocas s'en étonne.

De quoi aurais-je à te remercier ? (lui dit Léonide) ; si tu me donnes des honneurs, ils sont dus à ma naissance, quelle qu'elle soit ; si tu m'as accordé la vie, elle m'est odieuse quand je me crois fils de Maurice. Je ne hais pas cette arrogance (répond Phocas).

Les paysans gracieux se mêlent de la conversation. La reine Cintia et Libia arrivent ; elles ne donnent aucun éclaircissement à Phocas qui cherche en vain à découvrir la vérité.

Au milieu de toutes ces disputes arrive un ambassadeur du duc de Calabre, et cet ambassadeur est le duc de Calabre lui-même. Il baise aussi les pieds de Phocas, pour mériter, dit-il,

de lui baiser la main. Phocas le relève; le prétendu ambassadeur parle ainsi :

Le grand duc Frédéric sachant, ô empereur! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous et devers la reine Cintia pour vous féliciter tous deux, vous, de votre arrivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire; mais que, s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer.

PHOCAS.

Ne poursuis point, tais-toi ; tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponse; c'est assez que tu les aies prononcées.

LÉONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur?

HÉRACLIUS.

Léonide, prends garde; il vient sous le nom sacré d'ambassadeur : n'aggravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS, à l'ambassadeur.

Pourquoi restes-tu ici? n'as-tu pas entendu ma réponse?

FRÉDÉRIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des princes est de la poudre, des canons, et des boulets[a].

PHOCAS.

Eh bien! soit. — Que ferons-nous, Cintia?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique, et des danses.

PHOCAS.

Vous avez raison: entrons dans ces jardins et divertissons-nous, pendant que l'ambassadeur s'en ira.

Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bon homme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. « Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puis- « que j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si « grande splendeur et une si grande majesté. »

LÉONIDE.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre,

[a] Le lecteur remarque assez ici l'érudition de Calderon, et celle des spectateurs à qui il avait à faire. De la poudre et des boulets au cinquième siècle sont dignes de la conduite de cette pièce.

pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit?

HÉRACLIUS.

Léonide, tu lui paies fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE.

Qu'est-ce donc que je lui dois? il a été notre tyran dans une éducation rustique; il a été le voleur de ma vie au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes?

PHOCAS, qui entre doucement sur la pointe du pied pour les écouter.

En vérité, Léonide parle très bien et avec un noble orgueil.

HÉRACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse? et dis-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il connaissait, et qui était en son pouvoir? N'a-t-il pas également pris soin de l'un et de l'autre?

PHOCAS, derrière eux.

En vérité, Héraclius parle fort sagement.

LÉONIDE.

Quelle est donc cette fidélité? Il a été compatissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de nous ins-

truire de notre destinée : mourrait qui mourrait, et régnerait qui régnerait.

HÉRACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LÉONIDE.

Tais-toi; puisque tu prends son parti, tu me mets si fort en colère, que je suis prêt de...

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LÉONIDE.

D'être ingrat, puisque tu m'appelles ainsi, vieux traître, vieux tyran!

Léonide lui saute à la gorge et le jette par terre; Héraclius le relève.

ASTOLPHE.

Ah! je suis tout brisé.

HÉRACLIUS.

Il faut que ma main, qui t'a secouru, punisse ce brutal.

Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.

ASTOLPHE.

Mes enfants, mes enfants, arrêtez!

Phocas paraît alors : Cintia et le sorcier arrivent.

PHOCAS, à Héraclius.

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaise affaire.

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous

le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez.

Léonide, relevé, s'excuse devant Phocas et Cintia de sa chute; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être maladroit, et veut courir après Héraclius pour s'en venger: Phocas l'en empêche; et, doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia :

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu; mais, dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, et l'autre par sa modération.

FIN DE LA SECONDE JOURNÉE.

TROISIÈME JOURNÉE.

La troisième journée ressemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir; et ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanterie sur les yeux et sur la voix de Cintia et de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en présence de Léonide, qu'Héraclius est le fils de Maurice.

Comment le savez-vous? (dit Héraclius). C'est (répond Libia) que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret.

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra; car l'empereur est hydropique de mon sang, et il s'assouvirait du vôtre et du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, et voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que sur-le-champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité

TOUTES DEUX, ensemble.

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LÉONIDE.

Écoutez, Libia.

HÉRACLIUS.

Cintia, attendez.

LÉONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HÉRACLIUS.

Étonné de tout ce que j'apprends,

LÉONIDE.

Je meurs de chagrin.

HÉRACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS, dans le fond du théâtre, ayant feint de dormir.

Déjà ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice : il est bien force qu'entre deux sentiments si contraires et si distincts, celui d'ennemi et celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout-à-l'heure : mais non ; il vaut mieux que je les observe finement, car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles ; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes ; mon cœur se partage nécessairement en deux sentiments contraires, celui de père et celui d'ennemi : allons, voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler : mais non ; il vaut mieux les épier avec prudence ; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

LÉONIDE, sans voir Phocas.

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle affection secrète ; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, et je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran, et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi [a].

[a] On sent combien ce discours est absurde : comment l'empire était-il à Léonide ? Parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est le fils de

HÉRACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger : mais, n'importe ; je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines, quoique à présent ce feu soit attiédi.

PHOCAS, derrière eux.

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : approchons-nous pour les écouter ; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

LÉONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement ; je ne veux que régner, et je ferai tout pour y parvenir.

HÉRACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre desir, que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins ; il soutiendra ma cause.

Ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.

LÉONIDE.

Il est parti, et je reste seul. Non ; je ne suis pas seul ; mes inquiétudes, mes peines, sont avec moi ; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportements de ma colère.

Maurice ? Chacun d'eux croit-il que c'est à lui que Libia et Cintia ont parlé ? Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

HÉRACLIUS, revenant.

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes; mais, ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LÉONIDE.

Cependant si Libia m'a fait entendre, en m'en disant davantage, que quand Phocas sera mort il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer [a]. Mais quoi! je me suis senti une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination? Sans doute: donc, qu'est-ce que je crains? pourquoi resté-je en suspens?

HÉRACLIUS.

Que prétend là Léonide?

Léonide tire ici son poignard, Héraclius tire le sien, et Phocas qui était endormi s'éveille.

LÉONIDE.

Qu'il meure!

HÉRACLIUS.

Qu'il ne meure pas!

PHOCAS.

Qu'est-ce que je vois?

LÉONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, et que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

[a] Libia ne lui a rien dit de cela; c'est à Héraclius qu'elle a tenu ce propos: apparemment qu'il y a dans cette scène un jeu de théâtre tel que chacun des deux princes puisse croire que Libia s'adresse à lui, l'appelle Héraclius, et déclare qu'il est fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, et c'est moi qui te sauve la vie.

PHOCAS.

Ah! malheureux! je ne suis ni endormi ni éveillé; j'entends crier, Qu'il meure! j'entends crier, Qu'il ne meure pas! je confonds ces deux voix; aucune n'est distincte; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler : il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles, tout est égal de part et d'autre; chacun d'eux a un poignard dans la main.

HÉRACLIUS.

Je me suis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il est vrai, porter un jugement assuré sur les voix que j'ai entendues, sur l'action que j'ai vue: mais l'épouvante que j'ai ressentie dans mon cœur me dit par des cris étouffés que c'est toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard, font hérisser mes cheveux sur ma tête. Défends-moi, Léonide; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardiesse, de cette sanglante audace; il me semble que je le vois encore escrimer avec cet aspic de métal et ces regards de basilic.

HÉRACLIUS.

Eh, seigneur! quand je mets à vos pieds, non seu-

lement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur ?

PHOCAS.

Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis et mes commensaux, sachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HÉRACLIUS.

Ah! si une fois ils en sont persuadés, ils me tueront. Ah ciel! où m'enfuirai-je dans un si grand péril?

Il s'en va, et on le laisse aller.

PHOCAS, quand Héraclius est parti.

Défendez-moi contre lui.

LÉONIDE.

(à part.)

Moi, seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en suis tiré.... Oui, seigneur, je le suivrai; son châtiment sera égal à sa trahison; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide; la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend subitement, seigneur?

PHOCAS.

Je ne sais ce que c'est; c'est une léthargie, un évanouissement, un tournement de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse; mes idées sont toutes troublées; je ne sais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie; je ne suis ni mort ni vivant; chacun d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne sais quoi me

dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable, et que, si Léonide ne m'avait secouru, Héraclius se serait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice; toute ma colère crève sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez, et si je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela est si obscur, qu'on ne peut pas juger de leur intention; il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

PHOCAS, à Lisippo.

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit; mais la déité qui m'inspire me menace si je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, et les autres, à dire ce qu'ils savent de ces prodiges?

TOUS, ensemble.

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arrivé.

ISMÉNIE.

Oui, ce jour même, cet instant même.

TOUS, ensemble.

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

Ils disparaissent tous avec le palais. Phocas et Lisippo restent sur la scène.

PHOCAS.

Écoute, espère tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez par ce que vous avez vu des raisons de mon silence.

Il sort.

PHOCAS.

Eh bien! tu t'en vas aussi?

On entend derrière la scène des cris de chasseurs.

A la forêt, à la montagne, au buisson, au rocher.

Libia et Cintia derrière la scène appellent Phocas.

PHOCAS.

Ils m'ont tous laissé dans la plus grande incertitude; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abîme impénétrable! que de choses tu me dis, et que de choses tu me caches!

On entend derrière le théâtre:

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA, dans le fond du théâtre.

Allons, courons après lui. Sans doute, puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie[a].

Tous les chasseurs appellent ici leurs chiens, et les nomment par leurs noms.

PHOCAS, sur le devant du théâtre.

Ainsi donc, afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement, voici mon tigre qui revient sur moi, poursuivi par les chiens, sans que j'aie le temps de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, et aucun d'eux ne vient à mon secours.

Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.

TOUS DEUX, ensemble.

Je t'ai entendu; j'accours à ta voix.

HÉRACLIUS.

Je reviens pour savoir.... Mais que vois-je?

LÉONIDE.

Je viens savoir.... Mais qu'aperçois-je?

HÉRACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peau.

LÉONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HÉRACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé?

[a] Il y a dans l'original *hambriento*, qui veut dire *affamé*, de *hambre*, *faim*.

LÉONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu?

HÉRACLIUS.

Qu'est devenu ce beau pays? où était-il?

LÉONIDE.

Qui a emporté cet édifice?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous? Depuis hier jusqu'à cette heure, j'ai couru après mon tigre; les rochers ont été mon lit; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiements des chiens: j'ai appelé, vous êtes venus; sûrement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bien venus.

Tous les chasseurs derrière le théâtre.

Allons tous, allons tous; nous les découvrirons ici.

Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux et une suite nombreuse. Les paysans gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.

Qu'avez-vous fait (dit un des gracieux) de tous ces ornements, de ces belles plumes, de ces joyaux?

LÉONIDE.

Je n'en sais rien.

Les dames font des compliments à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.

PHOCAS.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre que de me venger de l'un des deux; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtements de sauvages en habits royaux, et où nous ferons des festins et des réjouissances.

LÉONIDE.

O ciel! sera-ce une fiction? et ce que nous avons vu était-il une vérité? quel est le certain? quel est l'incertain? je n'y conçois rien; mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus, et bien servis: que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit, jouit; soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des graces que je te fais?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur; quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne causent que des peines, et que les pompes royales sont si passagères qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent et qui disparaissent, et qu'on ne sait si elles sont vraies ou fausses.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HÉRACLIUS.

Et moi, je m'entends un peu.

Le vieil Astolphe et Lisippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.

ASTOLPHE.

J'ai su que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas: je viens les voir; mais je n'ose approcher.

LISIPPO.

Je veux savoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

PHOCAS, à Héraclius.

Eh bien! ingrat, tu méprises donc mes bontés?

HÉRACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas, que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'est-ce pas agir en désespéré au mépris de mon honneur?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur; il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus sont une preuve de ta trahison. Que fais-je? je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui, puisqu'il arrive tout-à-l'heure?

PHOCAS.

Va, ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HÉRACLIUS.

Eh bien! c'est la vérité, et puisque tu sais le secret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice, et je m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre, que je dirai mille fois que Maurice est mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais assez; mais de qui le sais-tu?

HÉRACLIUS.

D'un témoin irréprochable; c'est Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi! comment? quand? et de qui aurais-je pu le savoir?

HÉRACLIUS.

C'est Astolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer! quel espoir me reste-t-il? Moi, madame, je vous l'ai dit?

CINTIA.

Non, Astolphe ne m'a rien dit; et moi, je ne t'ai point parlé.

HÉRACLIUS.

S'il vous a dit ce grand secret, je le paie assez par ma mort; et toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance, puisque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent, et de manquer de respect à Cintia?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne sais rien du tout.

HÉRACLIUS, à Cintia.

Pour toi, je ne te réplique rien; mais à celui-ci, qui, après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter là.

ASTOLPHE.

Quoi? quel palais?

LÉONIDE, à Héraclius.

Arrête, ne le maltraite point sans raison; car s'il est vrai que nous avons été dans ce palais, il ne l'est pas que nous soyons, toi le fils de Maurice, et moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, et je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi! je te l'ai dit? quand t'ai-je vu? quand t'ai-je parlé?

LÉONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le sorcier l'avait deviné par sa profonde science.

LISIPPO, à part.

Ah! voilà l'enchantement rompu.

(à Léonide.)

Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit?

UN DES PAYSANS GRACIEUX.

Il faut que le diable s'en mêle, il est déchaîné.

PHOCAS.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout

de sortir de ce profond abîme. — Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce serait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puisque vous le savez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Lisippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO, à Phocas.

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le silence: ses sourcils froncés me menacent; il n'est plus temps de feindre: Léonide est votre fils; c'est assez que je l'affirme, et qu'Astolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux, mes sujets, Léonide est votre prince.

Tous les acteurs crient:

Vive Léonide!

PHOCAS.

Vive Léonide, et meure Héraclius!

CINTIA.

Arrêtez!

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche : il est venu sur votre parole et sur la mienne; il faut la tenir; et, si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA.

De ne le faire mourir ni de l'emprisonner.

PHOCAS.

Eh bien! pour vous et pour moi j'accomplirai ma promesse. Allez, vous autres, faites démarrer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond.—Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne sera point prisonnier, puisque je l'envoie courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HÉRACLIUS, aux gens de Phocas.

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon père : je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui en mentant a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant [a].

PHOCAS.

Espère mieux, et vois si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui

[a] C'est que Phocas a fait semblant de savoir qu'Héraclius était fils de Maurice, n'en étant pas certain, et voulant tirer cet aveu d'Astolphe. Ainsi, selon Calderon, *tout est mensonge et vérité.*

t'a servi de père. Qu'on entraîne aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié !

LIBIA.

Quel malheur !

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion !

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissements ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouissances ; que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse ; que tous mes vassaux lui baisent la main ; et qu'ils disent à haute voix : Vive Léonide !

HÉRACLIUS.

O cieux, favorisez-moi !

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous !

La musique chante : Vive Léonide !

LÉONIDE.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois, en attendant, héritier de l'empire ; et quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêchera pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HÉRACLIUS.

Ciel, favorisez-moi!

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous!

La musique recommence, et chante: « Vive Léonide! » On entend de l'artillerie, des tambours, et des trompettes.

PHOCAS, à Héraclius et à Astolphe.

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours, et du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissements en appareil de guerre.

CINTIA, qui apparemment s'en était allée, et qui revient sur le théâtre.

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents et des flots, et ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verts et salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste cité de navires, qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire (comme ils le sont tous), qui vient nous payer les tributs.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées, je penche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'est la flotte du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertissements. Cette flotte ne m'inspire aucune épouvante: je vais enrôler du monde; et pendant que ces vaisseaux répéteront leur salve d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégresse.

LÉONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

CINTIA.

Je te suis, malgré moi, avec mes gens.

Ils suivent Phocas; Astolphe et Héraclius restent. Tous deux ensemble s'écrient: « O cieux, ayez pitié de nous! » On voit avancer la flotte de Frédéric, et on entend: « A terre! à terre! « aux armes! aux armes! guerre! guerre! »

HÉRACLIUS ET ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

TROUPE DE SOLDATS de Phocas.

Vive Léonide! vive Léonide!

FRÉDÉRIC, grand duc de Calabre, descendant de son vaisseau.

Prenons terre; formons nos escadrons; que les ennemis surpris soient épouvantés, qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi, puisque les eaux et les vents m'ont été si favorables; que le sang et le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre: je suis neveu de Maurice; sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi paierais-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit! surtout, lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, et qu'un vieil-

lard, dont on n'a jamais entendu parler, depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile. Les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer et par terre, et de venger à-la-fois Frédéric et Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait; et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

On voit de loin Astolphe sur le rivage, et Héraclius qui s'élance hors du bateau percé où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.

FRÉDÉRIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux? qu'arrive-t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de destruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il souffle comme un animal : ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas; ce n'est point un poisson, car il ne nage pas : il est poussé par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.

HÉRACLIUS.

O cieux, ayez pitié de nous!

ASTOLPHE.

O cieux, nous implorons votre secours!

FRÉDÉRIC.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE, à Héraclius.

Je rends grace au ciel qui t'a délivré de la mer.

FRÉDÉRIC.

Par quel prodige ces deux créatures, au milieu des algues marines, des vents, des flots, et du limon, au lieu d'être couverts d'écailles, sont-ils couverts de poil? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin qui voulait nous donner la mort n'a pu en venir à bout.

HÉRACLIUS.

Nous sommes les enfants des rochers; la mer n'a pu nous souffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune; ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous : et afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard, que sa fidélité a banni si long-temps de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre et sur la mer. C'est le généreux Astolphe[a]. Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui restent.

[a] Le fond de cette scène paraît intéressant et admirable : on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraisemblance et de convenance. Il me semble qu'une telle scène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'est-à-dire d'une péripétie attendrissante, toute en action, sans aucun embarras, sans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, sans rien de forcé, sans aucun de ces raisonnements alambiqués qui font languir le tragique.

Je me jette à vos pieds; accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi hésitez-vous? pourquoi refusez-vous de finir mes tourments?

FRÉDÉRIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon ame que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice, et la vertu de ce noble vieillard que je respecte et que j'embrasse.

HÉRACLIUS ET ASTOLPHE.

Eh! qui es-tu donc? parle.

FRÉDÉRIC.

Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le sang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre, sœur de Maurice : tes destins sont conformes aux miens, ton étoile est mon étoile.

HÉRACLIUS.

Je reprends mes esprits; et plus je te considère, plus il me semble que je t'ai déjà vu.

FRÉDÉRIC.

Cela est impossible; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

HÉRACLIUS.

C'est la vérité; mais je t'ai vu sans te voir.

FRÉDÉRIC.

Comment? me voir sans me voir!

HÉRACLIUS.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Ceci est une nouveauté égale à la première; mais avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane; et après qu'on t'aura donné des habits, et qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux savoir, et qui me ravit déjà en admiration.

HÉRACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je suis le fils des montagnes, accoutumé au travail et à la peine; et, quoique j'aie beaucoup souffert, écoute-moi; je me reposerai en te parlant.

FRÉDÉRIC.

Puisque c'est pour toi un soulagement, parle.

HÉRACLIUS.

Écoute; tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte est défendu par les volcans de l'Etna...

Ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derrière la scène.

Aux armes! aux armes! aux combats! aux combats!

PHOCAS.

Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

UN SOLDAT de Frédéric, arrivant sur la scène.

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opposer à la hardiesse de votre débarquement.

FRÉDÉRIC.

On dit que c'est le premier bataillon, il faut s'empresser d'aller à sa rencontre.

HÉRACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque service.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins, et vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FRÉDÉRIC.

J'espère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes soldats s'avancent avec audace.

Les troupes de Phocas paraissent; les trompettes et les clairons sonnent la charge; la bataille se donne; on entend d'un côté : « Vive Phocas! » et de l'autre, « Vive Frédéric! » Puis tous ensemble crient : « Aux armes! aux armes! combattons! com-« battons! »

HÉRACLIUS, l'épée à la main.

Suivez-moi : je connais tous les sentiers; si vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA, paraissant armée à la tête des siens.

Non, vous ne romprez rien; c'est à moi de défendre ce poste.

HÉRACLIUS.

Qui pourra soutenir ma fureur?

CINTIA.

Moi.

HÉRACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux!

CINTIA.

Qu'est-ce que je vois!

HÉRACLIUS.

Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la première fois, et à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, et à présent c'est moi qui t'admire.

HÉRACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi? rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici; vous voulez que je fuie : moi, fuir! et fuir de vos yeux! ce sont deux choses si impossibles, que, si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand que si tu enfonces ce passage, et si tu restes victorieux?

HÉRACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA, à Libia qui l'accompagne.

Libia, ne m'abandonne point; j'ai soin de ma réputation et de la tienne.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

Parceque si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être, comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en souvenez plus, et que mon bien et mon mal vous sont indifférents.

Des voix s'élèvent au fond du théâtre.

LES SOLDATS de Frédéric.

C'est par là qu'Héraclius a passé.

FRÉDÉRIC.

Passez tous après lui.

HÉRACLIUS, à Cintia.

Malheureux que je suis! quand je voudrais fuir [a], je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraie et qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non; tu pourrais fuir; les autres ne fuiront pas.

LÉONIDE, arrivant.

Tournez tête, soldats: ils ont forcé le passage que gardait Cintia; défendons sa vie; je serai le premier à mourir.

HÉRACLIUS, se jetant sur Léonide.

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LÉONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis

[a] On ne conçoit rien à ce discours d'Héraclius; tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec Cintia, il est difficile de s'en apercevoir.

persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

Ils combattent tous deux.

HÉRACLIUS.

Tout-à-l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le desir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je? ô ciel, secourez-moi [a]!

On entend les tambours.

PHOCAS.

Brute, infidèle à ton maître, qui, en brisant ton frein, brises les lois et le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mors aux dents, demeure, et, en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FRÉDÉRIC, à Héraclius.

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS tombe en sautant aux ennemis.

O ciel! ma vie est perdue!

[a] On ne conçoit rien à ce discours de Cintia. Je l'ai traduit fidèlement :

Pues
No me puedo declarar,
Aunque quisiera, al temer
Si vence Heraclio, mi ruina,
Pues es contra mi poder;
Si Leonido, mi esperanza;
Pues es contra mi interes,
Que he de hacer? cielos piadosos!

Comment peut-elle craindre Héraclius, qui est amoureux d'elle?

HÉRACLIUS, courant sur lui,

C'est mon ennemi ; qu'il meure !

LÉONIDE.

Qu'il ne meure pas !

PHOCAS.

Malheureux ! qu'ai-je entendu ! tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix, Qu'il meure ! qu'il ne meure pas ! Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HÉRACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle, Léonide et moi.

PHOCAS.

Quel rôle ?

HÉRACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il disait la première fois, Qu'il meure! et moi, qu'il ne meure pas ! Tout est changé; c'est lui qui te défend, et c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté.

LÉONIDE.

Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

Libia, Frédéric, et des soldats s'approchent.

LIBIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

FRÉDÉRIC.

C'est ici que son cheval l'a jeté par terre.

LÉONIDE.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte.

Troupe de soldats.

UN SOLDAT.

Accourez tous... Mais que vois-je?

HÉRACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez, dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.

PHOCAS, à terre.

Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT.

Qu'est-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de sang, qui, ne pouvant boire celui des autres, apaise sa soif dans le sien propre.

Phocas meurt en disant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang? il faut donc qu'il se croie son père; mais comment peut-il le croire?

CINTIA.

Déjà tous ses gens sont en fuite; et les miens, ayant secoué le joug de la tyrannie, disent et redisent:

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!
Qu'il ceigne son front du sacré laurier!
Il doit régner, il est fils de Maurice.

Les soldats et le peuple disent ces paroles avec Cintia; ils font une couronne.

HÉRACLIUS.

Cette couronne appartient à Frédéric; il l'a méritée; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, et non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes, c'est à vous de régner.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FRÉDÉRIC.

Comment?

HÉRACLIUS.

C'est que je me suis déjà vu traité et vêtu en prince, et qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peau.

Il veut parler du château enchanté et de son habit de gala.

LISIPPO.

C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantements; je vous ai menti; j'ai menti aussi à Frédéric, quand je lui prédis en Calabre des infortunes; Dieu lui a donné la victoire; je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds sa grace.

HÉRACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'use plus de sortiléges.

ASTOLPHE.

Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grace du fils de Phocas.

HÉRACLIUS.

Léonide fut mon frère; nous fûmes élevés ensemble, qu'il soit mon frère encore.

LÉONIDE.

Je serai votre sujet soumis et fidèle.

HÉRACLIUS.

Si par hasard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

Les tambours battent, les clairons sonnent, le peuple et les soldats s'écrient :

Vive Héraclius! qu'Héraclius vive!

FRÉDÉRIC.

Que ces applaudissements finissent.

HÉRACLIUS.

Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, et qui ne puisse être un mensonge.

FIN DE LA COMÉDIE FAMEUSE.

DISSERTATION DU TRADUCTEUR

SUR L'HÉRACLIUS DE CALDERON.

Quiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage y aura vu aisément l'irrégularité de Shakespeare, sa grandeur et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action et de moments intéressants.

La grande différence entre l'*Héraclius* de Calderon et le Jules *César* de Shakespeare, c'est que l'*Héraclius* espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des *Mille et une Nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de Shakespeare, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine depuis le premier moment de la conspiration de Brutus jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du temps de la reine Élisabeth; mais le fond est toujours vrai, et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans Calderon; mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encore pis; mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux Calderon la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste, et sûrement il n'a rien pris ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que Calderon ne savait pas le fran-

çais, et qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance paraît assez quand il suppose une reine de Sicile du temps de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, et surtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère aurait-il imité l'*Héraclius* de Corneille, pour le travestir d'une manière si horrible? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français, jusqu'au règne de Philippe V; et ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques uns de nos livres de physique: nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des Espagnols, du temps de Louis XIII et de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits du *Cid;* il traduisit le *Menteur,* la suite du *Menteur;* il imita *Don Sanche d'Aragon.* N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de Calderon, il les ait insérés dans son *Héraclius,* et qu'il ait embelli le fond du sujet? Molière ne prit-il pas deux scènes[1] du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, son compatriote et son contemporain?

Il est bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Calderon; mais il ne l'est pas que Calderon ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* espagnol était très fameux en Espagne, mais très inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la Fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se fesait quand tout retentissait des cris: *Point de Mazarin.* Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille? et quelle mortification lui aurait-on donnée? Il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol. Il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ses traductions de Guillem de Castro, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avait avoué la traduction du *Menteur.* C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étran-

[1] Voyez ma note, tome XXXVIII, page 437. B.

gère. S'il ne parle pas de Calderon dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de Calderon ne valait pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son *Héraclius* est un « original « dont il s'est fait depuis de belles copies. » Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros sont méconnus. S'il avait eu Calderon en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur fesaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il surtout appelé l'*Héraclius* de Calderon une belle copie?

On ne sait pas précisément en quelle année la *Famosa Comedia* fut jouée; mais on est sûr que ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640. Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître Emmanuel de Guera, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de Calderon après sa mort, parle ainsi de lui en 1682 : *Lo que mas admiro y admiré en este raro ingenio fué qué à ninguno imitò.* Maître Emmanuel aurait-il dit que Calderon n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'*Héraclius* dans Corneille? Ce docteur était très instruit de tout ce qui concernait Calderon; il avait travaillé à quelques unes de ses comédies; tantôt ils fesaient ensemble des pièces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes et françaises, tirées de l'Écriture; mais ils sont chargés de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces pièces à Louis XIV les premières années de son mariage.

Au reste, il est très inutile au progrès des arts de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers; ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un art si long-temps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnol et anglais : des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages : comment peuvent-ils avoir tort?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons Lope de Vega lui-même, génie égal, pour le moins, à Shakespeare. Voici comme il parle à peu près dans son épître en vers, intitulée, *Nouvel Art de faire des comédies en ce temps.*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres [1],
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains :
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins;
Nos aïeux étaient des barbares [a].

L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit :
Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence [b].

Je me vois obligé de servir l'ignorance :
J'enferme sous quatre verrous [c]
Sophocle, Euripide, et Térence.
J'écris en insensé; mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut, pour son argent, lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche; et il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa quatre cent quatre-vingt-troisième pièce de théâtre: il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

[1] Voltaire reproduisit ces vers en 1770 : voyez tome XXVII, page 71. B.

[a] Mas como le sirvieron muchos bárbaros.
Che ensenaron al vulgo á sus rudezas.

[b] Muere sin fama y galardon.

[c] Encierro los preceptos con seis llaves, etc.

Le grand malheur de Lope et de Shakespeare était d'être comédiens : mais Molière était comédien aussi; et, au lieu de s'asservir au détestable goût de son siècle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût : si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du Pont-Neuf et le second livre de Virgile : les chantres du Pont-Neuf seraient bien reçus à nous dire : Nous avons notre goût; Auguste, Mécène, Pollion, Varius, avaient le leur, et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

Mais quels seront nos juges? diront les partisans de ces pièces irrégulières et bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est æquus et pater et res*[1], se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième et le sixième livre de Virgile, et les sauront par cœur, soyez sûrs que ce sont là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* et d'*Athalie* applaudis sur les théâtres de Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Parme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts; mais si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure?

[1] Horace, *De arte poetica*, v. 248. B.

FIN DE L'HÉRACLIUS.

LE TRIUMVIRAT,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE FRANÇAIS LE 5 JUILLET 1764.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Cette pièce, jouée en 1764[1], fut imprimée à Paris en 1766[2]. « L'auteur, disait M. de Voltaire dans son *Avertissement*[3], « n'avait composé cet ouvrage que pour avoir occasion de « développer, dans des notes, les caractères des principaux Ro- « mains, au temps du triumvirat, et pour placer convenable- « ment l'histoire de tant d'autres proscriptions qui effraient « et qui déshonorent la nature humaine, depuis la proscription « de vingt-trois mille Hébreux en un jour, à l'occasion d'un « veau d'or, et de vingt-quatre mille en un autre jour, pour « une fille madianite, jusqu'aux proscriptions des Vaudois du « Piémont. »

La pièce imprimée est très différente du manuscrit qui a servi aux représentations. C'est sur ce manuscrit que nous avons recueilli les Variantes. Elle était accompagnée, dans toutes les éditions, de deux ouvrages en prose : l'un sur *le Gouvernement et la Divinité d'Auguste;* l'autre intitulé, *des Conspirations contre les Peuples, et des Proscriptions.*

Nous avons cru que ces deux morceaux, purement historiques, et qui n'ont avec cette tragédie qu'un rapport éloigné, seraient mieux placés dans la partie historique de cette édition[4].

[1] Le 5 juillet. B.

[2] Mais avec la date de 1767, et sous ce titre: *Octave et le jeune Pompée ou le Triumvirat, avec des remarques sur les proscriptions,* in-8° de viij et 180 pages. B.

[3] C'est la Préface qui suit. B.

[4] Les éditeurs de Kehl avaient placé ces deux morceaux dans les *Mélanges historiques.* On les trouvera dans la présente édition au tome XLII, pages 489 et 493.

Quant aux notes de l'auteur relatives à sa tragédie, et qui, depuis la première édition jusqu'à ce jour, avaient été rejetées à la fin de la pièce,

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR[1].

Cette tragédie, assez ignorée, m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'histoire presque entièrement falsifiée, et cependant les mœurs des Romains, du temps du triumvirat, représentées avec le pinceau le plus fidèle.

Ce contraste singulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites sur ces temps illustres et funestes d'un empire qui, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, et dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, et une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être saccagée par quelque consul romain, et on va même jusqu'à supposer des titres de cette espèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore l'origine a été bâti par César, du fond de l'Espagne au bord du Rhin : on voit partout une tour de César, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il subjugua, et qui préférait ses camps retranchés à des ouvrages de pierre et de ciment, qu'il n'avait pas le temps de construire dans la rapidité de ses expéditions. Enfin les temps des Scipion, de Sylla, de César, d'Auguste, sont beaucoup plus présents à notre mémoire que les premiers événements de nos propres monarchies. Il semble que nous soyons encore sujets des Romains.

J'ose dire dans mes notes ce que je pense de la plupart de

je les ai mises au bas du texte, en les indiquant, suivant mon usage, par des lettres. Les additions que j'y ai faites sont entre deux crochets [ ]. Plusieurs passages de ces notes ont été reproduits par Voltaire dans ses *Questions sur l'Encyclopédie,* au mot AUGUSTE OCTAVE : voyez tome XXVII, page 202.

Les variantes et notes d'éditeurs sont indiquées par des chiffres, et ont été laissées à la suite de la tragédie. B.

[1] Cet éditeur est Voltaire lui-même. Sa *Préface* était dans l'édition originale dont j'ai parlé dans une note ci-dessus. B.

ces hommes célèbres, tels que César, Pompée, Antoine, Auguste, Caton, Cicéron, en ne jugeant que par les faits, et en ne me préoccupant pour personne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'histoire, et non pas du théâtre, que je connais assez peu, et qui me semble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, et à comparer les héros qu'on met sur le théâtre avec la conduite et le caractère que les historiens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils fassent sur la scène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne fassent rien qui ne soit dans leurs mœurs : c'est là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public semble n'aimer que les sentiments tendres et touchants, les emportements et les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéresse plus que la chute d'un empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui se rapprochent plus de ma manière de penser et de celle de quelques lecteurs qui, sans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été question que des amours d'Octave et du jeune Pompée dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni imprimée. Je m'en suis servi comme d'un sujet qui m'a fourni des réflexions sur le caractère des Romains, sur ce qui intéresse l'humanité, et sur ce qu'on peut découvrir de vérités historiques.

J'aurais desiré qu'on eût commenté ainsi les tragédies de *Pompée*, de *Sertorius*, de *Cinna*, des *Horaces*, et qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, et ce qui appartient à la fable. Il est certain, par exemple, que César ne tint à Ptolémée aucun des discours que lui prête le sublime et inégal auteur de *la Mort de Pompée* [1], et que Cornélie ne parla point à César comme on l'a fait parler [2], puisque Ptolémée était un enfant

[1] Acte III, scène 2 : voyez les remarques de Voltaire, tome XXXV, page 386. B.

[2] Acte III, scène 4 : voyez tome XXXV, page 393. B.

de douze à treize ans, et Cornélie une femme de dix-huit, qui ne vit jamais César, qui n'aborda point en Égypte, et qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'Émilie qui ait conspiré avec Cinna ; tout cela est une invention du génie du poëte. La conspiration de Cinna n'est probablement qu'un sujet fabuleux de déclamation, inventé par Sénèque, comme je le dis dans mes notes [1].

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité historique, et qui peint le cœur le plus fidèlement, serait *Britannicus*, si l'intrigue n'était pas uniquement fondée sur les prétendus amours de Britannicus et de Junie, et sur la jalousie de Néron. J'espère que les éditeurs [2] qui ont annoncé les commentaires des ouvrages de Racine par souscription n'oublieront pas de remarquer comment ce grand homme a fondu et embelli Tacite dans sa pièce. Je pense que, si Néron n'avait pas la puérilité de se cacher derrière une tapisserie pour écouter l'entretien de Britannicus et de Junie, et si le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce serait celle qui plairait le plus aux hommes d'état et aux esprits cultivés.

En un mot, on voit assez quel est mon but dans l'édition que je donne. Le manuscrit de cette tragédie est intitulé, *Octave et le jeune Pompée;* j'y ai ajouté le titre du *Triumvirat:* il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention, et présente à l'esprit une image plus forte et plus grande. Je sais gré à l'auteur d'avoir supprimé Lépide, et de n'avoir parlé de cet indigne Romain que comme il le méritait.

Encore une fois [3] je ne prétends point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me semble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les specta-

[1] Voyez la première des notes sur la scène 1re de l'acte II. B.

[2] Luneau de Boisjermain; l'édition qu'il donna des *OEuvres de Racine avec des commentaires* est de 1768, en sept volumes in-8°. Voltaire en parle tome XXVII, page 95; et XXIX, 187. B.

[3] C'est page 79, ligne 3 que cela a déjà été dit. B.

teurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur et qui le déchire.

On m'assure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, et qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des personnages de ces temps atroces: c'est en quoi il m'a paru qu'il avait réussi. La pièce est peut-être dans le goût anglais. Il est bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur : je ne me suis occupé que de faire sur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, et pour qui seuls j'écris, en seront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; et quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour distinguer les Français de saint François d'Assise, comme dit l'auteur de *la Henriade* [1], et pour faire sentir qu'on prononce Anglais et Danois, ce n'est ni une grande peine ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation, à la place de cet *o* qui vous trompe.

[1] Voyez tome XXIX, page 483, et XXXV, 63. B.

PERSONNAGES.

OCTAVE, surnommé depuis AUGUSTE.
MARC-ANTOINE.
LE JEUNE POMPÉE.
JULIE, fille de Lucius César.
FULVIE, femme de Marc-Antoine.
ALBINE, suivante de Fulvie.
AUFIDE, tribun militaire.
TRIBUNS, CENTURIONS, LICTEURS, SOLDATS.

LE TRIUMVIRAT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente l'île où les triumvirs firent les proscriptions et le partage du monde. La scène est obscurcie; on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La scène découvre des rochers, des précipices, et des tentes dans l'éloignement.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Quelle effroyable nuit! Que le courroux céleste
Éclate avec justice en cette île funeste[a]!

ALBINE.

Ces tremblements soudains, ces rochers renversés,
Ces volcans infernaux jusqu'au ciel élancés,
Ce fleuve soulevé roulant sur nous son onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.

[a] Cette île, où les triumvirs commencèrent les proscriptions, est dans la rivière Réno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'est pas si grande qu'elle semble l'être dans cette tragédie, mais je crois qu'on peut très bien supposer, surtout en poésie, que l'île et la rivière étaient plus considérables autrefois qu'aujourd'hui; et surtout ce tremblement de terre dont il est parlé dans Pline peut avoir diminué l'une et l'autre. Il y a dans l'histoire plusieurs exemples de pareils changements produits par des volcans et par des tremblements de terre. Ce fut dans ce temps-là même que la nouvelle ville d'Épidaure, sur le golfe Adriatique, fut renversée de fond en comble, et le cours de la rivière sur laquelle elle était située fut changé et très diminué.

6.

La foudre a dévoré ce détestable airain,
Ces tables de vengeance où le fatal burin
Épouvantait nos yeux d'une liste de crimes,
De l'ordre du carnage, et des noms des victimes.
Vous voyez en effet que nos proscriptions
Sont en horreur au ciel ainsi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe sur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui, frappant vainement une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les instruments du crime, et non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette île anéantie.
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce désordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre;
Du sénat et du peuple ils ont réglé le sort,
Et dans Rome sanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne, ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chasse, il épouse Octavie[a];
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit;
Je suis répudiée, et c'est moi qu'on proscrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point! il vous fait cette injure!

[a] Il est bon d'observer qu'Antoine n'épousa Octavie que long-temps après; mais c'est assez qu'il ait été beau-frère d'Octave. Il ne répudia point Octavie; mais il fut sur le point de la répudier quand il fut amoureux de Cléopâtre, et elle mourut de chagrin et de colère.

FULVIE.

L'assassin des Romains craint-il d'être parjure?
Je l'ai trop bien servi: tout barbare est ingrat,
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'état;
Mais ce grand intérêt n'est que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en est trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima[a]: se peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts, ne viennent que de lui?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave? et que son caractère
Est différent en tout du grand cœur de son père!
Je l'ai vu, dans l'erreur de ses égarements,
Passer Antoine même en ses emportements[b];

[a] Les historiens disent que Fulvie fit les avances à Octave, et qu'il ne la trouva pas assez belle: ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre Fulvie.

« Quod f.... Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
« Fulvia constituit, se quoque uti f....
« Aut f.... aut pugnemus, ait! quid quod mihi vita
« Carior est ipsa mentula, signa canant. »

Cette abominable épigramme est un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'Auguste. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'Octave s'était dégoûté de Fulvie; ce qui arrive toujours dans ces commerces scandaleux. Octave et Fulvie étaient également ennemis des mœurs, et prouvent l'un et l'autre la dépravation de ces temps exécrables; et cependant Auguste affecta depuis des mœurs sévères.

[b] Il est très vrai qu'Auguste fut long-temps livré à des débauches de toute espèce. Suétone nous en apprend quelques unes. Ce même Sextus Pompée, dont nous parlerons, lui reprocha des faiblesses infames, *effeminatum insectatus est.* Antoine, avant le triumvirat, déclara que César, grand-oncle d'Auguste, ne l'avait adopté pour son fils que parcequ'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum.* Lucius lui fit le même reproche, et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à Hirtius pour une somme très considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari, au milieu d'un

Je l'ai vu des plaisirs chercher la folle ivresse;
Je l'ai vu des Catons affecter la sagesse.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa sans retour.

souper: il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à la table, sans que lui, ni elle, ni son mari, en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'Antoine à Auguste, conçue en ces mots: « Ita valeas ut, hanc epistolam quum leges, non inieris Testulam, aut Te« rentillam, aut Russilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in « quam arrigas? » On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux et en déesses, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables:

« Dum nova divorum cœnat adulteria. »
(Suet., *Oct.*, chap. 70.)

Enfin on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers:

« Videsne ut cinædus orbem digito temperet? »
(Id., 68.)

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'Ovide, prétendent qu'Auguste n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parcequ'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille Julia [voy. tome XXXI, 334], et qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable, que Caligula publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'Auguste et de Julie: c'est ce que dit Suétone dans la vie de Caligula [chap. XXIII].

On sait qu'Auguste avait répudié la mère de Julie le jour même qu'elle accoucha d'elle, et il enleva le même jour Livie à son mari, grosse de Tibère, autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui Horace disait [livre II, épître 1re, vers 2-3]:

« Res Italas armis tuteris, moribus ornes,
« Legibus emendes, etc. »

Antoine n'était pas moins connu par ses débordements effrénés. On le vit parcourir toute l'Apulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisane Cithéris, qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. Cicéron lui reproche encore un pareil voyage fait aux dépens des peuples, avec une baladine nommée Hippias et des farceurs. C'était un sol-

Tantôt il est affable, et tantôt sanguinaire:
Il adore Julie, il a proscrit son père;
Il hait, il craint Antoine, et lui donne sa sœur:
Antoine est forcené, mais Octave est trompeur.

dat grossier, qui jamais, dans ses débauches, n'avait eu de respect pour la bienséance; il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie et aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité, dans les *Philippiques* de Cicéron : « *Sed jam stupra et flagitia omittam ;* « *sunt quædam quæ honeste non possum dicere, etc.* » Phil. 2. Voilà Cicéron qui n'ose dire devant le sénat ce qu'Antoine a osé faire; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome, comme on l'a prétendu. Il y avait même des lois contre les gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces lois ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, et qu'il faut souvent ignorer. Antoine et Octave, le grand César et Sylla, furent atteints de ce vice; mais on ne le reprocha jamais aux Scipion, aux Métellus, aux Caton, aux Brutus, aux Cicéron : tous étaient des gens de bien; tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits qui ont mis de pareils monstres au rang des grands hommes; et il faut avouer que Virgile et Horace ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à Auguste, qu'ils n'ont déployé de goût et de génie dans ces tristes monuments de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant, à la tête des *Géorgiques*, qu'Auguste est un des plus grands dieux, et qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel, s'il règnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers.

« An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
« Numina sola colant : tibi serviat ultima Thule. »

L'Arioste parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grace, quand il dit dans son admirable trente-cinquième chant :

« Non fu si santo, nè benigno Augusto,
« Come la tuba di Virgilio suona;
« L'aver avuto in poesia buon gusto,
« La proscrizione iniqua gli perdona, etc. » (Ott. xxvi.)

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile et heureux, et comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la république.

Ce sont là les héros qui gouvernent la terre;
Ils font, en se jouant, et la paix et la guerre;
Du sein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands dieux, livrez-vous l'univers!
Albine, les lions, au sortir des carnages,
Suivent, en rugissant, leurs compagnes sauvages;
Les tigres font l'amour avec férocité:
Tels sont nos triumvirs. Antoine ensanglanté
Prépare de l'hymen la détestable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête;
Et dans ce jour de sang, de tristesse, et d'horreur,
L'amour de tous côtés se mêle à la fureur;
Julie abhorre Octave; elle n'est occupée
Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée est écrit sur ce livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui son rival.
Voilà donc les ressorts du destin de l'empire,
Ces grands secrets d'état, que l'ignorance admire!
Ils étonnent de loin les vulgaires esprits,
Ils inspirent de près l'horreur et le mépris.

ALBINE.

Que de bassesse, ô ciel! et que de tyrannie!
Quoi! les maîtres du monde en sont l'ignominie!
Je vous plains: je pensais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.
Vous unîtes vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, pontife méprisé,
De son faible génie ils ont trop abusé;
Instrument odieux de leurs sanglants caprices,

C'est un vil scélérat soumis à ses complices;
Il signe leurs décrets sans être consulté,
Et pense agir encore avec autorité.
Mais, si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent[a].
Cet hymen d'Octavie et ses faibles appas
Éloignent la rupture et ne l'empêchent pas.
Ils se connaissent trop; ils se rendent justice.

[a] Non seulement Octave et Antoine se haïssaient et se craignaient l'un et l'autre, non seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de Modène, mais Octave avait voulu assassiner Antoine; et quand ils conférèrent ensemble dans l'île de Réno, ils commencèrent par se fouiller réciproquement, se soupçonnant également l'un et l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de César ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire:

A quels maîtres, grands dieux, livrez-vous l'univers!

Le monde fut ravagé, depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne; par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui, dans une république bien policée, auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, et ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux: elle nous en impose, et nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers temps de l'empire d'Auguste sont encore cités avec admiration, parceque Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs, et la paix. Il régna avec gloire; mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quand le sénat complimentait les empereurs à leur avénement, que leur souhaitait-il? d'être plus heureux qu'Auguste, meilleurs que Trajan, *felicior Augusto, melior Trajano.* L'opinion de l'empire romain fut donc qu'Auguste n'avait été qu'heureux, mais que Trajan avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines et de ses cruautés? *Clementiam non voco,* dit Sénèque, *lassam crudelitatem.*

Un jour je les verrai, préparant leur supplice,
Allumer la discorde avec plus de fureur
Que leur fausse amitié n'étale ici d'horreur.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

Aufide, qu'a-t-on fait? quelle est ma destinée?
A quel abaissement suis-je enfin condamnée?

AUFIDE.

Le divorce est signé de cette même main
Que l'on voit à longs flots verser le sang romain;
Et bientôt vos tyrans viendront sous cette tente
Partager des proscrits la dépouille sanglante.

FULVIE.

Puis-je compter sur vous?

AUFIDE.

Né dans votre maison,
Si je sers sous Antoine, et dans sa légion,
Je ne suis qu'à vous seule. Autrefois mon épée
Aux champs thessaliens servit le grand Pompée:
Je rougis d'être ici l'esclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée et de vos oppresseurs.
Mais que résolvez-vous?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,
Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'est rien qui me coûte,
Il n'est rien que je craigne; et dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une ressource, Aufide, en ma disgrace;
Le parti de Pompée est celui que j'embrasse;
Et Lucius César a des amis secrets [a]
Qui sauront à ma cause unir ses intérêts.
Il est, vous le savez, le père de Julie;
Il fut proscrit; enfin tout me le concilie.
Julie est-elle à Rome?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout puissant l'aura fait enlever;
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt et l'homicide,
Ce sont là ses exploits! voilà nos lois, Aufide.
Mais le fils de Pompée est-il en sûreté?
Qu'en avez-vous appris?

AUFIDE.

Son arrêt est porté;
Et l'infame avarice, au pouvoir asservie [b],

[a] Ce Lucius César avait épousé une tante d'Antoine, et Antoine le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme, qui s'appelait Julie. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre et les priviléges de la poésie, à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que si cette Julie était aussi connue qu'Antoine et Octave, elle ferait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

[b] Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie. Mais il est très

Doit trancher à prix d'or une si belle vie;
Tels sont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi! tout espoir me fuit!
Non, je défie encor le sort qui me poursuit;
Les tumultes des camps ont été mes asiles:

probable que le sang de Sextus Pompée, de Cicéron, et des principaux proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisque Popilius Lænas, assassin de Cicéron, reçut la valeur de deux cent mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces pour les hommes libres qui assassineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, plus de cent négociants, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, et la fureur de la déprédation, firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs n'en avaient condamné. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit; et qui osait donner cet édit? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes et sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de César ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans Antoine et dans Octave; ce fut la rapine et la déprédation qu'ils exercèrent l'un et l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entre eux.

Antoine dépouilla l'Orient, et Auguste força les Romains et tous les peuples d'Occident, soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains, depuis le triomphe de Paul Émile jusqu'à la mort de César, n'avaient été soumis à aucun tribut; ils furent vexés et pillés lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seraient esclaves, ou d'Octave ou d'Antoine.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. Octave, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue et de Crémone; il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes pour enrichir les meurtriers qui étaient à

Mon génie était né pour les guerres civiles [a],
Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'aperçois dans ce sanglant séjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches satellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,
Demeurez; écoutez leurs complots ténébreux;
Vous m'en avertirez; et vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.

(Elle sort avec Albine.)

ses gages. César, son père, n'en avait point usé ainsi; et même, quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si, lorsque les Bourguignons, et après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que Clovis et les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, et qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude; mais enfin ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient, en qualité d'étrangers, de barbares, et de vainqueurs; mais Octave dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations romaines sont du temps où les arts étaient perfectionnés en Italie, et que les brigandages des Francs et des Bourguignons sont d'un temps où les arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale, qui avait fait tant de progrès dans Cicéron, dans Atticus, dans Lucrèce, dans Memmius, et dans les esprits de tant d'autres dignes Romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde et abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. Antoine, Octave, et leurs suivants, ne furent pas méchants à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que, du temps de la Ligue, les Montaigne, les Charron, les De Thou, les L'Hospital, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

[a] Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'Antoine dans sa ruine; elle cabala avec Auguste et contre Auguste; elle fut l'ennemie mortelle de Cicéron; elle était digne de ces temps funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

AUFIDE.

Moi, le soldat d'Antoine! A quoi suis-je réduit!
De trente ans de travaux quel exécrable fruit!

(Tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave et Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent et forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.)

SCÈNE III.

OCTAVE, ANTOINE, debout dans la tente, une table derrière eux.

ANTOINE.

Octave, c'en est fait, et je la répudie;
Je resserre nos nœuds par l'hymen d'Octavie;
Mais ce n'est pas assez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis sont un exemple rare;
Pour les concilier il faut qu'on les sépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidents, les miens,
Depuis que nous régnons, ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, est un fantôme aisément écarté[a],
Qui rentre de lui-même en son obscurité.
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Que Rome en gémissant consacre à nos conquêtes;
La terre n'est qu'à nous et qu'à nos légions.

[a] Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de triumvir après la bataille de Philippes : il demeura pontife, comme l'auteur le dit, mais sans crédit et sans honneurs. Octave et lui moururent paisibles, l'un tout puissant, l'autre oublié.

Il est temps de fixer le sort des nations;
Réglons surtout le nôtre; et, quand tout nous seconde,
Cessons de différer le partage du monde.

(Ils s'asseyent à la table où ils doivent signer.)

OCTAVE.

Mes desseins dès long-temps ont prévenu vos vœux;
J'ai voulu que l'empire appartînt à tous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique, et surtout l'Italie;
L'Orient est à vous [a].

ANTOINE.

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez sur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel est votre avantage;
Rome va vous servir : vous aurez sous vos lois
Les vainqueurs de la terre, et je n'ai que des rois [b].

[a] Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île de Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes qu'Octave se réserva l'Italie; et ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'Antoine, et de la prospérité d'Auguste. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le sultan des Turcs, l'empereur de Maroc, la maison d'Autriche, les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Naples, de Sardaigne, les républiques de Venise, de Suisse, et de Hollande? Et ce qui est encore plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives, depuis Romulus jusqu'à César.

[b] On remarque en effet qu'avant la bataille d'Actium il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'Antoine; mais ces rois ne valaient ni les légions romaines, ni même le seul Agrippa, qui gagna la bataille, et qui fit triompher le peu courageux Auguste de la valeur d'Antoine. Ce maître de l'Asie fesait peu de cas des rois qui le servaient : il fit fouetter le roi de Judée, Antigone, après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le prétendu royaume d'Antigone se bornait au territoire pierreux de Jé-

Je veux bien vous céder. J'exige en récompense
Que votre autorité, secondant ma puissance,
Extermine à jamais les restes abattus
Du parti de Pompée et du traître Brutus;
Qu'aucun n'échappe aux lois que nous avons portées.

OCTAVE.

D'assez de sang peut-être elles sont cimentées.

ANTOINE.

Comment! vous balancez! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainsi vos vœux irrésolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables si cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous seconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure [a]?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?

rusalem et à la Galilée. Antoine avait donné le pays de Jéricho à Cléopâtre, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, et à tant d'abrutissement de l'autre.

[a] Auguste feignit toujours d'être superstitieux; et peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de Suétone [voy. tome XXVII, 201], la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur :* Octave ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne, et du poisson; il les plaça dans le Capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses qui, en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile : et c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant!

A quels maîtres, grands dieux, livrez-vous l'univers!

Nous voulons enchaîner la liberté romaine.
Nous voulons gouverner; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous oublieriez son sang pour flatter le vulgaire!
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?

OCTAVE.

Rome pleure sa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en silence.
Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance,
Inspireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proscriptions.
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Assassins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur :
Ce sont les cœurs ingrats qu'il est temps qu'on punisse;
Seuls ils sont criminels, et nous fesons justice.
Ceux qui les ont servis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtiments seront tous réservés.
De vingt mille guerriers, péris dans nos batailles,
D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles;
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons, sans pâlir, à de nouveaux combats;
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur à la fin peut souiller sa vengeance;
Je serais plus son fils si j'avais sa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés serait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage;
Il faut lui faire aimer le frein de l'esclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands;
Mais quand il craint pour lui, malheur à ses tyrans [1]!

ANTOINE.

J'entends : à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques secrets desseins.
Sacrifier Pompée [a] est-ce plaire aux Romains?

[a] Ce Sextus Pompéius, dont nous avons déjà parlé, était fils du grand Pompée. Son caractère était noble, violent, et téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le temps des proscriptions; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits le double de ce que les triumvirs promettaient aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'Antoine. Son frère Cnéius avait été tué en Espagne, à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, et qui combattait pour les lois, périt malheureusement; et Auguste, si long-temps l'ennemi de toutes les lois, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

Mes ordres aujourd'hui renversent leur idole.
Tandis que je vous parle, on le frappe, on l'immole :
Que voulez-vous de plus?

ANTOINE.

Vous ne m'abusez pas;
Il vous en coûta peu d'ordonner son trépas :
A nos vrais intérêts sa mort fut nécessaire.
Mais d'un rival secret vous voulez vous défaire ;
Il adorait Julie, et vous étiez jaloux ;
Votre amour outragé conduisait tous vos coups.
De nos engagements remplissez l'étendue :
De Lucius César la mort est suspendue ;
Oui, Lucius César, contre nous conjuré...

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable est-il pour nous sacré ?
Je veux qu'il meure...

OCTAVE, *se levant.*

Lui ? le père de Julie ?

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Écoutez : notre intérêt nous lie;
L'hymen étreint ces nœuds ; mais si vous persistez
A demander le sang que vous persécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je sais trop que notre intelligence
Produira la discorde et trompera nos vœux.

Ne précipitons point des temps si dangereux.
Voulez-vous m'offenser?

OCTAVE.

Non; mais je suis le maître
D'épargner un proscrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné:
De tous nos ennemis c'est le plus obstiné.
Qu'importe si sa fille un moment vous fut chère?
A notre sûreté je dois le sang du père.
Les plaisirs inconstants d'un amour passager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jusqu'ici peu connu la tendresse;
Et je n'attendais pas cet excès de faiblesse.

OCTAVE.

De faiblesse!... et c'est vous qui m'oseriez blâmer?
C'est Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer?

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
Les fêtes, les plaisirs à la fureur des armes:
César en fit autant[a]; mais par la volupté

[a] Cela est incontestable, et je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti, dans les guerres civiles, ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celle dans laquelle Cromwell se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne et d'Orléans, ceux de la Rose blanche, et ceux de la Rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; et les rapines les plus odieuses servirent toujours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les *Mémoires du cardinal de Retz*. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, et bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le duc de Borgia, fils du pape Alexandre VI, en usait ainsi dans le temps qu'il assas-

Le cours de ses exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Égypte, amoureux et sévère,
Adorer Cléopâtre en immolant son frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la servir. Je puis vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais assez ; mais, quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, et je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déjà dit, j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.
Mais, puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble ;
(Il s'assied et signe.)
Je cède, je me rends... j'y souscris... Ma main tremble.
Allez, tribuns, portez ces malheureux édits :
(à Antoine qui s'assied et signe.)
Et nous, puissions-nous être à jamais réunis !

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie ;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Apulie :
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Écoutons ce tribun qui revient en ces lieux ;

sinait tous les seigneurs de la Romagne, et le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela n'est pas étonnant : la guerre civile est le théâtre de la licence, et les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

Il arrive de Rome, et pourra nous apprendre
Quel respect à nos lois le sénat a dû rendre [2].

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, UN TRIBUN, LICTEURS.

ANTOINE, au tribun.

A-t-on des triumvirs accompli les desseins?
Le sang assure-t-il le repos des humains?

LE TRIBUN.

Rome tremble et se tait au milieu des supplices.
Il nous reste à frapper quelques secrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine et des Césars,
Restes des conjurés de ces ides de Mars,
Qui, dans les derniers rangs cachant leur haine obscure,
Vont du peuple en secret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands sont tombés;
A la proscription peu se sont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête?
Pour le bien de l'état j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les dieux n'ont pas voulu, seigneur, vous l'accorder :
Trop chéri des Romains, ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de son père;
Et lorsque, par mes soins, des têtes des proscrits
Aux murs du Capitole on affichait le prix,
Pompée à leur salut mettait des récompenses.
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances;

Mais, quand vos légions ont marché sur nos pas,
Alors, fuyant de Rome et cherchant les combats,
Il s'avance à Césène, et vers les Pyrénées
Doit au fils de Caton joindre ses destinées;
Tandis qu'en Orient Cassius et Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fausses vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Osent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée est échappé!

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas;
En quelque endroit qu'il soit, la mort est sur ses pas.
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et le nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré.

ANTOINE.

Préparons donc soudain cette grande entreprise;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divise.
Le sang du grand César est déjà joint au mien;
Votre sœur est ma femme; et ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCÈNE V.

OCTAVE, LE TRIBUN, *éloigné.*

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds? nous sommes deux tyrans!
Puissances de la terre, avez-vous des parents?

Dans le sang des Césars Julie a pris naissance;
Et, loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triste union
Que comme un des arrêts de la proscription.
(Au tribun.)
Revenez... Quoi! Pompée échappe à ma vengeance?
Quoi! Julie avec lui serait d'intelligence?
On ignore en quels lieux elle a porté ses pas?

LE TRIBUN.

Son père en est instruit, et l'on n'en doute pas.
Lui-même de sa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raison trop séduite?
Quoi! lorsqu'il faut régir l'univers consterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du sang des proscrits, que j'immole à mon père,
Détesté des Romains, peut-être d'un beau-frère,
Au milieu de la guerre, au sein des factions,
Mon cœur serait ouvert à d'autres passions!
Quel mélange inouï! quelle étonnante ivresse
D'amour, d'ambition, de crimes, de faiblesse!
Quels soucis dévorants viennent me consumer!
Destructeur des humains, t'appartient-il d'aimer?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

Oui, j'ai tout entendu; le sang et le carnage
Ne coûtaient rien, madame, à votre époux volage.
Je suis toujours surpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaisirs affreux qui partagent sa vie,
Garde une cruauté tranquille et réfléchie.
Octave même, Octave en paraît indigné;
Il regrettait le sang où son bras s'est baigné;
Il n'était plus lui-même: il semble qu'il rougisse
D'avoir eu si long-temps Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des siens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre et mieux l'assujettir;
Ou peut-être son ame, en secret révoltée,
De sa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il est né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour[a];

[a] Il faut avouer qu'Auguste eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire, et qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste : mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément ; car, après la bataille d'Actium, il fit égorger le fils d'Antoine au pied de la statue de César, et il eut la bar-

Mais il a disputé sur le choix des victimes,
Et je l'ai vu trembler en signant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible et vain remord?
Chacun d'eux tour-à-tour me donne ici la mort.
Octave, que tu crois moins dur et moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce;

barie de faire trancher la tête au jeune Césarion, fils de César et de Cléopâtre, que lui-même avait reconnu pour roi d'Égypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur Gallius Quintus d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; et, dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit Suétone.

On sait que César, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'Auguste ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa prétendue clémence envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Suétone [voyez t. XXXV, p. 196], qui parle de toutes les conspirations faites contre Auguste, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à Cinna pour prix de la plus noire perfidie n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, et ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, et Dion à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte et sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de Laurent Échard est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que Cinna ait été soupçonné ou convaincu par Auguste de quelque infidélité, et qu'après l'éclaircissement, Auguste lui eût accordé le vain honneur du consulat; mais il n'est nullement probable que Cinna eût voulu, par une conspiration, s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi par un règne de vingt années, qui avait des héritiers; et il n'est nullement probable qu'Auguste l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de Cinna est vraie, Auguste ne pardonna que malgré lui,

Il agit en barbare, et parle avec douceur:
Je vois de son esprit la profonde noirceur;
Le sphinx est son emblème[a], et nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable, il les feindra du moins;
Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière

vaincu par les raisons ou par les importunités de Livie, qui avait pris sur lui un grand ascendant, et qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par générosité.

Je sais que le public n'a pu souffrir dans le *Cinna* de Corneille, que Livie lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits; *une tragédie n'est pas une histoire.* On reprochait à Corneille d'avoir avili son héros, en donnant à Livie tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce, qui est aujourd'hui regardée comme une vérité, sur la foi de la déclamation de Sénèque.

Je crois bien qu'Auguste a pu pardonner quelquefois par politique, et affecter de la grandeur d'ame; mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas; et, sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre, je ne puis avoir d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de son intérêt pendant toute sa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire! Après tout, un trait de clémence est toujours grand au théâtre, et surtout quand cette clémence expose à quelque danger. Il faut, dit-on, sur la scène, être plus grand que nature.

[a] Il est vrai qu'Auguste porta long-temps au doigt un anneau sur lequel un sphinx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par là qu'il était impénétrable. Pline le naturaliste rapporte que, lorsqu'il fut seul maître de la république, les applications odieuses, trop souvent faites par les Romains à l'occasion du sphinx, le déterminèrent à ne plus se servir de ce cachet, et il y substitua la tête d'Alexandre: mais il me semble que cette tête d'Alexandre devait lui attirer des railleries encore plus fortes, et que la comparaison qu'on devait faire continuellement d'Alexandre et de lui n'était pas à son avantage. Celui qui, par son courage héroïque, vengea la Grèce de la tyrannie du plus puissant roi de la terre, n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un simple chevalier qui se servit de ses concitoyens pour asservir sa patrie. Voyez les remarques suivantes.

Les vices forcenés de son ame grossière.
Ils osent me bannir; c'est là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encore un air qu'ils empoisonnent.
Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés?
Je trouverai partout l'aliment de ma haine.

SCÈNE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Madame, espérez tout; Pompée est à Césène:
Mille Romains en foule ont devancé ses pas;
Son nom et ses malheurs enfantent des soldats;
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance;
Que les trois assassins à leur tour sont proscrits,
Que de leur sang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre est vengée, et qu'enfin Rome est libre.
Déjà dans tout le camp ce bruit s'est répandu,
Et le soldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine; un bien si desirable
Est trop prompt et trop grand pour être vraisemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me consoler,
Si mes persécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il est des fondements à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a su tromper le fer des assassins,
C'est beaucoup; tout le reste est soumis aux destins.
Je sais qu'il a marché vers les murs de Césène;
De son départ au moins la nouvelle est certaine,
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui
Que les cœurs des Romains se sont tournés vers lui;
Mais son danger est grand; des légions entières
Marchent sur son passage, et bordent les frontières;
Pompée est téméraire, et ses rivaux prudents.

FULVIE.

La prudence est surtout nécessaire aux méchants;
Mais souvent on la trompe; un heureux téméraire
Confond, en agissant, celui qui délibère.
Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions, fatales ou prospères,
Du sort qui conduit tout sont les jeux ordinaires:
La fortune à nos yeux fit monter sur son char
Sylla, deux Marius, et Pompée, et César;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur sang tour-à-tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de lois, de tyrans, et de fers.
Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.
Cassius et Brutus menacent l'Italie.
J'irais chercher Pompée aux sables de Libye.
Après mes deux affronts, indignement soufferts,
Je me consolerais en troublant l'univers.
Rappelons et l'Espagne et la Gaule irritée

A cette liberté que j'ai persécutée;
Puissé-je, dans le sang de ces monstres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux!
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes destins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie;
Mais je mourrai contente en des malheurs si grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans.

(à Aufide.)

Avant que de partir, tâchez de vous instruire
Si de quelque espérance un rayon peut nous luire.
Profitez des moments où les soldats troublés
Dans le camp des tyrans paraissent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée; à ce grand nom peut-être
Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.

(Ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.)

SCÈNE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Que vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abîmes entr'ouverts,
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux,
Et par un tel spectacle, ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.

Allez : j'entends d'ici ses sanglots et ses cris :
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits ;
Conduisez-la vers moi.

SCÈNE IV.

FULVIE, sur le devant du théâtre ; JULIE, au fond, vers un des côtés, soutenue par ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore !
Écoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !
Secourez un héros, ou faites-moi mourir.

FULVIE.

De ses plaintifs accents je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je ? et dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée !
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher !... Quelle main m'offre ici son secours ?
Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

FULVIE.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.
Avançons... Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma vue ?
Destins qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
Ne me trompé-je point ?.. N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi ! d'Antoine, grands dieux ! c'est l'épouse cruelle !
Je suis perdue !

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi ?

Voyez-moi sans trembler; je suis loin d'être à craindre;
Vous êtes malheureuse, et je suis plus à plaindre.

JULIE.

Vous!

FULVIE.

Quel événement et quels dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux détestés?

JULIE.

Je ne sais où je suis: un déluge effroyable
Qui semblait engloutir une terre coupable,
Des tremblements affreux, des foudres dévorants,
Dans les flots débordés ont plongé mes suivants.
Avec un seul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque temps dans cette île escarpée;
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des soldats;
Ces rochers ont caché ma terreur et mes pas;
Celui qui me guidait a cessé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah, Julie!

JULIE.

Eh quoi! vous soupirez!

FULVIE.

De vos maux et des miens mes sens sont déchirés.

JULIE.

Vous souffrez comme moi! quel malheur vous opprime?
Hélas! où sommes-nous?

FULVIE.

Dans le séjour du crime,
Dans cette île exécrable où trois monstres unis

Ensanglantent le monde, et restent impunis.

JULIE.

Quoi! c'est ici qu'Antoine et le barbare Octave
Ont condamné Pompée, et font la terre esclave?

FULVIE.

C'est sous ces pavillons qu'ils règlent notre sort;
De Pompée ici même ils ont signé la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands dieux.

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres sont sortis: leur troupe sanguinaire
Marche en ce même instant au rivage opposé.
L'endroit où je vous parle est le moins exposé;
Mes tentes sont ici; gardez qu'on ne nous voie.
Venez; calmez ce trouble où votre ame se noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine est ici mon appui!

FULVIE.

Graces à ses forfaits je ne suis plus à lui.
Je n'ai plus désormais de parti que le vôtre.
Le destin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'est devenu Pompée?

JULIE.

Ah! que m'avez-vous dit?
Pourquoi vous informer d'un malheureux proscrit?

FULVIE.

Est-il en sûreté? parlez en assurance:
J'atteste ici les dieux, et Rome, et ma vengeance,
Ma haine pour Octave, et mes transports jaloux,
Que mes soins répondront de Pompée et de vous,

Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas! c'est donc à vous qu'il faut que je me fie!
Si vous avez aussi connu l'adversité,
Vous n'aurez pas, sans doute, assez de cruauté
Pour achever ma mort, et trahir ma misère.
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains, par d'étranges hasards,
Le destin de Pompée et du sang des Césars.
J'ai réuni ces noms; l'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée et moi, tout est prêt à périr;
Aurez-vous la vertu d'oser les secourir?

FULVIE.

J'oserai plus encor. S'il est sur ce rivage,
Qu'il daigne seulement seconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel, si long-temps inhumain,
Pour nous venger tous trois l'a conduit par la main;
Oui, j'armerai son bras contre la tyrannie.
Parlez: ne craignez plus.

JULIE.

Errante, poursuivie,
Je fuyais avec lui le fer des assassins
Qui de Rome sanglante inondaient les chemins;
Nous allions vers son camp: déjà sa renommée
Vers Césène assemblait les débris d'une armée;
A travers les dangers près de nous renaissants
Il conduisait mes pas incertains et tremblants.
La mort était partout; les sanglants satellites
Des plaines de Césène occupaient les limites.
La nuit nous égarait vers ce funeste bord

Où règnent les tyrans, où préside la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre suite éperdue.
La terre en mugissant s'entr'ouvre sous nos pas.
Ce séjour en effet est celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien! est-il encore en cette île terrible?
S'il ose se montrer, sa perte est infaillible,
Il est mort.

JULIE.

Je le sais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher?
Dans quel secret asile a-t-il pu se cacher?

JULIE.

Ah! madame...

FULVIE.

Achevez; c'est trop de défiance;
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offense.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

Puis-je le croire ainsi?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Eh bien!... il est ici.

FULVIE.

C'en est assez; allons.

JULIE.

Il cherchait un passage
Pour sortir avec moi de cette île sauvage;

Et ne le voyant plus dans ces rochers déserts,
Des ombres du trépas mes yeux se sont couverts.
Je mourais, quand le ciel, une fois favorable,
M'a présenté par vous une main secourable.

SCÈNE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, UN TRIBUN.

LE TRIBUN, à Fulvie.

Madame, une étrangère est ici près de vous.
De leur autorité les triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah! j'atteste la foi que vous m'avez jurée!

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE, à Julie.

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainsi l'honneur de mes ancêtres?
Soldats des triumvirs, allez dire à vos maîtres
Que Julie, entraînée en ce séjour affreux,
Attend, pour en sortir, des secours généreux;
Que partout je suis libre, et qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de respect au sang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon sexe, à l'hospitalité,
Aux droits des nations et de l'humanité.
Conduisez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'est point démentie;

Elle augmente la mienne; et ce n'est pas en vain
Que le sort vous conduit sur ce bord inhumain.
Puissé-je en mes desseins ne m'être point trompée!

JULIE.

O dieux! prenez ma vie, et veillez sur Pompée!
Dieux! si vous me livrez à mes persécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SEXTUS POMPÉE.

Je ne la trouve plus : quoi! mon destin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival!
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers, retirés et paisibles,
Ordonnent le carnage avec des yeux sereins,
Comme on donne une fête et des jeux aux Romains.
O Pompée! ô mon père! infortuné grand homme!
Quel est donc le destin des défenseurs de Rome?
O dieux! qui des méchants suivez les étendards,
D'ou vient que l'univers est fait pour les Césars?
J'ai vu périr Caton [a], leur juge et votre image :

[a] Je propose quelques réflexions sur la vie et sur la mort de Caton. Il ne commanda jamais d'armée ; il ne fut que simple préteur; et cependant nous prononçons son nom avec plus de vénération que celui des César, des Pompée, des Brutus, des Cicéron, et des Scipion même : c'est que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faiblesses. C'est comme citoyen vertueux, c'est comme stoïcien rigide, qu'on révère Caton malgré soi ; tant l'amour de la patrie est respecté par ceux même à qui les vertus patriotiques sont inconnues; tant la philosophie stoïcienne force à l'admiration ceux même qui en sont le plus éloignés. Il est certain que Caton fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, et jamais rien pour lui. Il est presque le seul Romain de son temps qui mérite cet éloge. Lui seul, quand il fut questeur, eut le courage non seulement de refuser aux exécuteurs des proscriptions de Sylla l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des rescriptions que Sylla leur avait laissées sur le trésor public, mais il les accusa de concussion et d'homicide, et les fit condamner à mort, donnant ainsi un terrible

Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage [a];

exemple aux triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique, après la bataille de Tapsa, que César avait gagnée, il exhorte les sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur; il les trouve intimidés, il a l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver sa patrie, et que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle; il se rejoint à l'Être des êtres, loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de La Mothe un couplet contre Caton :

Caton, d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que l'homme pliât;
Mais, incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours et d'un héros de Rome. Caton n'aurait pas eu une ame égale, mais très inégale, si, ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre son souverain légitime et absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de La Mothe sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, et quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres, plus méprisables, ont jugé Caton par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore; rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme et du stoïcisme, puisqu'il était Romain, héros, et stoïcien.

[a] Je ne sais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que Métellus Scipion qui fit la guerre contre César en Afrique, conjointement avec le roi Juba. Il perdit la grande bataille de Tapsa; et voulant ensuite traverser la mer d'Afrique, la flotte de César coula son vaisseau à fond. Scipion périt dans les flots, et non dans les déserts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis :

Les Scipions sont morts aux syrtes de Carthage.

Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

Cicéron, tu n'es plus[a], et ta tête et tes mains
Ont servi de trophée aux derniers des humains.
Mon sort va me rejoindre à ces grandes victimes.

[a] Je remarquerai, sur le meurtre de Cicéron, qu'il fut assassiné par un tribun militaire nommé Popilius Lænas, pour lequel il avait daigné plaider, et auquel il avait sauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'Antoine deux cent mille livres de notre monnaie pour la tête et les deux mains de Cicéron, qu'il lui apporta dans le forum. Antoine les fit clouer à la tribune aux harangues. Les siècles suivants ont vu des assassinats, mais aucun qui fût marqué par une si horrible ingratitude, ni qui ait été payé si chèrement. Les assassins de Valstein, du maréchal d'Ancre, du duc de Guise-le-Balafré, du duc de Parme Farnèse, bâtard du pape Paul III, et de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encore plus infame; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils massacrèrent: ils furent les indignes instruments de leurs maîtres; et cela ne prouve que trop que quiconque est armé du pouvoir, et peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut: mais des bourreaux gentilshommes, c'est là ce qui est le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur et cette bassesse ne furent jamais connues dans le temps de la chevalerie: je ne vois aucun chevalier assassin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Esprit des lois* avait dit que l'honneur était autrefois le ressort et le mobile de la chevalerie, il aurait eu raison; mais prétendre que l'honneur est le mobile de la monarchie, après les assassinats à prix fait du maréchal d'Ancre et du duc de Guise, et après que tant de gentilshommes se sont faits bourreaux et archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela est aussi peu convenable que de dire que la vertu est le mobile des républiques. Rome était encore république du temps des proscriptions de Sylla, de Marius, et des triumvirs. Les massacres d'Irlande, la Saint-Barthélemi, les Vêpres siciliennes, les assassinats des ducs d'Orléans et de Bourgogne, le faux monnayage, tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à Cicéron. Quoique nous ayons ses ouvrages, Saint-Évremond est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'état et le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que Middleton nous a donnée de ce grand homme [l'*Histoire de Cicéron par Middleton* a été traduite en français par l'abbé Prévost]. Il était le meilleur orateur de son temps, et le meilleur philosophe. Ses *Tusculanes* et son *Traité de la Nature des dieux*, si bien traduits par l'abbé d'Olivet, et enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a

Le fer des Achillas et celui des Septimes,
D'un vil roi de l'Égypte instruments criminels,
Ont fait couler le sang du plus grand des mortels [a].

égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. Cicéron disait tout ce qu'il voulait; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses *Offices;* et ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été si au-dessous de lui en ce genre; car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que Cicéron ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante et trois ans par le jeune Octave, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de Marc-Antoine. On ne vit en lui ni la fermeté de Brutus, ni la circonspection d'Atticus; il n'eut d'autre fonction, dans l'armée du grand Pompée, que celle de dire des bons mots. Il courtisa ensuite César : il devait, après avoir prononcé *les Philippiques*, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête; je ne veux pas faire la satire de Cicéron.

[a] Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune Ptolémée, âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner Pompée, mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, et comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de Pharsale, César dépêcha des émissaires secrets à Rhodes, pour empêcher qu'on ne reçût Pompée. Il dut, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'Égypte : il n'y a personne qui, en pareil cas, négligeât un intérêt si important. On peut croire que César prit cette précaution nécessaire, et que les Égyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait : ils crurent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de Pompée. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant; mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort; il ne punit point Septime, tribun romain, qui était le plus coupable de cet assassinat; et lorsque ensuite il fit tuer Achillas, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, et pour un sujet tout différent. Il est donc très vraisemblable que si César n'ordonna pas la mort de Pompée, il fut au moins la cause très prochaine de cette mort. L'impunité accordée à Septime est une preuve bien forte contre César. Il aurait pardonné à Pompée, je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas; et une preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous ses biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de Pompée; Antoine l'acheta, et les enfants de Pompée n'eurent aucun héritage.

Ce n'est que par sa mort que son fils lui ressemble.
Des brigands réunis, que la rapine assemble,
Un prétendu César, un fils de Cépias [a],
Qui commande le meurtre, et qui fuit les combats,
Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie!
Octave est maître enfin du monde et de Julie.
De Julie! Ah! tyran, ce dernier coup du sort
Atterre mon esprit luttant contre la mort.
Détestable rival, usurpateur infame,
Tu ne m'assassinais que pour ravir ma femme!
Et c'est moi qui la livre à tes indignes feux!
Tu règnes, et je meurs, et je te laisse heureux!
Et tes flatteurs, tremblants sur un tas de victimes,
Déjà du nom d'Auguste ont décoré tes crimes!
Quel est cet assassin qui s'avance vers moi?

[a] Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'Auguste était Cépias. Cet Octavianus Cépias fut le premier sénateur de sa branche. Le grand-père d'Auguste n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, et qui épousa la sœur aînée de César, soit qu'alors la famille des Césars fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à Auguste que son bisaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Veletri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. Antoine osa appeler Octave du nom de Spartacus dans un de ses édits, en fesant allusion à sa famille, qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième Philippique de Cicéron : *quem Spartacum in edictis appellat*, etc.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse : il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe, et quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toujours surpris de voir Auguste, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'empire romain, et se placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce; on lui attribue des sentiments magnanimes : je suis persuadé qu'il n'en eut point; mais je suis persuadé qu'il en faut au théâtre.

SCÈNE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, l'épée à la main.

Approche, et puisse Octave expirer avec toi!

AUFIDE.

Jugez mieux d'un soldat qui servit votre père.

POMPÉE.

Et tu sers un tyran!

AUFIDE.

Je l'abjure, et j'espère
N'être pas inutile, en ce séjour affreux,
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Est-ce un piége nouveau que tend la tyrannie?
A son barbare époux viens-tu pour me livrer?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands dieux, est-elle ici connue?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.

(Il lui donne des tablettes.)

POMPÉE.

Julie! ô ciel! Julie! est-il bien vrai?

AUFIDE.

Lisez.

POMPÉE.

O fortune! ô mes yeux, êtes-vous abusés?

Retour inattendu de mes destins prospères!
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(Il lit.)

« Le sort paraît changer, et Fulvie est pour nous;
« Écoutez ce Romain; conservez mon époux. »
Qui que tu sois, pardonne; à toi je me confie;
Je te crois généreux sur la foi de Julie.
Quoi! Fulvie a pris soin de son sort et du mien!
Qui l'y peut engager? quel intérêt?

AUFIDE.

Le sien.
D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.
Elle ne borne pas sa haine et ses desseins
A dérober vos jours au fer des assassins;
Il n'est point de péril que son courroux ne brave:
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Élevé dans l'Asie, au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats;
Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute peut-être,
Ses yeux, qu'il eût baissés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu;
Et depuis que mon père expira sous un traître,
Nous fûmes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave; allons, et que ma main,
Au bord de mon tombeau, se plonge dans son sein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, et sachez qu'elle est prête

D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles:
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt, qui fait tout, les pourrait engager
A vous donner retraite, et même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide?
Je pourrais des Romains immoler l'homicide?
Octave périrait?

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCÈNE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

Que faites-vous? où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on poursuit tous ceux que cet orage
Put jeter comme moi sur cet affreux rivage.
Votre père, en Égypte, aux assassins livré,
D'ennemis plus sanglants n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie est funeste et cruelle;
C'est un danger de plus qu'elle traîne après elle:
On l'observe, on l'épie, et tout me fait trembler;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers et ces cavernes sombres
Où la nuit va porter ses favorables ombres.

Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour;
Ils vont, loin de vos yeux, ensanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien, demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble et tendre moitié d'un guerrier malheureux,
O vous! ainsi que Rome, objet de tous mes vœux!
Laissez-moi m'opposer au destin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un secours incertain contre la tyrannie.
Les dieux nous ont conduits dans ces sanglants déserts;
Marchons aux seuls sentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie;
Si vous êtes connu, c'est fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;
Aux tribuns, aux soldats, ce passage est ouvert;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire?

JULIE.

Pompée, au nom des dieux, au nom de votre père,
Dont le malheur vous suit, et qui ne s'est perdu
Que par sa confiance et son trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouse alarmée!
Avons-nous un parti, des amis, une armée?
Trois monstres tout puissants ont détruit les Romains,
Vous êtes seul ici contre mille assassins...
Ils viennent, c'en est fait, et je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah! laissez-vous conduire; on peut vous reconnaître:
Le temps presse, venez; vous vous perdez sans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi suis-je réduit!

SCÈNE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, sur le devant;
OCTAVE, LICTEURS, au fond.

OCTAVE.

Je prétends vous parler; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE.

(à Aufide.)

Demeurez, je le veux... Vous, quel est ce Romain?
Est-il de votre suite?

JULIE.

Ah! je succombe enfin.

AUFIDE.

C'est un de mes soldats dont l'utile courage
S'est distingué dans Rome en ces jours de carnage;
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE, à Pompée.

Parle; que fait Pompée? où Pompée a-t-il fui?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave, il vous cherche, et peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu sais en quel état il faut le présenter :
C'est sa tête, en un mot, qu'il me faut apporter ;
Et tu dois être instruit quelle est la récompense.

POMPÉE.

Elle est publique assez.

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCÈNE V.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE, OCTAVE, UN TRIBUN.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi : grace à votre heureux sort,
Pompée en ce moment est ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses suivants s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Pisaure aux remparts de Césène ;
Les rebelles, bientôt entourés et surpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,
On croit qu'ils combattaient sous les yeux de leur maître.

POMPÉE, à part.

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il est parmi les morts,
Vos soldats à vos pieds vont apporter son corps.
S'il est vivant, s'il fuit, il va tomber, sans doute,
Aux piéges que nos mains ont tendus sur sa route;
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce service important.
Vous, Aufide, en tout temps j'éprouvai votre zèle;
Je sais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidèle:
Allez: si ce soldat peut servir aujourd'hui,
Souvenez-vous surtout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait sans mon ordre en ce lieu solitaire.

POMPÉE, à Aufide.

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez[3]!

SCÈNE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, arrêtant Julie.

Je vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me surprendre;
Mais cessez de me craindre, et calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien, mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaissant Octave.

JULIE.

J'ai le sort des Romains, il me traite en esclave.
Vous poûviez respecter mon nom et mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je suis le protecteur.
Les respects des humains et Rome vous attendent;
Ce nom que vous portez, et leurs vœux vous demandent;
Je dois vous y conduire, et le sang des Césars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ses remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome, où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps,
Pourquoi dans Rome encore il est des habitants.
La ruine, la mort de tous côtés s'annonce;
Mon père était proscrit; et voilà ma réponse.

OCTAVE.

Mes soins veillent sur lui; ses jours sont assurés;
Je les ai défendus, vous les rendez sacrés.

JULIE.

Ainsi je dois bénir vos lois et votre empire,
Lorsque vous permettez que mon père respire!

OCTAVE.

Il s'arma contre moi; mais tout est oublié:
Ne lui ressemblez point par son inimitié.
Mais enfin près de moi qui vous a pu conduire?

JULIE.

La colère des dieux obstinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux se calmeront. Ma sévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le sang, l'auguste sang dont vous êtes sortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos aïeux.

JULIE.

Vous!

OCTAVE.

Un fils de César ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on ose vous remettre.

JULIE.

Vous son fils!.. ô héros! ô généreux vainqueur!
Quel fils as-tu choisi? quel est ton successeur?
César vous a laissé son pouvoir en partage;
Sa magnanimité n'est pas votre héritage:
S'il versa quelquefois le sang du citoyen,
Ce fut dans les combats, en répandant le sien;
C'est par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il savait pardonner, et vous savez proscrire:
Prodigue de bienfaits, et vous d'assassinats,
Vous n'êtes point son fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi, Julie; il vous pardonne[4]
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma justice un devoir malheureux.
La paix va succéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi! vous me donneriez un rayon d'espérance!

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui? moi?

OCTAVE.

Vous devez présumer
Quel est le seul moyen qui peut me désarmer,
Et qui de ma clémence est la cause et le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage!
Hélas! si tant de sang, de supplices, de morts,
Ont pu laisser dans vous quelque accès aux remords;
Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique;
Ou, si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en souillez point l'honneur;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends;
Et j'avais bien prévu vos refus insultants.
Un rival criminel, une race ennemie...

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous savez trop, Julie,
Quel est depuis long-temps l'objet de mon courroux,
Et Pompée...

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?

Pompée est loin de moi : qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs. Qui me le dit? vous-même.
Pompée est loin de vous, et vous le regrettez!
Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez!
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du sein de vos parents vous entraîne à sa suite!

JULIE.

Ainsi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah! ce n'est pas à vous à m'enseigner les mœurs.
Je ne suis point réduite à tant d'ignominie;
Et ce n'est pas pour vous que je me justifie.
J'ai quitté mon pays que vous ensanglantez,
Mes parents et mes dieux que vous persécutez.
J'ai dû sortir de Rome où vous alliez paraître;
Mon père l'ordonnait, vous le savez peut-être;
C'est vous que je fuyais; mes funestes destins
Quand je vous évitais m'ont remise en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre asservie;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout sur Rome, et rien sur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainsi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, et vous pourrez apprendre
Que Lucius sans moi ne peut choisir un gendre;
Que c'est à moi surtout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend; soyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'estime!
Voilà ce règne heureux de paix et de douceur!

Il fut un meurtrier, il devient ravisseur !

OCTAVE.

Il est juste envers vous; mais, quoi qu'il en puisse être[5],
Sachez que le mépris n'est pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival,
Encouragé par vous, cherche l'honneur fatal
D'oser un seul moment disputer ma conquête,
On sait si je me venge; il y va de sa tête :
C'est un nouveau proscrit que je dois condamner;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'atteste ici Rome et son divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur sang des Césars, et dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos proscriptions vous joindrez mon trépas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main sanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs,
De celui que j'attends sont les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie;
Son sang eut des vengeurs; il fut une patrie;
Rome subsiste encor. Les femmes en tout temps
Ont servi dans nos murs à punir les tyrans.
Les rois, vous le savez, furent chassés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez !

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

OCTAVE.

Que d'injures nouvelles!
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé!

Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est haï, j'en fais l'expérience;
Je suis puni déjà de ma toute-puissance;
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie, et qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, et tu chéris la gloire;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire;
Il portera ta honte à la postérité.
Être à jamais haï! quelle immortalité!
Mais l'être de Julie, et l'être avec justice!
Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice!
Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
D'un esprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime[6],
Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs?
Ah! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge:
L'ambition succède avec toute sa rage.
Par quel nouveau torrent je me laisse emporter!
Que d'ennemis à vaincre! et comment les dompter?
Mânes du grand César! ô mon maître! ô mon père!
Que Brutus immola, mais que Brutus révère;
Héros terrible et doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laissé l'empire à ta valeur soumis;
La moitié de ce faix accable ma jeunesse.
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faiblesse;
Et je sens dans mon cœur, de remords combattu,
Que je n'ose avec toi disputer de vertu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

Quand sous vos pavillons, de sa crainte occupée,
Invoquant en secret l'ombre du grand Pompée,
Les sanglots à la bouche et la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers et les dieux,
Vous la laissez, Fulvie, à sa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle se plaigne aux dieux, je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non, de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers et l'une et l'autre rive:
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur,
J'y reste encore un jour, et c'est pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'espérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh! peut-on se venger de la toute-puissance?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs,
D'un sexe infortuné les armes sont les pleurs.
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.

FULVIE.

Désormais à Fulvie ils n'insulteront plus;
Ils ne se joueront pas de mes pleurs superflus.
Je sais que ces brigands, affamés de rapine,
En comblant mon opprobre, ont juré ma ruine.
Prodigues ravisseurs, et bas intéressés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laissés;
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut se changer encore en un trop juste deuil;
Et tout usurpateur est près de son cercueil.
J'ai pris le seul parti qui reste à ma fortune.
De Pompée et de moi la querelle est commune:
Je l'attends; il suffit.

ALBINE.

Il est seul, sans secours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous hasardez ses jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie;
Soutiens son désespoir et sa force affaiblie;
Porte-lui tes conseils, son âge en a besoin;

Et de mon sort affreux laisse-moi tout le soin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante et m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi ; va, laisse-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin ; je le vois. Dieux vengeurs,
Ainsi que nos affronts unissez nos fureurs !

SCÈNE II[7].

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Êtes-vous affermi ?

POMPÉE.

J'ai consulté ma gloire ;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inouï qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome ; elle vous dit : Frappez.
Ils partent dès demain, ces destructeurs du monde ;
Ils partent triomphants : et cette nuit profonde
Est le temps, le seul temps, où nous pouvons tous deux,
Sans autre appui que nous, venger Rome sur eux.
Seriez-vous en suspens ?

POMPÉE.

Non : mes mains seront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne puis immoler qu'un de mes ennemis :
Octave est le plus grand ; c'est lui que je choisis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle ennoblit ma cause.
De cet indigne sang c'est peu que je dispose;
C'est peu de me venger; je n'aurais qu'à rougir
De frapper sans péril, et sans savoir mourir [8].

FULVIE.

Vous faites encor plus; vous vengez la patrie,
Et le sang innocent qui s'élève et qui crie;
Vous servez l'univers.

POMPÉE.

J'y suis déterminé.
L'assassin des Romains doit être assassiné.
Ainsi mourut César; il fut clément et brave;
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave!
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas!
Et j'irais pour ma cause emprunter d'autres bras!
Le sort en est jeté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide.
Qu'on l'appelle... Déjà les feux sont presque éteints [a],
Et le silence règne en ces lieux inhumains.

SCÈNE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE, à Aufide.

Approchez. Que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le sommeil y répand ses pavots favorables,

[a] On voit dans l'éloignement des restes de feux faiblement allumés autour des tentes, et le théâtre représente une nuit.

Lorsque les murs de Rome, au carnage livrés,
Retentissent au loin des cris désespérés
Que jettent vers les cieux les filles et les mères,
Sur les corps étendus des enfants et des pères.
Le sang ruisselle à Rome; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi! Mort, punis ses forfaits!
Dites-moi dans quels lieux ses tentes sont dressées.

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entassées
Qui laissent un passage à ces vallons secrets,
Arrosés d'un ruisseau que bordent des cyprès;
Le pavillon d'Antoine est auprès du rivage;
Passez, et dédaignez de venger mon outrage:
Vous trouverez plus loin l'enceinte et les palis
Où du clément César est le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe sanglante,
Dans la nuit, à toute heure, environne sa tente.
Des plaisirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le sein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidèle esclave?

FULVIE.

Il vous attend: marchez jusques au lit d'Octave [9].

POMPÉE, à Fulvie.

Je laisse entre vos mains, dans ce cruel séjour,
L'objet, le seul objet pour qui j'aimais le jour,
Le seul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,

Le sang des vrais Césars. Ayez soin de son sort;
Enseignez à son cœur à supporter ma mort.
Qu'elle envisage moins ma perte que ma gloire;
Que, mort pour la venger, je vive en sa mémoire:
C'est tout ce que je veux. Mais en portant mes coups,
Je vous laisse exposée, et je frémis pour vous.
Antoine est en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger sur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui? lui! qui? ce mortel sans pudeur et sans foi?
Cet oppresseur de Rome, et du monde, et de moi?
Lui, qui m'ose exiler? Quoi! dans mon entreprise
Vous pensez qu'un tyran, qu'une mort me suffise?
Aviez-vous soupçonné que je ne saurais pas
Porter, ainsi que vous, et souffrir le trépas;
Que je dévorerais mes douleurs impuissantes?
Voyez de ces tyrans les demeures sanglantes;
C'est l'école du meurtre, et j'ai dû m'y former;
De leur esprit de rage ils ont su m'animer;
Leur loi devient la mienne, il faut que je la suive;
Il faut qu'Antoine meure, et non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui?

FULVIE.

Par ma main [a].

[a] Ce trait n'est pas historique, mais il ne m'étonne point dans Fulvie; c'était une femme extrême en ses fureurs, et digne, comme elle le dit, du temps funeste où elle était née. Elle fut presque aussi sanguinaire qu'Antoine. Cicéron rapporte, dans sa troisième Philippique, que Fulvie étant à Brindes avec son mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent

POMPÉE.

Osez-vous bien remplir un si hardi dessein?

FULVIE.

Osez-vous en douter? Le destin nous rassemble
Pour délivrer la terre, et pour mourir ensemble.
Que le triumvirat, par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enseveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Est conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie;
Et Pompée, aux enfers descendant sans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine et moi.

AUFIDE.

Non, espérez encor; les soldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux et de maîtres :
Ils ont trahi Lépide [a]; ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or, et du courage.
On a vu Marius entraîner sur ses pas [b]

faire passer trois légions dans le parti opposé; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre sous divers prétextes, et les fit tous égorger. Fulvie y était présente; son visage était tout couvert de leur sang : *Os uxoris sanguine respersum constabat.* Elle fut accusée d'avoir arraché la langue à Cicéron après sa mort, et de l'avoir percée de son aiguille de tête.

[a] Cette réflexion de Fulvie est très convenable, puisqu'elle est fondée sur la vérité : car, après la bataille de Modène, qu'Antoine avait perdue, il eut la confiance de se présenter presque seul devant le camp de Lépide; plus de la moitié des légions passa de son côté. Lépide fut obligé de s'unir avec lui; et cette aventure même fut l'origine du triumvirat.

[b] Non seulement ceux de Minturne, qui avaient ordre de tuer Marius, se déclarèrent en sa faveur, mais étant encore proscrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques Africains, et leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

Les mêmes assassins payés pour son trépas.
Nous séduirons les uns, nous combattrons le reste.
Ce coup désespéré peut vous être funeste;
Mais il peut réussir. Brutus et Cassius [a]
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.
Téméraires vengeurs de la cause commune,
Ils ont frappé César, et tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le sénat;
Ils vivent cependant, ils partagent l'état;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers sur vos pas à l'instant vont paraître.
Nous vous suivrons de près; il en est temps, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus! je t'imite; frappons!

(Il sort avec Aufide.)

[a] Il est constant que Brutus et Cassius n'avaient pris aucune mesure pour se maintenir contre la faction de César. Ils ne s'étaient pas assurés d'une seule cohorte; et même après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de se réfugier au Capitole. Brutus harangua le peuple du haut de cette forteresse, et on ne lui répondit que par des injures et des outrages; on fut prêt de l'assiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les esprits; et lorsque Antoine eut montré aux Romains le corps de César sanglant, le peuple, animé par ce spectacle, et furieux de douleur et de colère, courut le fer et la flamme à la main vers les maisons de Brutus et de Cassius; ils furent obligés de sortir de Rome: le peuple déchira un citoyen nommé Cinna, qu'il crut être un des meurtriers. Ainsi il est clair que l'entreprise de Brutus, de Cassius, et de leurs associés, fut soudaine et téméraire. Ils résolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'assassinats produits par la vengeance ou par l'enthousiasme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conspiration bien réfléchie et prudemment méditée. Tel fut l'assassinat du duc de Parme Farnèse, bâtard du pape Paul III; telle fut même la conspiration des Pazzi, qui n'étaient point sûrs des Florentins en assassinant les Médicis, et qui se confièrent à la fortune.

SCÈNE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

Il m'échappe, il me fuit; ô ciel! m'a-t-il trompée?
Autel! fatal autel! mânes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait prosterner
Pour trahir mes douleurs, et pour m'abandonner?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage:
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage!
S'il arrive un malheur! Est-il donc arrivé?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'est; mais il gémit: vous haïssez, et j'aime.
Je crains tout pour Pompée, et non pas pour moi-même.
Que fait-il?

FULVIE.

Il vous sert... Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux[a].
Sommeil! sommeil de mort, favorise ma rage!

JULIE.

Où courez-vous?

FULVIE.

Restez; j'ai pitié de votre âge,

[a] Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

De vos tristes amours, et de tant de douleurs.
Gémissez, s'il le faut; laissez-moi mes fureurs!

SCÈNE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

Que veut-elle me dire, et qu'est-ce qu'on prépare?
Séjour de meurtriers, île affreuse et barbare!
Je l'avais bien prévu, tu seras mon tombeau.
Albine, instruisez-moi de mon malheur nouveau:
Pompée est-il connu? voit-il sa dernière heure?
N'est-il plus d'espérance? est-il temps que je meure?
Je suis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit,
J'ignore, ainsi que vous, s'il succombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le soustraire:
Elle suit les conseils d'une aveugle colère,
Qu'en ses transports soudains rien ne peut captiver;
Elle expose Pompée, au lieu de le sauver.

JULIE.

Je m'y suis attendue; et quand ma destinée,
Dans cet orage affreux, m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je sais que c'est ici le séjour de la mort.
Je suis perdue, Albine, et ne suis point trompée.
La fille d'un César, la veuve d'un Pompée,
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du sang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point déshonorer sa cendre

Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre,
Rougir de lui survivre, et tromper mes douleurs
Par l'espoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue:
Il a craint ma faiblesse; il m'a trop mal connue:
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCÈNE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O dieux! Pompée!

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome! ô ma patrie!
Octave est mort par vous!

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie.
De la terre et de vous j'ai puni l'oppresseur.

JULIE.

O succès inouï! trop heureuse fureur!

POMPÉE.

Ses gardes assoupis, dans leur infame ivresse,
Laissaient un accès libre à ma main vengeresse:
Un de ses favoris, un de ses assassins,
Un ministre odieux de ses affreux desseins,

Seul auprès du tyran reposait dans sa tente :
J'entre ; un dieu me conduit ; une idée effrayante,
De la mort que j'apporte un songe avant-coureur,
Dans son profond sommeil excitant sa terreur,
De ses proscriptions lui présentait l'image ;
Quelques sons mal formés de sang et de carnage
S'échappaient de sa bouche, et son perfide cœur
Jusque dans le repos déployait sa fureur ;
De funèbres accents ont prononcé *Pompée :*
Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée ;
Mon rival a passé du sommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats ;
Il aurait dû périr par un supplice insigne.
Je sais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un César au milieu des combats,
Mais un César tyran ne le méritait pas.
Le silence et la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.
L'effroi qui me saisit, corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable ?

POMPÉE.

Moi, fuir !

JULIE.

Il reste encore un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus ?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font justice;
Et je mourrai du moins, heureux dans mes malheurs,
Sur les corps tout sanglants de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus temps d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,
Et qui, me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCÈNE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout serait-il perdu? L'esclave de Fulvie,
Saisi par les soldats, est déjà dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on est armé: le reste, je l'ignore.
J'ai des soldats. Allons.

JULIE, à Aufide.

Ah! c'est toi que j'implore,
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.
La tente de Fulvie à vos pas est ouverte;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du sort:

Confondez vos tyrans encore après ma mort,
Conservez pour eux tous une haine éternelle;
C'est ainsi qu'à Pompée il faut être fidèle.
Pour moi, digne de vivre et mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui sont à vous.
Le lâche fuit en vain, la mort vole à sa suite;
C'est en la défiant que le brave l'évite [10].

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME[1].

SCÈNE I.

JULIE, FULVIE; GARDES dans le fond.

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos succès !

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre :
Vous aviez devant vous un avenir heureux;
Vous perdez de beaux jours, et moi des jours affreux.
Vivez, si vous l'osez : je déteste la vie;
Ma main n'a pu suffire à mon ame hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée, en s'approchant de ce perfide Octave[a],
En croyant le punir, n'a frappé qu'un esclave,
Qu'un des vils instruments de ses sanglants complots,

[a] Il y eut quelques exemples de pareille méprise dans les guerres civiles de Rome. L'esprit de vertige qui animait alors les Romains est presque inconcevable. Lucius Terentius, voulant tuer le père du grand Pompée, pénétra seul jusque dans sa tente, et crut long-temps l'avoir percé de coups; il ne reconnut son erreur que lorsqu'il voulut faire soulever les troupes, et qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même chose arriva depuis à Maximien Hercule, qnand il voulut se venger de Constantin, son gendre. Vous voyez aussi, dans la tragédie de *Venceslas*, que Ladislas assassine son propre frère, quand il croit assassiner le duc, son rival.

Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde;
Mon bras était levé, lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente
Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.
Fléchissez vos tyrans; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laisse le jour, ou bien qu'on me punisse,
Ma vengeance est perdue, et voilà mon supplice.
Ciel! si tu veux encor prolonger mes destins,
Que ce soit seulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux servir ma haine et ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas! avez-vous su ce que devient Pompée?
Est-il vivant ou mort en ces déserts sanglants?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant proscrit que la terre abandonne?

FULVIE.

Il n'ose m'en flatter; mais aucun ne soupçonne
Que Pompée en effet soit errant sur ces bords.
Vers Césène aujourd'hui tous ses amis sont morts;
Le bruit de son trépas commence à se répandre;
Les tyrans sont trompés; et vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut servir encore à le sauver;
C'est un soin que mes mains n'ont pu se réserver.
Vous êtes libre au moins; son salut vous regarde:
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde;
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCÈNE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE, TRIBUNS, LICTEURS.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi;
Gardez cette coupable, et répondez-moi d'elle;
Suivez de ses complots la trame criminelle,
Qu'on l'observe, et surtout que nous soyons instruits
Des complices secrets par son ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; et ces noms méprisables
Sont faits pour vos suivants, sont faits pour vos semblables,
Pour ces Romains nouveaux, qui, formés pour servir,
Se sont déshonorés jusqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace;
La voici : vous deviez connaître mon audace.
L'art des proscriptions, que j'apprenais sous vous,
M'enseignait à vous perdre, et dirigeait mes coups.
Je n'ai pu sur vous deux assouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous seuls et de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont faits amis;
Ils vont vous diviser comme ils vous ont unis :
Il n'est point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,
Vous détestant tous deux, du monde détestés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écrasés, et bourreaux et victimes,
Puissent vos maux sans nombre être égaux à vos crimes!
Citoyens révoltés, prétendus souverains,

Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui, passant du carnage aux bras de la mollesse,
Du meurtre et du plaisir goûtez en paix l'ivresse,
Mon nom deviendra cher aux siècles à venir
Pour avoir seulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène; allez.

SCÈNE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, GARDES.

JULIE, à Octave.

Ah! souffrez que Julie
Loin de ses oppresseurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'est point armé; je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma misère, et nos dieux, et nos lois:
Vous les méprisez tous; mais si César encore,
Ce nom sacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Osez-vous à son sang ravir la liberté?
Pensait-il qu'en ces lieux sa nièce fugitive
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Pensait-il que Julie avec tant de fureur
Du sang qui la forma pourrait trahir l'honneur?
Je ne crois point votre ame encore assez hardie
Pour oser partager les crimes de Fulvie:
Mais, sans vous imputer ses forfaits insensés,
L'amante de Pompée est criminelle assez [12].

JULIE.

Oui, je l'aime, César, et vous l'avez dû croire.
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A César tout puissant, à César couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père:
Je mourrai pour le fils; cette mort m'est plus chère
Que ne l'est à vos yeux tout le sang des proscrits:
Sa main les rachetait; mon cœur en fut le prix.
Ne lui disputez pas sa noble récompense;
César, contentez-vous de la toute-puissance.
S'il honora dans Rome, et surtout aux combats,
Un nom dont il est digne et qu'il n'usurpe pas;
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le poursuivre.

OCTAVE.

Oui, César est jaloux comme il est irrité.
Je crois valoir Pompée, et j'en suis peu flatté.
Et vous... Mais nous allons approfondir le crime.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, UN TRIBUN, GARDES.

ANTOINE.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô ciel!

OCTAVE.

Quel est ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre;
Du sang de nos soldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un secret confident,
A côté de ce traître est mort en combattant;
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ses blessures.
Nos soins multipliés dans ces roches obscures
Ont du sang qu'il perdait arrêté les torrents,
Et rappelé la vie en ses membres sanglants.
On a besoin qu'il vive, et que dans les supplices
Il vous instruise au moins du nom de ses complices.

ANTOINE.

C'est quelqu'un des proscrits, qui, frappant au hasard,
Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure [a].
Je reconnais Fulvie et ses vaines fureurs,
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin; sa fureur intrépide
De ce grand attentat se fait encore honneur:
Il n'en cachera pas le motif et l'auteur.

[a] L'auteur se trompe ici. Casca n'était point un homme du peuple. Il est vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable; mais enfin c'était un sénateur, et on ne devait pas le traiter d'homme obscur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme sans gloire; ce qui me semble un peu forcé.

OCTAVE.

Vous pâlissez, Julie!

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
Vous nous abandonnez!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; POMPÉE, blessé et soutenu; GARDES.

OCTAVE.

Quel es-tu? misérable!
A ce meurtre inouï qui pouvait t'engager?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle, et m'ose interroger?

LE TRIBUN.

Réponds au triumvir.

POMPÉE.

Eh bien! ce nom funeste,
Eh bien! ce titre affreux que la terre déteste,
Devait t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs!

OCTAVE.

Qui sont-ils?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance!

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance.
Qu'es-tu donc?

POMPÉE.

Un Romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort;
Tu sais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin la nôtre est sûre!

POMPÉE.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.
Apprenez, triumvirs, oppresseurs des humains,
Qu'il est des Scévola comme il est des Tarquins.
Même erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me présente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente;
Elle est prête à tomber dans le brasier vengeur,
Ainsi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui, le soldat d'Aufide! A ce nouvel outrage,
A ces discours hardis, et surtout au courage
Que ce Romain déploie à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur sur son front répandus,
Si je n'étais instruit que Pompée en sa fuite,
Au pied de l'Apennin, brave encor ma poursuite,
Je croirais... Mais déjà vous me tirez d'erreur.
Vous pleurez, vous tremblez; c'est Pompée.

JULIE.

Ah, seigneur!

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé : le Romain qui te brave,
Qui vengeait sa patrie et d'Antoine et d'Octave,
Possède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, maîtres du monde ; elle est votre conquête.

JULIE.

Malheureuse !

OCTAVE.

O destins !

JULIE.

O pur sang des héros !

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux :
Je cède à des tyrans ainsi que ce grand homme ;
Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content? tu tiens entre tes mains
Et Julie, et Pompée, et le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent?
Le faible les répand, les tyrans les méprisent.
Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir
Qui serait inutile, et le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
Tes édits l'ont proscrit, arrache-lui la vie ;
Mais commence par moi, commence par Julie :
Tandis que je vivrai tes jours sont en danger.

Va, ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître;
Tyran, tu vois sa femme; elle est digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos lois demandent.

ANTOINE.

Son supplice : il le faut; nos légions l'attendent.
Je ne balance point; César a pardonné;
Mais César bienfesant est mort assassiné.
Les intérêts, les temps, les hommes, tout diffère.
Je combattis long-temps, et j'honorai son père;
Il s'arma noblement pour le sénat romain :
Je ne connais son fils que pour un assassin.

POMPÉE.

Lâches! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes;
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats;
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai sauvé cent proscrits; et je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les lois. Votre grandeur suprême
Fut votre premier crime, et méritait la mort.
Par le droit des brigands, arbitres de mon sort,
Vous croyez m'abaisser! vous! dans votre insolence,
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puissance.
Le ciel même, le ciel, qui me laisse périr,
Peut accabler Pompée, et non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez sa fureur; elle nous justifie.
Assurez notre empire, assurez notre vie.

JULIE.

Barbares !

OCTAVE.

Je connais son courage effréné ;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort, depuis long-temps, fut par nous préparée;
Elle est trop légitime, elle est trop différée.
C'est vous qu'il attaquait, c'est vous seul qui devez
Annoncer le destin que vous lui réservez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainsi l'arrêt que je vais rendre ?

ANTOINE.

Prononcez, j'y souscris.

POMPÉE.

Je suis prêt à l'entendre,
A le subir.

OCTAVE, après un long silence.

Je suis le maître de son sort.
Si je n'étais que juge, il irait à la mort;
Je suis fils de César, j'ai son exemple à suivre ;
C'est à moi d'en donner... Je pardonne; il doit vivre.
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre et les proscriptions;
Elles ont trop duré; je veux que Rome apprenne...

ANTOINE.

Que vous voulez sur moi laisser tomber la haine,
Ramener les esprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance:

L'amour est plus terrible, a plus de violence;
A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encore, et je veux le dompter.
Commençons l'un et l'autre un empire plus juste.
Que l'on oublie Octave, et qu'on chérisse Auguste [a].
Soyez jaloux de moi, mais pour mieux effacer
Jusqu'aux traces du sang qu'il nous fallut verser.
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux restes
Des proscrits échappés à nos ordres funestes;
Par les cris des humains laissons-nous désarmer;
Et puisse Rome un jour apprendre à nous aimer [b]!
(à Julie.)
Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie;

[a] C'est de bonne heure qu'Octave prend ici le nom d'Auguste. Suétone nous dit qu'Octave ne fut surnommé *Auguste*, par un décret du sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança si on lui donnerait le titre d'*Augustus* ou de *Romulus*. Celui d'Augustus fut préféré; il signifie vénérable, et même quelque chose de plus, qui répond au grec *sebastos*. Il est bien plaisant de voir aujourd'hui quelles gens prennent le titre de *vénérables*.

Il paraît pourtant qu'Octave avait déjà osé s'arroger le surnom d'*Auguste* à son premier consulat, qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans, contre toutes les lois, ou plutôt qu'Agrippa et les légions lui firent donner. Ce fut cet Agrippa qui fit sa fortune; mais Octave sut ensuite la conserver et l'accroître.

[b] Il est constant que ce fut à la fin le but d'Octave, après tant de crimes. Il vécut assez long-temps pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui détestèrent la tyrannie, non seulement sous lui, mais sous ses successeurs: on regretta la république, mais on ne put la rétablir; les empereurs avaient l'argent et les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'état; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces; ils assassinent le maître qui les paie, et vendent l'empire à d'autres. Cette Rome, si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, où du moins la race des Ottomans est respectée. L'empire romain eut très rarement trois empereurs de suite de la même famille depuis Néron. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir les

Il n'aurait rien reçu s'il vivait sans Julie.
(à Pompée.)
Sois pour ou contre nous, brave ou subis nos lois,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laisse le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adversaires.
Si du peuple romain tu te crois le vengeur,

empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poëte attribue à Sextus Pompée et à Fulvie, est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant; car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration de Cinna. Fulvie est criminelle, mais le jeune Pompée ne l'est pas. Il est proscrit, on lui enlève sa femme; il se résout à mourir, pourvu qu'il punisse le tyran et le ravisseur. Auguste fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'Octave éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le caractère d'Octave : le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à Antoine est peu de chose, quoique assez conforme à son caractère : il n'agit point dans la pièce; il y est sans passion; c'est une figure dans l'ombre, qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'Octave. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave et le jeune Pompée*, et non pas *le Triumvirat;* mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parceque les triumvirs étaient dans l'île, et que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains depuis Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, et sur leur bassesse après qu'Auguste les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant : on vit des tigres changés en chiens de chasse qui lèchent les pieds de leurs maîtres.

On prétend que Caligula désigna consul un cheval de son écurie; que Domitien consulta les sénateurs sur la sauce d'un turbot; et il est certain que le sénat romain rendit en faveur de Pallas, affranchi de Claude, un décret qu'à peine on eût porté, du temps de la république, en faveur de Paul Émile et des Scipions.

Ne sois mon ennemi que dans les champs d'honneur;
Loin du triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne versons plus de sang qu'au milieu des hasards;
Je m'en remets aux dieux, ils sont pour les Césars.

JULIE.

Octave, est-ce bien vous? est-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes!
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes;
Rome, l'état, mon nom, nous rendent ennemis.
La haine qu'entre nous nos pères ont transmis
Est par eux commandée, et comme eux immortelle.
Rome, par toi soumise, à son secours m'appelle.
J'emploierai tes bienfaits, mais pour la délivrer:
Va, je la dois servir, mais je dois t'admirer.

FIN DU TRIUMVIRAT.

NOTES D'ÉDITEURS ET VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE DU *TRIUMVIRAT*.

[1] Imitation de ces vers où Juvénal dit de Domitien :

> « Sed periit postquam *cerdonibus esse timendus*
> « Cœperat, hoc nocuit lamiarum cæde madenti, etc. »

[2] Au lieu de la scène entre Auguste et Antoine, il y avait, dans le premier acte, cette scène entre Antoine et Fulvie.

La scène entre les deux triumvirs ouvrait le second acte; on la trouvera ici telle qu'elle était dans le premier manuscrit.

(Antoine parle bas à un tribun; il aperçoit Fulvie, et se détourne.)

ANTOINE.

Ah! c'est elle....

FULVIE.

Arrêtez, ne craignez point Fulvie.
Je suis une étrangère, aucun nœud ne nous lie;
Et je ne parle plus à mon perfide époux.
Mais après les hasards où j'ai couru pour vous,
Lorsque, pour cimenter votre grandeur suprême,
Je consens au divorce, et m'immole moi-même;
Quand j'ai sacrifié mon rang et mon amour,
Puis-je obtenir de vous une grace à mon tour?

ANTOINE.

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère.
Avec la sœur d'Octave un hymen nécessaire
Ne saurait vous ravir mon estime et mon cœur.

FULVIE.

Je le veux croire ainsi, du moins pour votre honneur.
Eh bien! si de nos nœuds vous gardez la mémoire,
Je veux m'en souvenir pour sauver votre gloire.
Voyons à vous prier si je m'abaisse en vain.

ANTOINE.

Que me demandez-vous? que faut-il?

FULVIE.

Être humain,

Être éclairé du moins; savoir avec prudence
A tant de cruautés mêler quelque indulgence.
Un pardon généreux pourrait faire oublier
Des excès dont j'ai honte et qu'il faut expier.
Je demande, en un mot, la grace de Pompée.

ANTOINE.

Vous? de quel intérêt votre ame est occupée!
Qui vous rejoint à lui? pourquoi sauver ses jours?

FULVIE.

L'intérêt dans les cœurs domine-t-il toujours?
A la simple pitié ne peuvent-ils se rendre?
Apprenez que sa voix se fait encore entendre.
Quand je voulus du sang, je n'eus point de refus;
Quand il faut pardonner, on ne m'écoute plus!
Cette grace à vous-même est utile peut-être.

ANTOINE.

Madame, il n'est plus temps : je n'en suis plus le maître.
Son trépas importait à notre sûreté,
Et l'arrêt aujourd'hui doit être exécuté.

FULVIE.

C'est assez, et ce trait manquait à votre outrage;
Voilà ce que des cieux m'annonçait le présage,
Quand la foudre, trop lente à punir les mortels,
A brisé dans vos mains vos édits criminels!
C'est donc là de César cet ami magnanime!
Allez, vous n'imitez qu'Achillas et Septime.
Son nom vous était cher, et vous l'avez terni;
Et si César vivait, il vous aurait puni.
Je rends grace à l'affront qui tous deux nous sépare :
C'est moi qui répudie un assassin barbare.
Par un divorce heureux j'ai dû vous prévenir;
Et les nœuds des forfaits cessent de nous unir.

ANTOINE.

Je pardonne au courroux, et le droit de vous plaindre
Doit vous être laissé quand il n'est plus à craindre.
Ce n'est pas à Fulvie à me rien reprocher;
De nos sévérités on la vit approcher;
Sa main pour Cicéron montra peu d'indulgence.
Elle s'est emportée à quelque violence;
Et je n'attendais pas qu'elle pût s'offenser
Des justes châtiments qu'on la vit exercer.

FULVIE.

Il est vrai, j'ai trop loin porté votre vengeance;
J'en obtiens aujourd'hui la digne récompense.
Je n'ai que trop rougi de l'excès d'un courroux
Dont j'écoutai la voix en faveur d'un époux.
A trop d'emportement je me suis avilie :
Vous en étonnez-vous? je vous étais unie;
Un moment de fureur a fait mes cruautés.
Mais vous, toujours égal en vos atrocités,
Vous, assassin tranquille et bourreau sans colère,
Vous vous livrez sans peine à votre caractère;
Pour être moins barbare il vous faut des efforts.
J'imitai vos fureurs, imitez mes remords.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

OCTAVE, ANTOINE.

ANTOINE.

Ainsi Pompée échappe à la mort qui le suit!

OCTAVE.

Antoine, croyez-moi, c'est en vain qu'il la fuit :
Si mon père a du sien triomphé dans Pharsale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et ce nom de César, dont je suis honoré,
De sa perte à mon bras fait un devoir sacré :
Mon intérêt s'y joint.

ANTOINE.

Qu'il périsse ou qu'il vive,
Le Tibre dès demain nous attend sur sa rive.
Marchons au Capitole : il faut que les Romains
Apprennent à trembler devant leurs souverains.
Mais, avant de partir, lorsque tout nous seconde,
Il est temps de signer le partage du monde.

OCTAVE.

Je suis prêt : mes desseins ont prévenu vos vœux,

Je consens que la terre appartienne à nous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Espagnes, l'Afrique, et surtout l'Italie.
L'Orient est à vous.

ANTOINE.

Telle est ma volonté,
Tel est le sort du monde entre nous arrêté.

OCTAVE.

Par des serments sacrés que notre foi s'engage ;
Jurons au nom des dieux d'observer ce partage.

ANTOINE.

Des serments entre nous? nos armes, nos soldats,
Nos communs intérêts, le destin des combats,
Ce sont là nos serments. Le frère d'Octavie
Devrait s'en reposer sur le nœud qui nous lie.
Nous nous connaissons trop : pourquoi cacher nos cœurs?
Les serments sont-ils faits pour les usurpateurs ?
Je me croirais trompé si vous en vouliez faire.
Laissons-les à Lépide, aux lâches, au vulgaire.
Je vous parle en soldat; je ne puis vous celer
Que vous affectez trop l'art de dissimuler.
César dans ses traités invoquait la victoire ;
Agissons comme lui, si vous voulez m'en croire.

OCTAVE.

A votre audace altière il faut souvent céder ;
N'en parlons plus. Quel rang voulez-vous accorder
A cet associé, triumvir inutile,
Qui reste sans armée et bientôt sans asile ?

ANTOINE.

Qu'il abdique.

OCTAVE.

Il le doit.

ANTOINE.

On n'en a plus besoin.
De nos temples, dans Rome, on lui laisse le soin :
Qu'il demeure pontife, et qu'il préside aux fêtes
Que Rome, en gémissant, consacre à nos conquêtes.

. . . .

. . . .

OCTAVE.

La foudre avait frappé ces tables criminelles.

ANTOINE.

Le destin qui nous sert en produit de nouvelles.
Craignez-vous un augure ?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats ?

ANTOINE.

C'est le dernier arrêt, le dernier sacrifice
Qu'aux mânes de César devait notre justice.

OCTAVE.

Je n'en veux qu'à Pompée ; et je vous avertis
Qu'il nous suffit du sang de nos grands ennemis :
Le reste est une foule impuissante, éperdue,
Qui sur elle en tremblant voit la mort suspendue,
Que dans Rome jamais nous ne redouterons,
Et qui nous bénira quand nous l'épargnerons.
On nous reproche assez une rage inhumaine :
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la justice une inhumanité ?
Octave, un triumvir par César adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père !
Vous trahissez son sang pour flatter le vulgaire !
Sur sa cendre avec moi n'avez-vous pas promis
La mort des conjurés et de leurs vils amis ?
N'avez-vous pas déjà, par un zèle intrépide,
Sur nos plus chers parents vengé ce parricide ?
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?
Cicéron fut nommé père de la patrie,
Rome l'avait aimé jusqu'à l'idolâtrie ;
Mais lorsqu'à ma vengeance un tribun l'a livré,
Rome, où nous commandons, a-t-elle murmuré ?
Elle a gémi tout bas et gardé le silence.
Cassius et Brutus, réduits à l'impuissance,
Inspireront peut-être à quelques nations
Une éternelle horreur de nos proscriptions ;
Laissons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter les deux âges :
Assassins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'est leur indigne nom qui doit être en horreur.
Ce sont les cœurs ingrats qu'il faut que l'on punisse ;

Seuls ils sont criminels, et nous fesons justice.
Ceux qui les ont aidés, ceux qui les ont servis,
Qui les ont approuvés, seront tous poursuivis.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles;
D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles;
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons, sans pâlir, à de nouveaux combats,
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Sans doute on doit punir; mais ne comparez pas
Le danger honorable et les assassinats.
César est satisfait; ce héros magnanime
N'aurait jamais puni le crime par le crime.
Je ne me repens point d'avoir vengé sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Je vois que trop de sang peut souiller la vengeance;
Je serais plus son fils en suivant sa clémence:
Quiconque veut la gloire avec l'autorité,
Ne doit verser le sang que par nécessité.
Pourquoi de Rome encor fouiller tous les asiles?
Je ne puis approuver des meurtres inutiles.
C'est aux chefs, c'est aux grands, aux Brutus, aux Catons,
Aux enfants de Pompée, à ceux des Scipions,
C'est à de tels proscrits que la mort se destine.
Notre sécurité dépend de leur ruine.
Épargnons un ramas de citoyens sans nom,
Qui seront subjugués par l'espoir du pardon:
C'est leur utile sang qu'il faut que l'on ménage;
Ne forçons point le peuple à sortir d'esclavage.
D'un œil d'indifférence....

Il y avait dans ce même acte une scène entre Octave et Fulvie, qui a été retranchée.

FULVIE.

Que le frère d'Antoine et l'amant de Julie
Ne craignent point de moi des reproches honteux,
Ma tranquille fierté les épargne à tous deux.
Mon cœur, indifférent aux maux qui le remplissent,
N'a rien à regretter dans ceux qui me trahissent.
Tout ce que je prétends et d'Antoine et de vous,
C'est de fuir loin d'Octave et d'un perfide époux.
Ne me réduisez point à cette ignominie

De parer le triomphe et le char d'Octavie;
Allez : régnez dans Rome, et foulez à vos pieds
Dans des ruisseaux de sang les citoyens noyés.
Au Capitole assis, partagez votre proie,
De mes nouveaux affronts goûtez la noble joie;
Mêlez dans votre gloire et dans vos attentats
Les jeux et les plaisirs à vos assassinats.
Mais laissez-moi cacher dans d'obscures retraites,
Loin de vous, loin de lui, l'horreur que vous me faites,
Ma haine pour vous deux, et mon mépris pour lui,
C'est tout ce qui me reste et me flatte aujourd'hui.
Délivrez-vous de moi, d'un témoin de vos crimes,
D'un cœur que vous mettez au rang de vos victimes;
C'est l'unique faveur que je viens demander :
Maîtres de l'univers, daignez-vous l'accorder?

OCTAVE.

De votre sort toujours vous serez la maîtresse;
Je partage avec vous la douleur qui vous presse.
Je sais qu'Antoine et moi, forcés de vous trahir,
Devant vous désormais nous n'avons qu'à rougir;
Que nous sommes ingrats, qu'il est de votre gloire
D'oublier de nous deux l'importune mémoire.
Mais quels que soient les lieux que vous ayez choisis,
Gardez-vous de vous joindre avec nos ennemis.
C'est ce qu'exige Antoine, et la seule prière
Que ma triste amitié se hasarde à vous faire.

[3] Dans le premier manuscrit, Julie ne se trouve point avec Pompée au commencement de cet acte; ils ne paraissent point ensemble devant Octave; mais Pompée paraît seul devant les deux triumvirs, qui ont ensuite la scène suivante entre eux.

ANTOINE.

Dans quel chagrin votre ame est-elle ensevelie?
Que craignez-vous?

OCTAVE.

Mon cœur, et les pleurs de Julie.

ANTOINE.

Des pleurs vous toucheraient?

OCTAVE.

Son trouble, son effroi,
Dans mon étonnement ont passé jusqu'à moi.
J'ai frémi de la voir, j'ai frémi de l'entendre.

Couvert de tout ce sang que ma main fait répandre.
Fulvie en prendra soin : ces bords ensanglantés
Effarouchent ses yeux encore épouvantés.
Mais il faut dès demain que cette fugitive
Connaisse ses devoirs, m'obéisse, et me suive.
Je dois répondre d'elle ; elle est de ma maison.

ANTOINE.

Vous êtes éperdu....

OCTAVE.

J'en ai trop de raison.

ANTOINE.

Vous l'aimez trop, Octave.

OCTAVE.

Il est vrai, ma jeunesse
Des plaisirs passagers connut la folle ivresse;
J'ai cherché comme vous, au sein des voluptés,
L'oubli de mes chagrins et de mes cruautés.
Plus endurci que moi, vous bravez l'amertume
De ce remords secret dont l'horreur me consume.
Vous ne connaissez pas ces tourments douloureux
D'un esprit entraîné par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à se tromper, et qui se hait lui-même.
Je passai du carnage à ces égarements
Dont les honteux attraits flattaient en vain mes sens.
J'ai cru qu'en terminant la discorde civile,
J'aurais près de Julie un destin plus tranquille :
Je suis encor trompé ; l'amour, l'ambition,
L'espoir, le repentir, tout n'est qu'illusion.

ANTOINE.

Peut-être que Julie, en ces lieux amenée,
Venait entre vos mains mettre sa destinée.

OCTAVE.

Non, je ne le puis croire.

ANTOINE.

Il n'appartient qu'à vous
De régler ses destins, de choisir son époux.
Elle a pu, dans ces jours de vengeance et d'alarmes,
Apporter à vos pieds ses terreurs et ses larmes;
Vous en serez instruit.

OCTAVE.

Quoi ! dans ses jeunes ans,

S'arracher sans scrupule au sein de ses parents!
Vous savez les soupçons dont mon ame est frappée.

ANTOINE.

On dit qu'elle est promise à ce jeune Pompée.

OCTAVE.

C'est mon rival en tout. Ce redoutable nom
Sera dans tous les temps l'horreur de ma maison.
En vain notre puissance à Rome est établie;
Il soulève la terre, il règne sur Julie;
Et Julie en secret a peut-être aujourd'hui
L'audacieux projet de s'unir avec lui.
De son sexe autrefois la timide décence
N'aurait jamais connu cet excès d'imprudence.
Mais la guerre civile, et surtout nos fureurs,
Ont corrompu les lois, les esprits, et les mœurs.
Aujourd'hui rien n'effraie, et tout est légitime:
Notre fatal empire est le siècle du crime.

ANTOINE.

Je ne vous connais plus, et depuis quelques jours
Un repentir secret règne en tous vos discours;
Je ne vous vois jamais d'accord avec vous-même.

OCTAVE.

N'en soyez point surpris, si vous savez que j'aime.

ANTOINE.

Rien ne m'a subjugué. Peut-être quelque jour
Comme César et vous je connaîtrai l'amour.
Cependant je vous laisse avec l'infortunée
Qu'on amène à vos yeux tremblante et consternée;
Vous pouvez aisément adoucir ses douleurs;
Gardez-vous de laisser trop d'empire à ses pleurs.
Aimez, puisqu'il le faut, mais en maître du monde.

4 OCTAVE.

Votre reproche est juste, et c'est un trait de flamme
Qui sort de votre bouche, et pénètre mon ame.
Vous pouvez tout sur moi: j'atteste à vos genoux
Le dieu qui vous envoie, et qui parle par vous,
Que le monde opprimé vous devra ma clémence.
Songez que c'est par vous et par notre alliance
Que le ciel veut finir le malheur des humains.
Rome, l'empire, et moi, tout est entre vos mains:
Son bonheur et le mien sur votre hymen se fonde.
Disposez de la foi d'un des maîtres du monde.

César du haut des cieux ordonne ce lien,
Et vous rendez mon nom aussi grand que le sien.

JULIE.

Je rends graces au ciel, si sa voix vous inspire,
Si le fils de César mérite son empire,
Si vous lui ressemblez, si vous n'ajoutez pas
Le crime de tromper à tous vos attentats.
Soyez juste en effet, c'est peu de le paraître;
Pour un César alors je puis vous reconnaître.
Vous êtes de mon sang, et du sang des héros:
Allez à l'univers accorder le repos;
Mais sachez que ma foi n'en peut être le gage.
Ne devez qu'à vous-même un si grand avantage;
Ne cherchez la vertu qu'au fond de votre cœur;
En la mettant à prix vous en souillez l'honneur,
Vous en avilissez le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
J'en rougirais pour vous.

OCTAVE.

Eh bien! je vous entends:
Je sais de vos refus les motifs insultants;
Et vous ne me parlez de vertu, de clémence,
Que pour voir impuni le rival qui m'offense.
Le ciel vous a trompée; il vous met dans mes mains
Pour vous sauver l'affront d'accomplir vos desseins.
Vous m'osez préférer l'ennemi de ma race!
Son sang va me payer sa honte et son audace;
Il ne peut échapper à mon juste courroux;
Et Pompée....

JULIE.

Ah! cruel! quel nom prononcez-vous!
Pompée est loin de moi.... Qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Vos pleurs, votre mépris de ma grandeur suprême:
Lui seul à cet excès a pu vous égarer.
C'est le seul des mortels qu'on peut me préférer;
Et c'est le seul aussi que mes coups vont poursuivre.
J'aurais pu me forcer jusqu'à le laisser vivre;
Mais vous le condamnez quand vous suivez ses pas.
Vous l'aimez: c'est à vous qu'il devra son trépas.

JULIE, à part.

O Pompée!

OCTAVE.

Oubliez le nom d'un téméraire
Que je dois immoler aux mânes de mon père,
A l'intérêt de Rome, à mes transports jaloux;
Et demain soyez prête à partir avec nous.

5 Il est juste envers vous: ou vous veniez vous-même
Vous soumettre à la loi d'un maître qui vous aime,
Ou vous osiez chercher au milieu des hasards
L'ennemi de mon règne et du nom des Césars;
Je dispose de vous dans ces deux conjonctures.
Je ne souffrirai pas que les races futures
Puissent me reprocher d'avoir laissé trahir
La majesté d'un nom que je dois soutenir.
Je comblerai de bien votre infidèle père,
J'imiterai le mien, sans prétendre à vous plaire,
Mais je perdrai le jour avant qu'aucun mortel
Dans sa témérité soit assez criminel
Pour m'oser un moment disputer ma conquête.

[6] Vers de Racine dans ses *Cantiques sacrés*.

[7] L'ordre des scènes du quatrième acte n'était pas le même dans le premier manuscrit que dans la pièce imprimée. Après une scène entre Fulvie et ses confidents, l'auteur avait placé les scènes suivantes; ensuite Fulvie et Pompée restaient seuls.

SCÈNE II.

JULIE.

Fulvie!
Soutenez mon courage et ma force affaiblie!
Pompée, absent de moi dans ce jour malheureux,
Quand j'invoque Pompée est un augure affreux!
Que fait-il, où va-t-il? vous connaissez ma crainte:
Elle est juste; et l'horreur qui dans vos yeux est peinte,
Ce front pâle et glacé, redoublent mon effroi.

FULVIE.

Julie, attendez tout de Pompée et de moi.
Gardons que dans ces lieux on ne nous puisse entendre:
Partout on nous observe, et l'on peut nous surprendre.
Veillez-y, cher Aufide; allez: de mes suivants
Choisissez les plus prompts et les plus vigilants;
Et qu'au moindre danger leur voix nous avertisse.

AUFIDE.

Dans leur camp retirés, Antoine et son complice
Ont fait tout préparer pour un départ soudain.
Demain du Capitole ils prendront le chemin;
Ils vous y conduiront.

FULVIE.

Leur marche triomphante
N'est pas encor bien sûre, et peut être sanglante.
(Aufide sort.)

JULIE.

Que dites-vous?

FULVIE.

J'espère....

JULIE.

En quels dieux? en quels bras?

FULVIE.

J'espère en la vengeance.

JULIE.

Elle ne suffit pas.
Si je perds mon époux, que me sert la vengeance?
Il dissimule en vain son auguste naissance;
Sa présence trahit un nom si glorieux,
Sa grandeur mal cachée éclate dans ses yeux.
Le perfide Agrippa, Ventidius peut-être,
L'auront vu dans l'Asie, et vont le reconnaître.
Ah! périsse avec moi le détestable jour
Où l'un des triumvirs, épris d'un vain amour,
Des vrais Césars en moi voyant l'unique reste,
Osa me destiner un rang que je déteste!
Tout est funeste en lui: sa triste passion
Tient de la cruauté de sa proscription.
Sur les autels d'hymen portant ses barbaries,
Il y vient allumer le flambeau des furies.
Le sang des nations commence d'y couler;
Et c'est Pompée enfin qu'il y doit immoler.
J'aurais moins craint de lui s'il m'avait méprisée.
Les dieux dans vos malheurs vous ont favorisée,
Quand votre indigne époux vous a ravi son cœur;
La haine des tyrans est pour nous un bonheur.
Mais plaire pour servir, ramper sous un barbare
Qui traîne sa victime à l'autel qu'il prépare,
Et recevoir de lui pour présent nuptial
Le sang de mon amant versé par son rival!

Tombe plutôt sur moi cette foudre égarée
Qui, frappant dans la nuit cette infame contrée,
Et se perdant en vain dans ces rochers affreux,
Épargnait nos tyrans, et dut tomber sur eux!

FULVIE.

Et moi je vous prédis que du moins ce perfide
N'accomplira jamais cet hymen homicide.

JULIE.

Je le sais comme vous; ma mort l'empêchera.

FULVIE.

Et la sienne peut-être ici la préviendra.

JULIE.

De quel espoir trompeur êtes-vous animée?
Avez-vous un parti, des amis, une armée?
Nous sommes deux roseaux par l'orage pliés,
L'un sur l'autre en tremblant vainement appuyés;
Le puissant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écrasant, de sa débile audace.
Tout tombe, tout gémit; qui peut vous seconder?

FULVIE.

Croyez du moins Pompée, et laissez-vous guider.

SCÈNE III.

JULIE, FULVIE, POMPÉE.

JULIE.

Héros né d'un héros, vous qu'une juste crainte
Me défend de nommer dans cette horrible enceinte,
Où portez-vous vos pas égarés, incertains?
Quel trouble vous agite? et quels sont vos desseins?
Regagnez ces rochers et ces retraites sombres
Où la nuit va porter ses favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour;
Ils vont, loin de vos yeux, ensanglanter le Tibre.
Ne vous exposez point, demain vous serez libre.

POMPÉE.

C'est la première fois que le ciel a permis
Que mon front se cachât à des yeux ennemis.

JULIE.

Il le faut.

POMPÉE.

O Julie!

JULIE.

Eh bien?

POMPÉE.

Quoi! le barbare
Vous enlève à mes bras! ce monstre nous sépare!
Fulvie, écoutez-moi....

FULVIE.

Calmez-vous.

POMPÉE.

Ah! grands dieux!
Éloignez-la de moi, sauvez-la de ces lieux.

JULIE.

Que crains-tu? n'as-tu pas ce fer et ton courage?
Ne saurais-tu finir notre indigne esclavage?
Eh! ne peux-tu mourir en m'arrachant le jour?
Frappe.

POMPÉE.

Ah! qu'un autre sang....

JULIE.

Frappe, au nom de l'amour!
Frappe, au nom de l'hymen, au nom de la patrie!

POMPÉE.

Au nom de tous les trois, accordez-moi, Julie,
Ce que j'ai demandé, ce que j'attends de vous,
Pour le salut de Rome et celui d'un époux.
Achevez, évoquez les mânes de mon père:
J'ai dû ce sacrifice à cette ombre si chère;
Il faut une main pure ainsi que votre encens.

JULIE.

Que serviront mes vœux et mes cris impuissants?
De Pompée au tombeau que pouvons-nous attendre?
Du fer des assassins il n'a pu se défendre;
Le Phare est encor teint de son sang précieux.

POMPÉE.

Il n'était qu'homme alors; il est auprès des dieux.
De Pharsale et du Phare ils ont puni le crime:
Songez que César même est tombé sa victime,
Et qu'aux pieds de mon père il a fini son sort.

JULIE.

Puisse Octave à son tour subir la même mort!

POMPÉE.

Julie!... Il la mérite.

JULIE.

Ah! s'il était possible!...
Mais si vous paraissez, la vôtre est infaillible.

FULVIE, à Julie.

Si vous restez ici, c'est vous qui l'exposez;
Bientôt les yeux jaloux seront désabusés.
On le croit un soldat qui, dans ces temps de crimes,
A l'or des trois tyrans vient vendre des victimes;
Avec vous dans ces lieux s'il était découvert,
Je ne pourrais plus rien. Votre amour seul le perd.

POMPÉE.

Levez au ciel les mains: la mienne se prépare
A vous tirer au moins de celles du barbare.

JULIE.

Cruel! pouvez-vous bien vous exposer sans moi?

POMPÉE.

Allez, ne craignez rien, je fais ce que je doi;
Faites ce que je veux.

JULIE.

A vous je m'abandonne;
Mais qu'allez-vous tenter?

POMPÉE.

Ce que mon père ordonne.

JULIE.

Peut-être comme lui vous marchez au trépas!
Mais soyez sûr au moins qu'on ne me verra pas,
Par d'inutiles pleurs arrosant votre cendre,
Jeter d'indignes cris qu'on dédaigne d'entendre.
Les Romains apprendront que nous étions tous deux
Dignes de vivre ensemble, ou de mourir pour eux.

8 FULVIE.

Vengeons sur des méchants le monde qu'on opprime.

POMPÉE.

Punir un criminel, ce n'est pas faire un crime:
C'est servir son pays; j'y suis déterminé....

9 Peut-être il est encor des yeux trop vigilants
Qui, pour sa sûreté, sont ouverts en tout temps.
Mes esclaves partout ont une libre entrée;
On ne craint rien de moi.

POMPÉE.

Sa perte est assurée;
Mon sang sera mêlé dans les flots de son sang.
(à Aufide.)
Quel mot a-t-on donné?

AUFIDE.

Seigneur, de rang en rang
La parole a couru: c'est *Pompée* et *Pharsale*.

POMPÉE.

Elle coûtera cher, elle sera fatale;
Et le nom de Pompée est un arrêt du sort
Qui du fils de César a prononcé la mort.
Mais je tremble pour vous, je tremble pour Julie;
Antoine vengera le frère d'Octavie.

[10] Dans la lettre à d'Argental, du 23 juin 1764, est un vers qui avait place ici; mais on n'a pas les autres qui fesaient partie de la même version. B.

[11] Cet acte cinquième commençait par la scène suivante, entre Octave et Antoine: on amenait ensuite successivement Fulvie avec Julie et Pompée.

OCTAVE.

Ainsi donc cette nuit l'implacable Fulvie
Allait nous arracher l'empire avec la vie?

ANTOINE.

Du fer qu'elle portait légèrement blessé,
Je vois avec mépris son courroux insensé.
Dans son emportement, sa main mal assurée
N'a porté dans mon sein qu'une atteinte égarée
Son esprit, étonné de ce nouveau forfait,
Laissait son bras sans force et son crime imparfait;
Aisément à mes yeux désarmée et saisie,
Dans la tente prochaine elle est avec Julie.

OCTAVE.

Il le faut avouer, de si grands attentats
Sont dignes de nos jours, et ne m'étonnent pas.

ANTOINE.

Mais quel est le Romain qui jusque dans nos tentes
A porté, sans frémir, ses fureurs impuissantes?

OCTAVE.

D'Icile à mes côtés on a percé le sein.
. . . .

Je goûtais, je l'avoue, un sommeil bien funeste.
Il semble qu'en effet quelque pouvoir céleste
Persécute mes nuits, et grave dans mon cœur
Des traits de désespoir et des tableaux d'horreur.
Je vois des morts, du sang, des tourments qu'on apprête;
Je vois le fer vengeur suspendu sur ma tête;
On m'abreuve du sang des Romains expirants.
Ces fantômes affreux fatiguaient tous mes sens.
Mon ame succombait d'épouvante frappée,
J'entendais une voix qui me criait: *Pompée!*
Je tressaille à ce nom, je m'arrache au sommeil;
Le sang d'Icile mort me couvre à mon réveil.
Je m'arme, je m'écrie; on saisit le perfide,
On n'aperçoit en lui qu'un Africain timide,
Un malheureux sans force, interdit, désarmé,
De qui la voix tremblante et l'œil inanimé
Nous découvrait assez qu'un si lâche coupable
D'un meurtre aussi hardi n'a point été capable.
Lui-même il en ignore et la cause et l'auteur,
Et pour oser tromper il a trop de terreur.
L'indomptable Fulvie a-t-elle en sa colère
Employé pour me perdre une main mercenaire,
Tandis que de la sienne elle osait vous frapper?

ANTOINE.

L'assassin, tel qu'il soit, ne nous peut échapper.

OCTAVE.

Est-ce quelque proscrit qui, jusqu'en ces contrées,
Ose armer contre nous ses mains désespérées;
Et dans l'égarement se vengeant au hasard,
Venait porter la mort aux lieux dont elle part?

ANTOINE.

L'esclave nous a peint ce mortel téméraire;
Il ignorait, dit-il, son dessein sanguinaire.

OCTAVE.

Mais il est à Fulvie.

ANTOINE.

Une femme en fureur
Sans doute a contre nous trouvé plus d'un vengeur;
Elle a pu le choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure.
Les plus vils des humains, ainsi que les plus grands,
S'armeront contre nous, puisqu'on nous croit tyrans.
Ne nous attendons pas à des destins tranquilles,

Mais aux meurtres secrets, mais aux guerres civiles,
Aux complots renaissants, aux conspirations;
C'est le fruit éternel de nos proscriptions;
Il est semé par nous, en voilà les prémices.
Les dieux à nos desseins ne sont pas moins propices;
Notre empire absolu n'est pas moins cimenté;
On ne peut le chérir, mais il est redouté.
La terreur est la base où le pouvoir se fonde;
Et ce n'est qu'à ce prix qu'on gouverne le monde.

OCTAVE.

Que n'ai-je pu régner par des moyens plus doux!
Mais ce meurtre hardi rallume mon courroux.
Quoi! dans le même jour où Julie expirante
Par le sort est jetée en cette île sanglante,
Un meurtrier pénètre au milieu de la nuit,
A travers de ma garde, en ma tente, à mon lit!
Deux femmes, contre nous par la fureur unies,
A cet étrange excès se seront enhardies!
Julie aime Pompée, et par ce coup sanglant
Elle a voulu venger le sang de son amant.
Dans l'école du meurtre elle s'est introduite;
Elle en a profité; je vois qu'elle m'imite.

ANTOINE.

Nous allons démêler le fil de ces complots.

OCTAVE.

Je suis assez instruit, et trop pour mon repos!
Je me vois détesté: que savoir davantage?
On ne m'apprendra point un plus sensible outrage.

12 JULIE.

Je ne m'en défends plus: oui, je suivais sa trace,
Oui, j'attachais mon sort à sa noble disgrace.
J'ai préféré Pompée abandonné des dieux,
A César fortuné, puissant, victorieux.
Que me reprochez-vous? cent peuples en alarmes
Ou rampent sous vos fers, ou tombent sous vos armes;
Le monde épouvanté reconnaît votre loi;
Au fils du grand Pompée il ne reste que moi.
Oui, mon cœur est à lui; laissez-lui son partage;
Respectez ses malheurs, respectez son courage.
J'ai voulu rapprocher, après tant de revers,
Deux noms aimés du ciel et chers à l'univers.
Dignes de notre race en héros si féconde,

Nous nous aimions tous deux pour le bonheur du monde.
Voilà mon crime, Octave; osez-vous m'en punir?
Dans vos indignes fers m'osez-vous retenir?
Quand César a pleuré sur la cendre du père,
Portez-vous sur le fils une main sanguinaire?
Il l'honora dans Rome, et surtout aux combats.
. . . .
. . . .

FIN DES NOTES ET VARIANTES DU TRIUMVIRAT.

LES SCYTHES,

TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 26 MARS 1767.

AVIS DU NOUVEL ÉDITEUR.

C'est dans sa lettre à d'Argental, du 26 septembre 1766, que Voltaire parle, pour la première fois, des *Scythes*. La pièce fut faite en dix jours, dit-il dans sa lettre du 19 novembre : imprimée la même année, elle fut jouée, le 26 mars 1767, sur le Théâtre-Français, et n'y eut que quatre représentations ; mais on en fit plusieurs éditions. Celle de Lyon est due aux soins de Charles Bordes (né le 6 septembre 1711, mort le 15 février 1781). Le *Mercure* de mai 1767 contient un sixain par M. de C... (peut-être Cideville) *A M. de Voltaire, sur ce que bien des gens avaient critiqué sa tragédie des Scythes*. Du Belloy ayant adressé à Voltaire des *Vers sur la première représentation des Scythes* (imprimés dans le *Mercure* de juin 1767), Voltaire l'en remercia par sa lettre du 19 avril. L'*Examen des Scythes*, 1767, in-8° de 33 pages, est d'un auteur resté inconnu. Plusieurs bibliographes attribuent à J.-B. Milliet, mort en 1774, une *Lettre à un ami de province sur les Scythes et les Guèbres*. Je n'ai pu trouver cette *Lettre* ; elle est peut-être enfouie dans quelque journal. Si elle existe, elle ne peut être que de 1769.

BEUCHOT.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

Il y avait autrefois en Perse un bon vieillard [1] qui cultivait son jardin ; car il faut finir par là ; et ce jardin était accompagné de vignes et de champs, *et paulum silvæ super his erat* [2] ; et ce jardin n'était pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase, couvertes de neiges éternelles ; et ce vieillard n'écrivait ni sur la population ni sur l'agriculture, comme on fesait par passe-temps à Babylone, ville qui tire son nom de Babil ; mais il avait défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitants autour de sa cabane.

Ce bon homme vivait sous Artaxercès, plusieurs années après l'aventure d'Obéide et d'Indatire ; et il fit une tragédie en vers persans, qu'il fit représenter par sa famille et par quelques bergers du mont Caucase ; car il s'amusait à faire des vers persans assez passablement, ce qui lui avait attiré de violents ennemis dans Babylone, c'est-à-dire une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui, et qui lui imputaient les plus grandes platitudes, et les plus impertinents livres qui eussent jamais déshonoré la Perse ; et il les laissait aboyer, et griffonner, et calomnier ; et c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec sa famille auprès du Caucase, où il cultivait son jardin.

Mais, comme dit le poëte persan Horace, *Principibus placuisse viris, non ultima laus est* [3]. Il y avait à la cour d'Artaxercès un principal satrape, et son nom était Élochivis [4],

[1] Ce bon vieillard est Voltaire lui-même. B.

[2] Horace, livre II, satire VI, vers 3. B.

[3] Horace, livre Ier, épître XVII, vers 35. B.

[4] L'auteur désignait par cette anagramme M. le duc de Choiseul, et par Nalrisp, M. le duc de Praslin. K.

comme qui dirait habile, généreux, et plein d'esprit, tant la langue persane a d'énergie. Non seulement le grand satrape Élochivis versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et franchises dont il avait joui du temps de Cyrus [1]; et de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard [2]. La nation surtout lui avait une très grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres [3], il avait travaillé avec le même zèle et la même ardeur que Nalrisp, ministre de paix [4], à donner à la Perse cette paix tant desirée, ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce satrape avait l'ame aussi grande que Giafar le Barmécide, et Aboulcasem; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par Mir-Kond, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du roi, appelé l'*oreiller*, Élochivis en donnait souvent du sien; et qu'en une année il distribua ainsi dix mille dariques, que dom Calmet évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques ce qui ne valait pas trois aspres; et Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand satrape Nalrisp joignait aussi au goût le plus sûr et à l'esprit le plus naturel l'équité et la bienfesance; il fesait les délices de ses amis; et son commerce était enchanteur: de sorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient et aimaient ces deux satrapes; ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face; *recalcitrabant undique*

[1] Le duc de Choiseul avait accordé à Voltaire la franchise de ses terres; voyez la lettre à madame du Deffand, du 3 décembre 1759. B.

[2] Le duc et la duchesse de Choiseul avaient souscrit pour vingt exemplaires de l'édition de Corneille, donnée par Voltaire en 1764, au profit de mademoiselle Corneille que Voltaire avait reçue chez lui, mariée, et dotée (voyez ma Préface du tome XXXV). C'était le duc de Choiseul qui avait obtenu du roi une souscription de deux cents exemplaires. B.

[3] Le duc de Choiseul était ministre de la guerre. B.

[4] Le duc de Praslin fut ministre des affaires étrangères de 1761 à avril 1766. B.

tuti[1] *:* c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume, qui exposait l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babyloniens daignassent lire sa tragédie persane, intitulée *les Scythes.* Ils en furent assez contents. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourrait se former; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel et de l'extraordinaire, et même de l'intérêt, et que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque acte, la pièce pourrait être à l'abri de la censure des malintentionnés; mais les malintentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence ragaillardit le bon homme, qui leur était bien respectueusement dévoué, et qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchants et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons, en grand style qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

[1] On lit dans Horace, livre II, satire 1re, vers 20 :

Recalcitrat undique tutus. B.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE PARIS[1].

On sait que chez des nations polies et ingénieuses, dans des grandes villes comme Paris et Londres, il faut absolument des spectacles dramatiques : on a peu besoin d'élégies, d'odes, d'églogues ; mais les spectacles étant devenus nécessaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte son excuse avec elle, parcequ'on en peut donner quelques représentations au public, qui se délasse par des nouveautés passagères des chefs-d'œuvre immortels dont il est rassasié.

La pièce qu'on présente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore exposées sur le théâtre tragique. Brumoy s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs[2], qu'on ne pouvait traiter que des sujets historiques. Il cherchait les raisons pour lesquelles les sujets d'invention n'avaient point réussi ; mais la véritable raison est que les pièces de Scudéri et de Boisrobert, qui sont dans ce goût, manquent en effet d'invention, et ne sont que des fables insipides, sans mœurs et sans caractères. Brumoy ne pouvait deviner le génie.

Ce n'est pas assez, nous l'avouons, d'inventer un sujet dans lequel, sous des noms nouveaux, on traite des passions usées et des événements communs ; *omnia jam vulgata*[3]. Il est vrai que les spectateurs s'intéressent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande passion malheureuse : mais s'il n'est rien de neuf dans ces peintures, les au-

[1] Cette *Préface* est ainsi intitulée dans le tome V de l'édition in-4° (des OEuvres de Voltaire) daté de 1768. Elle est en effet dans l'édition des *Scythes*; Paris, Lacombe, 1767, in-8° de 16 et 78 pages. B.

[2] Voyez tome V, pages 482-3. B.

[3] Virgile, *Géorgiques*, III, 4. B.

teurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de Campistron est triste; le lecteur dit : Je connaissais tout cela, et je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, et que bientôt il sera impossible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre sur la scène l'ancienne chevalerie [1], le contraste des mahométans et des chrétiens [2], celui des Américains et des Espagnols [3], celui des Chinois et des Tartares [4]. Il a été forcé de joindre à des passions si souvent traitées des mœurs que nous ne connaissions pas sur la scène.

On hasarde aujourd'hui le tableau contrasté des anciens Scythes et des anciens Persans, qui peut-être est la peinture de quelques nations modernes. C'est une entreprise un peu téméraire d'introduire des pasteurs, des laboureurs, avec des princes, et de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours. Mais enfin cette invention théâtrale (heureuse ou non) est puisée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature si simple; on peut faire parler des pâtres guerriers et libres avec une fierté qui s'élève au-dessus de la bassesse que nous attribuons très injustement à leur état, pourvu que cette fierté ne soit jamais boursouflée; car qui doit l'être? Le boursouflé, l'ampoulé ne convient pas même à César. Toute grandeur doit être simple.

C'est ici, en quelque sorte, l'état de nature mis en opposition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il est dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des sentiments aussi touchants que dans des palais.

On avait souvent traité en burlesque cette opposition si frappante des citoyens des grandes villes avec les habitants des campagnes; tant le burlesque est aisé, tant les choses se présentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui réussissent dans le grotesque, et peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'esprit,

[1] *Tancrède*. B. — [2] *Zaïre*. B. — [3] *Alzire*. B. — [4] L'*Orphelin de la Chine*. B.

et qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le sujet d'*Alzire*, qui n'avait pas encore été représentée, dit à celui qui lui exposait ce plan : « J'entends, c'est Arlequin « sauvage. »

Il est certain qu'*Alzire* n'aurait pas réussi, si l'effet théâtral n'avait convaincu les spectateurs que ces sujets peuvent être aussi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus et les plus imposants.

La tragédie des *Scythes* est un plan beaucoup plus hasardé. Qui voit-on paraître d'abord sur la scène? deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? d'une fille qui prend soin de la vieillesse de son père, et qui fait le service le plus pénible. Qui épouse-t-elle? un pâtre qui n'est jamais sorti des champs paternels. Les deux vieillards s'asseyent sur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette simplicité!

Ceux qui se connaissent en déclamation et en expression de la nature sentiront surtout quel effet pourraient faire deux vieillards, dont l'un tremble pour son fils, et l'autre pour son gendre, dans le temps que le jeune pasteur est aux prises avec la mort; un père, affaibli par l'âge et par la crainte, qui chancelle, qui tombe sur un siége de mousse, qui se relève avec peine, qui crie d'une voix entrecoupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au secours de son fils; un ami éperdu qui partage ses douleurs et sa faiblesse, qui l'aide d'une main tremblante à se relever : ce même père qui, dans ces moments de saisissement et d'angoisse, apprend que son fils est tué, et qui, le moment d'après, apprend que son fils est vengé; ce sont là, si je ne me trompe, de ces peintures vivantes et animées qu'on ne connaissait pas autrefois, et dont M. Lekain a donné des leçons terribles qu'on doit imiter désormais.

C'est là le véritable art de l'acteur. On ne savait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de musique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait osé, avant mademoiselle Clairon, jouer dans *Oreste* la scène de l'urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de

peindre ainsi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laissant l'autre descendre immobile et sans vie? Qui aurait osé, comme M. Lekain, sortir, les bras ensanglantés, du tombeau de Ninus, tandis que l'admirable actrice [1] qui représentait Sémiramis se traînait mourante sur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-maîtres et les petites-maîtresses appelèrent d'abord des postures, et ce que les connaisseurs, étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé des tableaux de Michel-Ange. C'est là en effet la véritable action théâtrale. Le reste était une conversation quelquefois passionnée.

C'est dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. Garrick, qui a effrayé et attendri parmi nous ceux même qui ne savaient pas sa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philosophe [2] qui, à l'exemple d'Aristote, a su joindre aux sciences abstraites l'éloquence, la connaissance du cœur humain, et l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de *Sémiramis*, qui a toujours voulu qu'on animât la scène par un plus grand appareil, par plus de pittoresque, par des mouvements plus passionnés qu'elle ne semblait en comporter auparavant. Ce philosophe sensible a même proposé des choses que l'auteur de *Sémiramis*, d'*Oreste*, et de *Tancrède*, n'oserait jamais hasarder. C'est bien assez qu'il ait fait entendre les cris et les paroles de Clytemnestre qu'on égorge derrière la scène, paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles fesaient dans Athènes un effet prodigieux; tout le monde frémissait quand il entendait: ὦ τέκνον, τέκνον, οἴκτειρε τὴν τεκοῦσαν. Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique:

> Mais il est des objets que l'art judicieux
> Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le ter-

[1] Mademoiselle Dumesnil. B. — [2] Dalembert. B.

rible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter et la dégoûter.

Gardons-nous surtout de chercher dans un grand appareil, et dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt et à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes avec des solécismes ou avec des vers froids et durs, pires que toutes les fautes contre la langue! Il n'est rien de beau en aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque, font un grand effet, sans doute : mais ne mettons jamais le bizarre et le gigantesque à la place de la nature, et le forcé à la place du simple; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur; car alors, au lieu de tragédies, on aurait la rareté, la curiosité.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très difficile à bien jouer : on ne la donne point au théâtre, parcequ'on ne la croit point assez bonne; d'ailleurs, presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert et un jeu de théâtre parfait pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que *Brutus, Rome sauvée, la Mort de César,* qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs, et chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action; ils craignent de contribuer à former un grand tableau; ils redoutent le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'est pas d'usage. Très peu savent distinguer le familier du naturel. D'ailleurs la misérable habitude de débiter des vers comme de la prose, de méconnaître le rhythme et l'harmonie, a presque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur, n'osant donc pas donner *les Scythes* au théâtre, ne présente cet ouvrage que comme une très faible esquisse que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être représentés sur la scène tragique, en observant toujours toutefois les bienséances, sans lesquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, et surtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin l'auteur des *Scythes* s'est occupé pendant quarante ans du soin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réussi, il aura du moins dans sa vieillesse la consolation de voir son objet rempli par des jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PRÉFACE

DES ÉDITEURS QUI NOUS ONT PRÉCÉDÉ IMMÉDIATEMENT[1].

L'édition que nous donnons de la tragédie des *Scythes* est la plus ample et la plus correcte qu'on ait faite jusqu'à présent. Nous pouvons assurer qu'elle est entièrement conforme au manuscrit d'après lequel la pièce a été jouée sur le théâtre de Ferney, et sur celui de M. le marquis de Langallerie; car nous savons qu'elle n'avait été composée que comme un amusement de société, pour exercer les talents de quelques personnes de mérite qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être aussi fidèle que la nôtre, puisqu'elle ne fut entreprise que sur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le temps de se procurer. Pierre Pellet imprima depuis la pièce à Genève; mais il y manque quelques morceaux qui jusqu'à présent n'ont été qu'entre nos mains. D'ailleurs il a omis l'épître dédicatoire, qui est dans un goût aussi nouveau que la pièce, et la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira sans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs hollandais n'étant pas à portée de consulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux sont dans le même cas: enfin, de huit éditions qui ont paru, la nôtre est la plus complète.

[1] Tel est l'intitulé de cette *Préface* dans l'édition in-4° (tome V, daté de 1768) des *OEuvres de Voltaire.* Cet intitulé a été répété, sans aucune explication, dans l'édition de 1775, puis dans celle de Kehl. Je ne sais quels peuvent être ces *éditeurs qui ont précédé immédiatement* ceux de 1768; car la *Préface* n'était pas en tête des *Scythes* dans le tome IV des *Nouveaux Mélanges*, portant le millésime 1767. Elle est, au reste, l'œuvre de Voltaire. B.

Il faut de plus considérer que, dans presque toutes les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord sur la scène, soit par des convenances qui n'ont qu'un temps, soit par crainte de fournir un prétexte à des allusions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire, ces vers de Sozame à la troisième scène du premier acte :

.... Ah! crois-moi; tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

.... Ah! crois-moi; tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Des états dévastés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat, par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état d'en juger : mais sûrement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perses et du despotisme de leurs rois avec les monarchies et les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des *Scythes* nous apprend[1] qu'on retrancha à Paris, dans *l'Orphelin de la Chine*, des vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On sait que ce fut bien pis à *Mahomet*, et ce qu'il fallut de peines, de temps, et de soins, pour rétablir sur la scène française cette tragédie unique en son genre, dédiée à un des plus vertueux papes que l'Église ait eus jamais.

Ce qui occasione quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler, c'est la mauvaise humeur des critiques de profession qui s'attachent à des mots, surtout dans des

[1] Voyez l'*Avis au lecteur*, à la fin de la pièce. B.

pièces simples, lesquelles exigent un style naturel, et bannissent cette pompe majestueuse dont les esprits sont subjugués aux premières représentations dans des sujets plus importants.

C'est ainsi que la *Bérénice* de l'illustre Racine essuya tant de reproches sur mille expressions familières que son sujet semblait permettre :

Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?
Arsace, entrerons-nous ?... Et pourquoi donc partir?
A-t-on vu de ma part le roi de Comagène ?
Il suffit. Et que fait la reine Bérénice ?
On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains....
Cet amour est ardent, il le faut confesser.
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser.
Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y pense.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Adieu : ne quittez point ma princesse, ma reine.
...... Eh quoi ! seigneur, vous n'êtes point parti [a] !
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même;
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.
Dites, parlez.... Hélas ! que vous me déchirez !
Pourquoi suis-je empereur ? pourquoi suis-je amoureux ?
Allons : Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.
Quoi ! seigneur.... Je ne sais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût furent les armes que les ennemis de Racine tournèrent contre lui : on les parodia à la farce italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers supportables dans leur vie ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poëtes ne savait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés, qu'on appelait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des sentiments vrais et délicats que ce grand homme savait seul exprimer. Aussi, quand il s'est trouvé des actrices capables de jouer *Bérénice*, elle a toujours été représentée avec de grands applaudissements; elle a fait verser

[a] C'est Bérénice qui dit ce vers à Antiochus. Visé, qui était dans le parterre, cria : « Qu'il parte. »

des larmes : mais la nature accorde presque aussi rarement les talents nécessaires pour bien déclamer qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être représentées. Les esprits justes et désintéressés les jugent dans le cabinet, mais les acteurs seuls les font réussir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de *Bérénice ;* il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un sujet dont aucun de ses rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois scènes; que dis-je ? une seule qui eût pu contenter la délicatesse de la cour de Louis XIV.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'est que personne n'écrivit contre la *Bérénice* de Corneille qu'on jouait en même temps, et que cent critiques se déchaînaient contre la *Bérénice* de Racine. Quelle en était la raison ? c'est qu'on sentait dans le fond de son cœur la supériorité de ce style naturel, auquel personne ne pouvait atteindre ; on sentait que rien n'est plus aisé que de coudre ensemble des scènes ampoulées, et rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine, tant critiqué, tant poursuivi par la médiocrité et par l'envie, a gagné à la longue tous les suffrages. Le temps seul a vengé sa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappants de ce que peuvent la malignité et le préjugé. *Adélaïde Duguesclin* fut rebutée dès le premier acte jusqu'au dernier. On s'est avisé, après plus de trente années [1], de la remettre au théâtre, sans y changer un seul mot, et elle y a eu le succès le plus constant.

Dans toutes les actions publiques, la réussite dépend beaucoup plus des accessoires que de la chose même. Ce qui entraîne tous les suffrages dans un temps aliène tous les esprits dans un autre. Il n'est qu'un seul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais ; c'est celui de la satire gros-

[1] Voyez tome III, page 281. B.

sière, qu'on méprise, même en s'en amusant quelques moments; c'est cette critique acharnée et mercenaire d'ignorants qui insultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, qui dénigrent les tableaux du salon sans avoir su dessiner, qui s'élèvent contre la musique de Rameau sans savoir solfier : misérables bourdons qui vont de ruche en ruche se faire chasser par les abeilles laborieuses!

LES SCYTHES.

PERSONNAGES.

HERMODAN, père d'Indatire, habitant d'un canton scythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien général persan, retiré en Scythie.

OBÉIDE, fille de Sozame.

SULMA, compagne d'Obéide.

HIRCAN, officier d'Athamare.

SCYTHES ET PERSANS.

LES SCYTHES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un bocage et un berceau, avec un banc de gazon ; on voit dans le lointain des campagnes et des cabanes.

SCÈNE I.

HERMODAN, INDATIRE, ET DEUX SCYTHES, couverts de peaux de tigres ou de lions.

HERMODAN.

Indatire, mon fils, quelle est donc cette audace?
Qui sont ces étrangers? quelle insolente race
A franchi les sommets des rochers d'Immaüs?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles?

INDATIRE.

Mes braves compagnons, sortis de leurs asiles,
Avec rapidité se sont rejoints à moi,
Ainsi qu'on les voit tous s'attrouper sans effroi
Contre les fiers assauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe assemblée est faible, mais unie,
Instruite à défier le péril et la mort.
Elle marche aux Persans, elle avance; et d'abord
Sur un coursier superbe à nos yeux se présente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante;

L'or et les diamants brillent sur ses habits;
Son turban disparaît sous les feux des rubis:
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le saluons tous, en lui fesant connaître
Que ce titre de maître, aux Persans si sacré,
Dans l'antique Scythie est un titre ignoré:
« Nous sommes tous égaux sur ces rives si chères,
« Sans rois et sans sujets, tous libres et tous frères.
« Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
« En hommes, en amis, ou pour nous insulter? »
Alors il me répond, d'une voix douce et fière,
Que, des états persans visitant la frontière,
Il veut voir à loisir ce peuple si vanté
Pour ses antiques mœurs et pour sa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage:
Mais j'observais pourtant je ne sais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un dessein profond,
Et les sombres chagrins répandus sur son front.
Nous offrons cependant à sa troupe brillante
Des hôtes de nos bois la dépouille sanglante,
Nos utiles toisons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a semé sous nos pas;
Mais surtout des carquois, des flèches, des armures,
Ornements des guerriers, et nos seules parures.
Ils présentent alors à nos regards surpris
Des chefs-d'œuvre d'orgueil sans mesure et sans prix,
Instruments de mollesse, où sous l'or et la soie
Des inutiles arts tout l'effort se déploie.
Nous avons rejeté ces présents corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la simple nature:

L'appareil des grandeurs au pauvre est une injure;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous sommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de poursuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, aux bords de nos fontaines,
Les habitants des airs, de la terre, et des eaux.
Contents de notre accueil, ils nous traitent d'égaux;
Enfin nous nous jurons une amitié sincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous est un jour prospère.
Ils pourront voir nos jeux et nos solennités,
Les charmes d'Obéide, et mes félicités.

HERMODAN.

Ainsi donc, mon cher fils, jusqu'en notre contrée
La Perse est triomphante; Obéide adorée
Par un charme invincible a subjugué tes sens!
Cet objet, tu le sais, naquit chez les Persans.

INDATIRE.

On le dit; mais qu'importe où le ciel la fit naître?

HERMODAN.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix, que nous donnent les dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Transplanta sa famille en ce désert sauvage.
Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il est persécuté: la vertu malheureuse
Devient plus respectable, et m'est plus précieuse;
Je vois avec plaisir que du sein des honneurs
Il s'est soumis sans peine à nos lois, à nos mœurs,
Quoiqu'il soit dans un âge où l'ame la plus pure

Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille est encore au-dessus:
De son sexe et du nôtre elle unit les vertus;
Courageuse et modeste, elle est belle et l'ignore;
Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore;
Son ame est noble au moins, car elle est sans orgueil,
Simple dans ses discours, affable en son accueil;
Sans avilissement à tout elle s'abaisse;
D'un père infortuné soulage la vieillesse,
Le console, le sert, et craint d'apercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.
On la voit supporter la fatigue obstinée
Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née;
Elle brille surtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amusements d'un peuple belliqueux;
Elle est de nos beautés l'amour et le modèle;
Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour:
Mais d'où vient que son père, admis dans ce séjour,
Plus formé qu'elle encore aux usages des Scythes,
Adorateur des lois que nos mœurs ont prescrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de son destin n'a rien manifesté?
Sur son rang, sur les siens, pourquoi se taire encore?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au sang d'un étranger qui craint d'être connu?

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide;

Il m'aime, il est enfin le père d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCÈNE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE, allant à Sozame.

O vieillard généreux!
O cher concitoyen de nos pâtres heureux!
Les Persans, en ce jour venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du saint nœud qui nous lie!
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus se crut égal aux dieux.
J'en atteste les miens et le jour qui m'éclaire,
Mon cœur se donne à toi comme il est à mon père;
Je te sers comme lui. Quoi! tu verses des pleurs!

SOZAME.

J'en verse de tendresse; et si dans mes malheurs
Cette heureuse alliance, où mon bonheur se fonde,
Guérit d'un cœur flétri la blessure profonde,
La cicatrice en reste; et les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a soufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins; ta vertu m'est connue:
Qui peut donc t'affliger? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir;
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils! ô mon cher Indatire!
Ma fille est, je le sais, soumise à mon empire;
Elle est l'unique bien que les dieux m'ont laissé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà pressé;
Je ne la gêne point sous la loi paternelle;
Son choix ou son refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui, pour former ce lien,
Traite son digne sang comme je fais le mien;
Et que la liberté de ta sage contrée
Préside à l'union que j'ai tant desirée.
Avec ce digne ami laisse-moi m'expliquer:
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher et noble espoir de ma triste famille,
Mon fils, obtiens ses vœux; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embrasse tes genoux, et je revole aux siens.

SCÈNE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

Ami, reposons-nous sur ce siége sauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mousse et le feuillage.
La nature nous l'offre; et je hais dès long-temps
Ceux que l'art a tissus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse?

SOZAME.

Il est vrai.

HERMODAN.

Ton silence
M'a privé trop long-temps de cette confidence.
Je ne hais point les grands; j'en ai vu quelquefois
Qu'un desir curieux attira dans nos bois:
J'aimai de ces Persans les mœurs nobles et fières.
Je sais que les humains sont nés égaux et frères;
Mais je n'ignore pas que l'on doit respecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut présenter;
Et la simplicité de notre république
N'est point une leçon pour l'état monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché?
Crois-moi, tu t'abusais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,
La source de mes maux, pardonne au cœur d'un père:
J'ai tout perdu: ma fille est ici sans appui;
Et j'ai craint que le crime, et la honte d'autrui
Ne rejaillît sur elle et ne flétrît sa gloire.
Apprends d'elle et de moi la malheureuse histoire.

(Ils s'asseyent tous deux.)

HERMODAN.

Sèche tes pleurs, et parle.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
Je portais la terreur aux peuples éperdus.
Ivre de cette gloire à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux[1],
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir...
Enfin Cyrus, sur moi répandant ses largesses,
M'orna de dignités, me combla de richesses;
A ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut, et je fus oublié.
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père;
Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour:
Mais son frère Smerdis, gouvernant la Médie,
Smerdis, de la vertu persécuteur impie,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,
Généreux, il est vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ses passions caractère indomptable,
Méprisant son épouse en possédant son cœur,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître despotique,
Ce soutien de mon âge, et mon espoir unique.
Athamare est son nom; sa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par son trépas repoussé cet outrage?

SOZAME.

J'osai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les transports violents
D'un esprit indomptable en ses emportements :
De sa mère en ce temps les dieux l'avaient privée;
Par moi seul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtisans de l'infame Smerdis,
Monstres par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraissant sincères;
Ils feignaient de me plaindre en osant m'accuser,
Et me cachaient la main qui savait m'écraser;
C'est un crime en Médie, ainsi qu'à Babylone,
D'oser parler en homme à l'héritier du trône.

HERMODAN.

O de la servitude effets avilissants!
Quoi! la plainte est un crime à la cour des Persans!

SOZAME.

Le premier de l'état, quand il a pu déplaire,
S'il est persécuté, doit souffrir et se taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu [2] cette basse grandeur?

(Les deux vieillards se lèvent.)

SOZAME.

Ce souvenir honteux soulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune, et la vie,
Tout fut tenté par eux, et tout leur réussit:
Smerdis proscrit ma tête; on partage, on ravit,
Mes emplois et mes biens, le prix de mon service:
Ma fille en fait sans peine un noble sacrifice,

Ne voit plus que son père; et, subissant son sort,
Accompagne ma fuite et s'expose à la mort.
Nous partons; nous marchons de montagne en abîme[3];
Du Taurus escarpé nous franchissons la cime.
Bientôt dans vos forêts, grace au ciel parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Est d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la suite des rois,
Loin des seuls citoyens gouvernés par les lois;
Mais je sens que ma fille, aux déserts enterrée,
Du faste des grandeurs autrefois entourée,
Dans le secret du cœur pourrait entretenir
De ses honneurs passés l'importun souvenir;
J'ai peur que la raison, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illusion fatale,
Dont le charme trompeur a fasciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours:
Voilà ce qui tantôt, rappelant mes alarmes,
A rouvert un moment la source de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici? qu'a-t-elle à regretter?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a su quitter:
Elle est libre avec nous, applaudie, honorée;
D'aucuns soins dangereux sa paix n'est altérée[4].
La franchise qui règne en notre heureux séjour
Fait mépriser les fers et l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content si ma chère Obéide
Haïssait comme moi cette cour si perfide.
Pourra-t-elle en effet penser dans ses beaux ans,

Ainsi qu'un vieux soldat détrompé par le temps?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipsées,
Et mes soupçons présents, et mes douleurs passées;
Cache-les à ton fils, et que de ses amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets; mais apprends qu'on devine
Dans ces rustiques lieux ton illustre origine;
Tu n'en es pas moins cher à nos simples esprits.
Je tairai tout le reste, et surtout à mon fils;
Il s'en alarmerait.

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

Obéide se donne,
Obéide est à moi, si ta bonté l'ordonne,
Si mon père y souscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux;
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie;
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCÈNE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, UN SCYTHE.

LE SCYTHE.

Respectables vieillards, sachez que nos hameaux

Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie;
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-temps cherché.

HERMODAN, à Sozame.

O ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

INDATIRE.

Lui, poursuivre Sozame! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux Persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent et guerrier;
Il paraît accablé d'une douleur profonde:
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,
Un illustre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu qui, loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble, et fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN, à Sozame.

Ses pleurs me sont suspects, ainsi que ses présents.
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans:
Ces esclaves brillants veulent au moins séduire.
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encore à nuire;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton sang à sa rage échappé.
D'un prince quelquefois le malheureux ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je suis oublié d'eux, et je ne les crains pas.

INDATIRE, à Sozame.

Nous mourrions à tes pieds avant qu'un téméraire
Pût manquer seulement de respect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons;
Si c'est un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégresse.
Que nous fait d'un Persan la joie ou la tristesse?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures;
Ces festons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.
(à Sozame.)
Viens présenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuse, à ta fille promise,
Terrible aux ennemis, à toi toujours soumise.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous?

OBÉIDE.

Oui, j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours en ce désert sauvage:
On ne me verra point, lasse d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne,
Pour aller recueillir des débris dispersés
Que tant d'avides mains ont en foule amassés.
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée;
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour
Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.
J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence
Pour démentir jamais tant de persévérance.
Je me suis fait enfin, dans ces grossiers climats,
Un esprit et des mœurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,
D'esclaves couronnés à toute heure entourée;
Tous ces grands de la Perse, à ma porte rampants,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.

D'un peuple industrieux les talents mercenaires
De mon goût dédaigneux ne sont plus tributaires :
J'ai pris un nouvel être; et, s'il m'en a coûté
Pour subir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre et d'imiter mon père,
En m'en donnant la force, est mon noble salaire.

SULMA.

Votre rare vertu passe votre malheur :
Dans votre abaissement je vois votre grandeur,
Je vous admire en tout; mais le cœur est-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître?
La nature a ses droits; ses bienfesantes mains
Ont mis ce sentiment dans les faibles humains.
On souffre en sa patrie, elle peut nous déplaire;
Mais quand on l'a perdue, alors elle est bien chère.

OBÉIDE.

Le ciel m'en donne une autre, et je la dois chérir,
La supporter du moins, y languir, y mourir;
Telle est ma destinée... Hélas! tu l'as suivie!
Tu quittas tout pour moi, tu consoles ma vie[5];
Mais je serais barbare en t'osant proposer
De porter ce fardeau qui commence à peser.
Dans les lâches parents qui m'ont abandonnée
Tu trouveras peut-être une ame assez bien née,
Compatissante assez pour acquitter vers toi
Ce que le sort m'enlève, et ce que je te doi;
D'une pitié bien juste elle sera frappée
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chère Sulma; revois, si tu le veux,
La superbe Ecbatane et ses peuples heureux;
Laisse dans ces déserts ta fidèle Obéide.

SULMA.

Ah! que la mort plutôt frappe cette perfide
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain!
J'ai vécu pour vous seule, et votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée;
Mais je vous l'avouerai, ce n'est pas sans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

OBÉIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton;
De la cour à jamais lorsque tout me sépare,
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare;
Sans état, sans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux;
Tout m'est indifférent.

SULMA.

Ah! contrainte inutile!
Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquille?

OBÉIDE.

Cesse de m'arracher, en croyant m'éblouir [6],
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.
Au parti que je prends je me suis condamnée.
Va, si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née [7],
Ce cœur doit s'en punir; il se doit imposer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'ose briser.

SULMA.

D'un père infortuné, victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBÉIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets,
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBÉIDE.

Tout est fini. Mon père veut un gendre,
Il désigne Indatire, et je sais trop l'entendre :
Le fils de son ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix est donc fait?

OBÉIDE.

Tu vois l'autel sacré
Que préparent déjà mes compagnes heureuses,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuses,
Tranquilles, sans regrets, sans cruel souvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aspect vous paraissez frémir?

SCÈNE II.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

Cet autel me rappelle en ces forêts si chères;
Tu conduis tous mes pas; je devance nos pères :
Je viens lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux est nommé par ton choix :
L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amants de sa main libre et pure;
Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,

Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres lois la contrainte importune,
Soumettent tristement l'amour à la fortune:
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi;
On fait sa destinée. Une fille guerrière
De son guerrier chéri court la noble carrière,
Se plaît à partager ses travaux et son sort,
L'accompagne aux combats, et sait venger sa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire?
La sincère Obéide aime-t-elle Indatire?

OBÉIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur;
Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père;
Et son choix et le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu sembles parler un langage étranger,
Et même en m'approuvant tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane est-ce ainsi qu'on s'explique?
Obéide, est-il vrai qu'un astre tyrannique
Dans cette ville immense a pu te mettre au jour?
Est-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche esclavage
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image?
Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au sein de la grandeur?

OBÉIDE.

Ce n'est point ton malheur, c'est le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuse gloire;
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le souvenir, plus je m'en souviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil rustique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les serments
Dont nos cœurs et nos dieux sont les sacrés garants?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile
Qui fatigue ces dieux dans ta superbe ville;
Il n'a pour ornement que des tissus de fleurs,
Présents de la nature, images de nos cœurs.

OBÉIDE.

Va, je crois que des cieux le grand et juste maître
Préfère ce saint culte et cet autel champêtre
A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les dieux qu'on y fait d'or y sont bien mal servis [8].

INDATIRE.

Sais-tu que ces Persans venus sur ces rivages
Veulent voir notre fête et nos riants bocages?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBÉIDE.

Les Persans!... que dis-tu?... Les Persans!

INDATIRE.

Tu frémis!
Quelle pâleur, ô ciel, sur ton front répandue!
Des esclaves d'un roi peux-tu craindre la vue?

OBÉIDE.

Ah, ma chère Sulma!

SULMA.

Votre père et le sien
Viennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

Nos parents, nos amis, tes compagnes fidèles,
Viennent tous consacrer nos fêtes solennelles.

OBÉIDE, à Sulma.

Allons... je l'ai voulu.

SCÈNE III.

OBÉIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN.

(Des filles couronnées de fleurs, et des SCYTHES sans armes, font un demi-cercle autour de l'autel.)

HERMODAN.

Voici l'autel sacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes serments, où jurèrent nos pères.
(à Obéide.)
Nous n'avons point ici de plus pompeux mystères:
Notre culte, Obéide, est simple comme nous.

SOZAME, à Obéide.

De la main de ton père accepte ton époux.
(Obéide et Indatire mettent la main sur l'autel.)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de son amant;
Et, toujours plus épris, et toujours plus fidèle,
De vivre, de combattre, et de mourir pour elle.

OBÉIDE.

Je me soumets, grands dieux! à vos augustes lois;

(Ici Athamare et des Persans paraissent.)

Je jure d'être à lui... Ciel! qu'est-ce que je vois?

SULMA.

Ah! madame.

OBÉIDE.

Je meurs; qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,

Quelle terreur subite a donc frappé son ame?

Compagnes d'Obéide, allons à son secours.

(Les femmes scythes sortent avec Indatire.)

SCÈNE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, SCYTHES.

ATHAMARE.

Scythes, demeurez tous...

SOZAME.

Voici donc de mes jours

Le jour le plus étrange et le plus effroyable!

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien?

SOZAME.

Quel sort impitoyable

T'a conduit dans ces lieux de retraite et de paix?

Tu dois être content des maux que tu m'as faits.

Ton indigne monarque avait proscrit ma tête;

Viens-tu la demander? malheureux! elle est prête;

Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois

Chez un peuple équitable et redouté des rois.

Je demeure étonné de l'audace inouïe
Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juste, écoutez; je m'en remets à vous:
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous[9].

HERMODAN.

Toi! neveu de Cyrus! et tu viens chez les Scythes!

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes, ce roi n'est plus; et la première idée
Dont après son trépas mon ame est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amené
Pour expier ma faute, hélas! trop pardonnable:
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable;
Elle accabla mon cœur: il la faut réparer:
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer:
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance:
C'est tout ce qui demeure aux enfants de Cyrus;
Tout le reste a subi les lois de Darius.
Mais je suis assez grand, si ton cœur me pardonne;
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne[10].
Nul monarque avant moi sur le trône affermi
N'a quitté ses états pour chercher un ami;

Je donne cet exemple, et ton maître te prie;
Entends sa voix, entends la voix de ta patrie[11];
Cède aux vœux de ton roi qui vient te rappeler,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me sens attendri d'un spectacle si rare.

SOZAME.

Tu ne me séduis point, généreux Athamare.
Si le repentir seul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts je saurais pardonner.
Tu sais quel est mon cœur, il n'est point inflexible;
Mais je lis dans le tien; je le connais sensible;
Je vois trop les chagrins dont il est désolé;
Et ce n'est pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'est plus temps; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languissante vie.
Instruit bien chèrement, trop fier et trop blessé,
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offensé,
Je mourrai libre ici... Je me tais; rends-moi grace
De ne pas révéler ta dangereuse audace.
Ami, courons chercher et ma fille et ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCÈNE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Je demeure immobile. O ciel! ô destinée!
O passion fatale à me perdre obstinée!

Il n'est plus temps, dit-il : il a pu sans pitié
Voir son roi repentant, son maître humilié!
Ami, quand nous percions cette horde assemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a soudain soustraite à mon œil égaré.
Quel est donc cet autel de guirlandes paré?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hyménée?
Ciel! quel temps je prenais! A cet aspect d'horreur
Mes remords douloureux se changent en fureur.
Grands dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiscrètes :
Respectez, croyez-moi, les modestes foyers
D'agrestes habitants, mais de vaillants guerriers,
Qui, sans ambition, comme sans avarice,
Observateurs zélés de l'exacte justice,
Ont mis leur seule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.
N'allez point alarmer leur noble indépendance;
Ils savent la défendre; ils aiment la vengeance;
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses, ami; je les connais assez;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes,
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats,
L'honneur d'être comptés au rang de nos soldats.

HIRCAN.

Mais, souverains chez eux...

ATHAMARE.

Ah! c'est trop contredire
Le dépit qui me ronge, et l'amour qui m'inspire:
Ma passion m'emporte, et ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs états?
Au bout de l'univers Obéide m'entraîne;
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit,
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge;
Pour mourir à ses pieds d'amour et de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez...

ATHAMARE.

Non... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende! et que de la cruelle
Quelque rival indigne, à mes yeux possesseur,
Insulte mon amour, outrage mon honneur!
Que du bien qu'il m'arrache il soit en paix le maître!
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être;
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer?
Entre un Scythe et son maître a-t-elle à balancer?
Dans son cœur autrefois j'ai vu trop de noblesse
Pour croire qu'à ce point son orgueil se rabaisse.

HIRCAN.

Mais si dans ce choix même elle eût mis sa fierté?

ATHAMARE.

De ce doute offensant je suis trop irrité.
Allons; si mes remords n'ont pu fléchir son père,
S'il méprise mes pleurs... qu'il craigne ma colère.
Je sais qu'un prince est homme, et qu'il peut s'égarer;
Mais lorsqu'au repentir facile à se livrer,
Reconnaissant sa faute, et s'oubliant soi-même,
Il va jusqu'à blesser l'honneur du rang suprême,
Quand il répare tout, il faut se souvenir
Que s'il demande grace, il la doit obtenir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi! c'était Obéide! Ah! j'ai tout pressenti;
Mon cœur désespéré m'avait trop averti :
C'était elle, grands dieux!

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes...

ATHAMARE.

Elle était en danger? Obéide!

HIRCAN.

Oui, seigneur;
Et, ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels moments, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un Scythe me l'a dit, un Scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos lois.
Son père et son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui? son époux, un Scythe?

HIRCAN.

Eh quoi! cette nouvelle
A votre oreille encor, seigneur, n'a pu voler?

ATHAMARE.

Eh! qui des miens, hors toi, m'ose jamais parler?

De mes honteux secrets quel autre a pu s'instruire?
Son époux, me dis-tu?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, et de ces cantons l'espérance et l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vus disparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel
Qu'un long tressaillement, suivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppressée.
Des filles de Scythie une foule empressée
La portait en pleurant sous ces rustiques toits,
Asile malheureux dont son père a fait choix:
Ce vieillard la suivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie et pesante,
Quand vous avez sur vous attiré ses regards.

ATHAMARE.

Mon cœur, à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impressions sent l'atteinte subite,
Dans ses derniers replis un tel combat s'excite,
Que sur aucun parti je ne puis me fixer;
Et je démêle mal ce que je puis penser.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue
En touchant cet autel est tombée éperdue?
Parmi tous ces pasteurs elle aura d'un coup d'œil
Reconnu des Persans le fastueux orgueil;
Ma présence à ses yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes,
A l'affreuse indigence un père abandonné,
Par un monarque injuste à la mort condamné,

Sa fuite, son séjour en ce pays sauvage,
Cette foule de maux qui sont tous mon ouvrage;
Elle aura rassemblé ces objets de terreur :
Elle imite son père, et je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel saisissement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine et la colère?
Les soupirs, croyez-moi, sont la voix des douleurs,
Et les yeux irrités ne versent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah! lorsqu'elle m'a vu, si son ame surprise
D'une ombre de pitié s'était au moins éprise;
Si, lisant dans mon cœur, son cœur eût éprouvé
Un tumulte secret faiblement élevé!...
Si l'on me pardonnait! Tu me flattes peut-être;
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, et quel sera mon sort?
Mon aspect en tout temps lui porta donc la mort!
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait sa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de sa patrie?

HIRCAN.

Elle l'aime, sans doute.

ATHAMARE.

Ah! pour me secourir
C'est une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime sa patrie!... elle épouse Indatire!...
Va, l'honneur dangereux où le barbare aspire
Lui coûtera bientôt un sanglant repentir :
C'est un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Pensez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane?

Là votre voix décide, elle absout ou condamne;
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arrosa le sang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Eh bien! j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivresse!
Age des passions, trop aveugle jeunesse,
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchants livrés!

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés?

(Indatire passe dans le fond du théâtre, à la tête d'une troupe de guerriers.)

Que veut, le fer en main, cette troupe rustique?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'est un usage antique;
Ce sont de simples jeux par le temps consacrés,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.
Tous leurs jeux sont guerriers; la valeur les apprête:
Indatire y préside; il s'avance à leur tête.
Tout le sexe est exclu de ces solennités;
Et les mœurs de ce peuple ont des sévérités
Qui pourraient des Persans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands dieux! vous me voulez conduire en sa présence!
Cette fête du moins m'apprend que vos secours
Ont dissipé l'orage élevé sur ses jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où son père réside.

ATHAMARE.

C'est elle; je la vois. Tâche de désarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer...
Des chaumes! des roseaux! voilà donc sa retraite!
Ah! peut-être elle y vit tranquille et satisfaite;
Et moi...

SCÈNE II.

OBÉIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

Non, demeurez, ne vous détournez pas;
De vos regards du moins honorez mon trépas;
Qu'à vos genoux tremblants un malheureux périsse.

OBÉIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon désespoir finisse;
C'en est trop... Laisse-moi, fatal persécuteur;
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

THAMARE.

Écoute un seul moment.

OBÉIDE.

Eh! le dois-je, barbare?
Dans l'état où je suis que peut dire Athamare?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts [12],
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Désespéré, soumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
Ah! ne détourne point tes regards effrayés:
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi[13]. Tu sais déjà peut-être
Que de mon sort enfin les dieux m'ont rendu maître;

Que Smerdis et ma femme, en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau;
Qu'Ecbatane est à moi... Non, pardonne, Obéide;
Ecbatane est à toi : l'Euphrate, la Perside,
Et la superbe Égypte, et les bords indiens,
Seraient à tes genoux s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône et ma vie, et toute la nature,
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéide, ainsi que ta beauté,
Est au-dessus d'un rang dont il n'est point flatté :
Que la pitié du moins le désarme et le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr?
Image de nos dieux, ne sais-tu que punir?
Ils savent pardonner [14]. Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

OBÉIDE.

Que m'as-tu dit, cruel? et pourquoi de si loin
Viens-tu de me troubler prendre le triste soin?
Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,
Et chercher un pardon... qui serait inutile?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les lois :
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre,
Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors;
Sous la loi de l'hymen Obéide respire;
Prends pitié de mon sort... et respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un Scythe! un vil mortel!

OBÉIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen... qui te passe en vertu?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire;
Tu m'aurais des vertus aplani la carrière;
Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon sort dépend de toi: mon ame est dans tes mains;
Un mot peut la changer: l'amour la fit coupable,
L'amour au monde entier la rendrait respectable.

OBÉIDE.

Ah! que n'eus-tu plus tôt ces nobles sentiments,
Athamare!

ATHAMARE.

Obéide! il en est encor temps.
De moi, de mes états, auguste souveraine,
Viens embellir cette ame esclave de la tienne,
Viens régner.

OBÉIDE.

Puisses-tu, loin de mes tristes yeux,
Voir ton règne honoré de la faveur des dieux!

ATHAMARE.

Je n'en veux point sans toi.

OBÉIDE.

Ne vois plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBÉIDE.

Périsse la mémoire
De mes malheurs passés, de tes cruels amours!

ATHAMARE.

Obéide à la haine a consacré ses jours!

OBÉIDE.

Mes jours étaient affreux; si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause;
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts[15].

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBÉIDE.

Rien ne rompra mes fers;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un Scythe s'honore.

OBÉIDE.

J'ai fait serment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas.
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBÉIDE.

Ah!... c'est pour mon malheur...

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère,
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici?
Dis-lui...

OBÉIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma misère:
Il est fait; mon honneur ne peut le démentir,

Et Sozame jamais n'y pourrait consentir :
Sa vertu t'est connue ; elle est inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'est dans la haine ; et lui seul est coupable.

OBÉIDE.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au désespoir.
Destructeur malheureux d'une triste famille,
Laisse pleurer en paix et le père et la fille.
Il vient ; sors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBÉIDE.

Sors ; ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBÉIDE.

Au nom de mes malheurs et de l'amour funeste
Qui des jours d'Obéide empoisonne le reste,
Fuis ; ne l'outrage plus par ton fatal aspect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour ; il me force au respect.
J'obéis... Dieux puissants, qui voyez mon offense,
Secondez mon amour, et guidez ma vengeance !

SCÈNE III.

SOZAME, OBÉIDE, SULMA.

SOZAME.

Eh quoi ! notre ennemi nous poursuivra toujours !
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.

Qu'il ne se flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père insensible à ce nouvel outrage.

OBÉIDE.

Mon père... il vous respecte... il ne me verra plus :
Pour jamais à le fuir mes vœux sont résolus.

SOZAME.

Indatire est à toi.

OBÉIDE.

Je le sais.

SOZAME.

Ton suffrage,
Dépendant de toi seule, a reçu son hommage.

OBÉIDE.

J'ai cru vous plaire au moins... j'ai cru que sans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propose
Par un de ces Persans dont son pouvoir dispose?

OBÉIDE.

Qu'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
De briser tes liens, de le suivre avec toi,
D'arracher ma vieillesse à ma retraite obscure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBÉIDE.

Comment recevez-vous cette offre?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'est aucune voie.

Triomphant dans nos jeux, plein d'amour et de joie,
Indatire, en tes bras, par son père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit:
Rien n'en doit altérer l'innocente allégresse.
Les Scythes sont humains, et simples sans bassesse;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté;
On ne les trompe point avec impunité:
Et surtout, de leurs lois vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBÉIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me persuader;
Pour la première fois pourquoi m'intimider?
Vous savez si, du sort bravant les injustices,
J'ai fait depuis quatre ans d'assez grands sacrifices;
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.
Je vois tout mon devoir... ainsi que ma misère.
Allez... Vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendresse un reste de frayeur,
Triste et commun effet de l'âge et du malheur.
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais sa présence [16]
Ne profane un asile ouvert à l'innocence.

OBÉIDE.

C'est ce que je prétends, seigneur; et plût aux dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCÈNE IV.

OBÉIDE, SULMA.

SULMA.

Quelle fête cruelle! Ainsi dans ce séjour
Vos beaux jours enterrés sont perdus sans retour?

OBÉIDE.

Ah dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux... qui vous plaisait peut-être,
Vous les abandonnez sans crainte et sans pitié?

OBÉIDE.

Mon destin l'a voulu... j'ai tout sacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toujours la cour et la patrie?

OBÉIDE.

Malheureuse!... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur: je le mérite.

OBÉIDE.

Hélas!
Tu n'y découvrirais que d'horribles combats;
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune;
Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel[17].
Mais lorsque dans l'exil, à mon âge, on rassemble,
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,

Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir?

SULMA.

Ecbatane... un grand prince...

OBÉIDE.

Ah! fatal Athamare!
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?
Que t'a fait Obéide? et pourquoi découvrir
Ce trait long-temps caché qui me fesait mourir?
Pourquoi, renouvelant ma honte et ton injure,
De tes funestes mains déchirer ma blessure?

SULMA.

Madame, c'en est trop; c'est trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les rois son trop juste courroux
Ne sera donc jamais retombé que sur vous!
Quand vous le consolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez sa protectrice, et non pas sa victime.
Athamare est vaillant, et de braves soldats
Ont jusqu'en ces déserts accompagné ses pas.
Athamare, après tout, n'est-il pas votre maître?

OBÉIDE.

Non.

SULMA.

C'est en ses états que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briser un lien,
L'opprobre de la Perse, et le vôtre, et le sien?
M'en croirez-vous? partez, marchez sous sa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il est temps à la fin qu'il vous suive à son tour;

Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner sa cour;
Que sa douleur farouche, à vous perdre obstinée,
Cesse enfin de lutter contre sa destinée.

OBÉIDE.

Non, ce parti serait injuste et dangereux;
Il coûterait du sang; le succès est douteux;
Mon père expirerait de douleur et de rage...
Enfin l'hymen est fait... je suis dans l'esclavage.
L'habitude à souffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déserts, où des pompes des rois
Je vous vis descendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait insupportable
Déchire de vos jours le tissu misérable...
Que vous restera-t-il? hélas!

OBÉIDE.

Le désespoir.

SULMA.

Dans cet état affreux, que faire?

OBÉIDE.

Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le secret témoignage
Que la vertu se rend, qui soutient le courage,
Qui seul en est le prix, et que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, et même du bonheur [18].

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Penses-tu qu'Indatire osera me parler?

HIRCAN.

Il l'osera, seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne... Il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaissent peu la crainte;
Mais d'un tel désespoir votre ame est-elle atteinte,
Que vous avilissiez l'honneur de votre rang,
Le sang du grand Cyrus mêlé dans votre sang,
Et d'un trône si saint le droit inviolable,
Jusqu'à vous compromettre avec un misérable,
Qu'on verrait, si le sort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers suivants ne parler qu'à genoux;
Mais qui, sur ses foyers, peut avec insolence
Braver impunément un prince et sa puissance?

ATHAMARE.

Je m'abaisse, il est vrai; mais je veux tout tenter.
Je descendrais plus bas pour la mieux mériter.
Ma honte est de la perdre; et ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.

Penses-tu qu'Indatire en sa grossièreté
Ait senti comme moi le prix de sa beauté?
Un Scythe aveuglément suit l'instinct qui le guide;
Ainsi qu'une autre femme il épouse Obéide.
L'amour, la jalousie, et ses emportements,
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourments;
De ces vils citoyens l'insensible rudesse,
En connaissant l'hymen, ignore la tendresse.
Tous ces grossiers humains sont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément; le ciel sait animer
Des mêmes passions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde,
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ses dessins,
Le fond de l'homme reste, il est partout le même;
Persan, Scythe, Indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc, je saurai le garder.

HIRCAN.

Vous hasardez beaucoup.

ATHAMARE.

Que puis-je hasarder?
Ma vie? elle n'est rien sans l'objet qu'on m'arrache
Mon nom? quoi qu'il arrive, il restera sans tache;
Mes amis? ils ont trop de courage et d'honneur
Pour ne pas immoler sous le glaive vengeur
Ces agrestes guerriers dont l'audace indiscrète
Pourrait inquiéter leur marche et leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, et vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi... Qui tourne ici ses pas?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'est lui, c'est Indatire.

ATHAMARE.

Allez : que loin de moi ma garde se retire;
Qu'aucun n'ose approcher sans mes ordres exprès;
Mais qu'on soit prêt à tout.

SCÈNE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

Habitant des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton sort te fait paraître?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu'on l'appelle Ecbatane, et que du mont Taurus
On voit ses hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine assembler une armée,
Une troupe aussi forte, un camp aussi nombreux
De guerriers soudoyés, et d'esclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paisibles.

ATHAMARE.

Il est vrai, j'ai sous moi des troupes invincibles :
Le dernier des Persans, de ma solde honoré,
Est plus riche, et plus grand, et plus considéré,
Que tu ne saurais l'être aux lieux de ta naissance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ses desirs est toujours riche assez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéressés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes[19].

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour, à l'abri de mes armes:
On ne la trouve point dans le fond des déserts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as, si tu me sers.
Elle est sous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A servir sous un maître on me verrait descendre?

ATHAMARE.

Va, l'honneur de servir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une république,
Ingrate en tous les temps, et souvent tyrannique[20].
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi:
J'ai parmi mes guerriers des Scythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes Scythes,
Voisins de ton pays, sont loin de nos limites:
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu se porter.
Ces Scythes malheureux ont connu l'avarice;
La fureur d'acquérir corrompit leur justice[21],
Ils n'ont su que servir; leurs infidèles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre;

Ils ont vendu leur sang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'est pour nos foyers;
Nous savons tous mourir, mais c'est pour la patrie:
Nul ne vend parmi nous son honneur ou sa vie.
Nous serons, si tu veux, tes dignes alliés;
Mais on n'a point d'amis alors qu'ils sont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Égal à toi, sans doute, et non moins respectable.

ATHAMARE.

Élève ta patrie, et cherche à la vanter;
C'est le recours du faible, on peut le supporter.
Ma fierté, que permet la grandeur souveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne...
Te crois-tu juste au moins?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le trésor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi?

ATHAMARE.

Rends à son maître une de ses sujettes,
Qu'un indigne destin traîna dans ces retraites,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que sans injustice on ne peut m'enlever:
Rends sur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta superbe audace,
A tes discours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien opposer la modération,

Que l'univers estime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi seul doit dépendre;
Elle était ta sujette! Oses-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouisse pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes états?
Le ciel, en le créant, forma-t-il l'homme esclave?
La nature qui parle, et que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains
Comme les vils troupeaux mugissants sous nos mains?
Que l'homme soit esclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y consens; il est libre en Scythie.
Au moment qu'Obéide honora de ses pas
Le tranquille horizon qui borde nos états,
La liberté, la paix, qui sont notre apanage,
L'heureuse égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des Persans aux mortels ont ravis,
Ces biens, perdus ailleurs, et par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en est un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oserait disputer,
Que tout autre qu'un roi ne saurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame est possédée;
Son amour: c'est le bien qui doit m'appartenir;
A moi seul était dû l'honneur de la servir.
Oui, je descends enfin jusqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui soumis l'empire,
Avant que les destins eussent pu t'accorder
L'heureuse liberté d'oser la regarder.
Ce trésor est à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choisi pour époux;
Ma probité lui plut; elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée:
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder!
O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un asile saint, de paix et d'innocence;
Fuis; cesse de troubler, si loin de tes états,
Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère
M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire:
Si j'avais dit un mot, ardents à me servir,
Mes soldats à mes pieds auraient su te punir.
Je descends jusqu'à toi : ma dignité t'outrage;
Je la dépose ici, je n'ai que mon courage:
C'est assez, je suis homme, et ce fer me suffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéide, ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie,
Ton accueil nous flattait, notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité;
Et tu veux me forcer, dans la même journée,
De souiller par ta mort un si saint hyménée!

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue... On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche...

INDATIRE.

Ah! c'en est trop... suis-moi.

ATHAMARE.

Je te fais cet honneur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, UN SCYTHE.

HERMODAN, à Indatire, qui est près de sortir.

Viens; ma main paternelle [22]
Te remettra, mon fils, ton épouse fidèle.
Viens, le festin t'attend.

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai :
Allez... O cher objet! je te mériterai.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HERMODAN, SOZAME, UN SCYTHE.

SOZAME.

Pourquoi ne pas nous suivre? Il diffère...

HERMODAN.

Ah! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon ame!
As-tu vu sur son front des signes de fureur?

SOZAME.

Quel en serait l'objet?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur
Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire;
Mais son trouble était grand. Sozame, je suis père :
Si mes yeux par les ans ne sont point affaiblis,
J'ai cru voir ce Persan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais frissonner... avançons; Athamare
Est capable de tout.

HERMODAN.

La faiblesse s'empare
De mes esprits glacés, et mes sens éperdus
Trahissent mon courage, et ne me servent plus...

(Il s'assied en tremblant sur le banc de gazon.)

Mon fils ne revient point... j'entends un bruit horrible.

(au Scythe qui est auprès de lui.)

Je succombe... Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, assemble au drapeau nos braves combattants.

LE SCYTHE.

Rassure-toi, j'y vole, ils sont prêts en tout temps.

SOZAME, à Hermodan.

Ranime ta vertu, dissipe tes alarmes.

HERMODAN, se relevant à peine.

Oui, j'ai pu me tromper; oui, je renais.

SCÈNE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE, l'épée à la main, HIRCAN, SUITE.

ATHAMARE.

Aux armes!
Aux armes, compagnons, suivez-moi, paraissez!
Où la trouver?

HERMODAN, effrayé, en chancelant.

Barbare...

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE, à ses gardes.

Obéissez,
De sa retraite indigne enlevez Obéide;
Courez, dis-je, volez; que ma garde intrépide,
Si quelque audacieux tentait de vains efforts,
Se fasse un chemin prompt dans la foule des morts.
C'est toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, ravisseur coupable,
Infidèle Persan, mon cœur saura venger
Le détestable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce dessein, Sozame, il nous quittait sans doute.

ATHAMARE.

Indatire? ton fils?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieillesse et de percer ton cœur;
Ton fils eût mérité de servir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu?

ATHAMARE, à ses soldats.

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le spectacle d'un fils mourant dans la poussière;
Fermez-lui ce passage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs;
Achève... N'oses-tu? Quoi! tu gémis!... Je meurs.
Mon fils est mort, ami!...

(Il tombe sur le banc de gazon.)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offensé,
Il faut dans ce moment la conduire et me suivre.

SOZAME.

Moi! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'est honteux de vivre:

(à ses soldats.)

Attends mon ordre ici. Vous, marchez avec moi.

SCÈNE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME, se courbant vers Hermodan.

Tous mes malheurs, ami, sont retombés sur toi...
Espère en la vengeance... Il revient... il soupire.
Hermodan !

HERMODAN, se relevant avec peine.

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant !
Que je te doive, ami, cette grace en mourant.
S'il reste quelque force à ta main languissante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante ;
Viens, lorsque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même sépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y seront ; ma douleur te le jure.
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure,
Nous ne mourrons pas seuls.

HERMODAN.

Je l'espère ; j'entends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattants :
Nos Scythes sont armés... Dieux, punissez les crimes !
Dieux, combattez pour nous, et prenez vos victimes !
Ayez pitié d'un père.

SCÈNE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE.

SOZAME.

O ma fille ! est-ce vous ?

HERMODAN.

Chère Obéide... hélas!

OBÉIDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
Je viens de ces moments augmenter les horreurs.

(à Hermodan.)

Ton fils vient d'expirer; j'en suis la cause unique:
De mes calamités l'artisan tyrannique
Nous a tous immolés à ses transports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, sous les miens, et dans la place même
Où, pour le triste objet qu'il outrage et qu'il aime,
Pour d'indignes appas, toujours persécutés,
Des flots de sang humain coulent de tous côtés.
On s'acharne, on combat sur le corps d'Indatire;
On se dispute encor ses membres qu'on déchire:
Les Scythes, les Persans, l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs et vaincus, et tous meurent vengés.

(à tous deux.)

Où voulez-vous aller et sans force et sans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel sera le destin;
Mais je mets sans trembler mon sort en votre main.
Si le Scythe sur moi veut assouvir sa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeure en otage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me restes du moins;
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres soins :
Armons-nous, de notre âge oublions la faiblesse;
Si les sens épuisés manquent à la vieillesse,
Le courage demeure, et c'est dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en soldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCÈNE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBÉIDE, UN SCYTHE.

LE SCYTHE.

Enfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles,
Mon fils serait vengé! n'est-ce point une erreur ?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend justice, et le Scythe est vainqueur :
Tout l'art que les Persans ont mis dans le carnage,
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage.
Nous avons manqué d'ordre, et non pas de vertu;
Sur nos frères mourants nous avons combattu.
La moitié des Persans à la mort est livrée;
L'autre, qui se retire, est partout entourée
Dans la sombre épaisseur de ces profonds taillis,
Où bientôt sans retour ils seront assaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui? ce fier Athamare?
Sur nos Scythes mourants qu'a fait tomber sa main,
Épuisé, sans secours, enveloppé soudain,
Il est couvert de sang, il est chargé de chaînes.

OBÉIDE.

Lui!

SOZAME.

Je l'avais prévu... Puissances souveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous!

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous serons vengés tous;
Nos lois, nos justes lois seront exécutées.

OBÉIDE.

Ciel!... Quelles sont ces lois?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME, à part.

O comble de douleur et de nouveaux ennuis!

OBÉIDE.

Mais enfin les Persans ne sont pas tous détruits;
On verrait Ecbatane, en secourant son maître,
Du poids de sa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien... Toi, jeune homme, et vous, braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBÉIDE.

Mon père!...

HERMODAN.

Il faut hâter ce juste sacrifice.
Mânes de mon cher fils, que ton ombre en jouisse!

Et toi qui fus l'objet de ses chastes amours,
Qui fus ma fille chère, et le seras toujours,
Qui de ta piété filiale et sincère
N'as jamais altéré le sacré caractère,
C'est à toi de remplir ce qu'une austère loi
Attend de mon pays, et demande de toi.

(Il sort.)

OBÉIDE.

Qu'a-t-il dit? que veut-on de cette infortunée?
Ah! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée!

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce mystère odieux?

OBÉIDE.

Je n'ose le prévoir... je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBÉIDE.

Ah! laissez-moi mourir, seigneur, sans vous entendre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

OBÉIDE, SOZAME, HERMODAN, TROUPE DE SCYTHES armés de javelots.

(On apporte un autel couvert d'un crêpe et entouré de lauriers. Un SCYTHE met un glaive sur l'autel.)

OBÉIDE, entre Sozame et Hermodan.

Vous vous taisez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes sens glacés votre loi doit prescrire?
Quel est cet appareil terrible et solennel?

SOZAME.

Ma fille... il faut parler... voici le même autel
Que le soleil naissant vit dans cette journée
Orné de fleurs par moi pour ton saint hyménée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à son couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils?

OBÉIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon respect pour Sozame,
Et mon devoir surtout, souverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils... mon sort suivait son sort:
J'honore sa mémoire, et j'ai pleuré sa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie

Veut que de son époux une femme chérie
Ait le suprême honneur de lui sacrifier,
En présence des dieux, le sang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen soit l'autel des vengeances;
Que du glaive sacré qui punit les offenses
Elle arme sa main pure, et traverse le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit son bonheur.

OBÉIDE.

Moi, vous venger?... sur qui? de quel sang? Ah mon père!

HERMODAN.

Le ciel t'a réservé ce sanglant ministère.

UN SCYTHE.

C'est ta gloire et la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer[23]
Les lois que vos aïeux ont voulu consacrer;
Mais le danger les suit : les Persans sont à craindre;
Vous allumez la guerre, et ne pourrez l'éteindre.

LE SCYTHE.

Ces Persans, que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'est plus temps de garder le silence;
Le sang d'un époux crie, et ton délai l'offense.

OBÉIDE.

Je dois donc vous parler... Peuple, écoutez ma voix :
Je pourrais alléguer, sans offenser vos lois,
Que je naquis en Perse, et que ces lois sévères
Sont faites pour vous seuls, et me sont étrangères;
Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin;
Et que si mon époux est tombé sous sa main,

Son rival opposa, sans aucun avantage,
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage;
Que de deux combattants d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuple, qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice ainsi que la vengeance:
Commandez, mais jugez; voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs, et notre loi;
Tremble.

OBÉIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, et si je vous refuse?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'oser rejeter un droit si légitime.

OBÉIDE, après quelques pas et un long silence.

Je l'accepte.

SOZAME.

Ah! grands dieux!

LE SCYTHE.

Devant les immortels
En fais-tu le serment?

OBÉIDE.

Je le jure, cruels;
Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en sûr, tu l'auras... mais que de ma présence
On ait soin de tenir le captif écarté
Jusqu'au moment fatal par mon ordre arrêté.
Qu'on me laisse en ces lieux m'expliquer à mon père,
Et vous verrez après ce qui vous reste à faire.

LE SCYTHE, après avoir regardé tous ses compagnons.

Nous y consentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare soumise aux lois de mon pays;
Et ma douleur profonde est un peu soulagée,
Si par ses nobles mains cette mort est vengée.
Amis, retirons-nous.

OBÉIDE.

A ces autels sanglants
Je vous rappellerai quand il en sera temps.

SCÈNE II.

SOZAME, OBÉIDE.

OBÉIDE.

Eh bien! qu'ordonnez-vous?

SOZAME.

Il fut un temps peut-être

Où le plaisir affreux de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main;
De son monarque ingrat j'aurais percé le sein;
Il le méritait trop : ma vengeance lassée
Contre les malheureux ne peut être exercée;
Tous mes ressentiments sont changés en regrets.

OBÉIDE.

Avez-vous bien connu mes sentiments secrets?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire;
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel;
J'abhorre tes serments.

OBÉIDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare;
Vous savez quels tourments un refus lui prépare[24]:
Après ce coup terrible... et qu'il me faut porter,
Parlez... sur son tombeau voulez-vous habiter?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBÉIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Persans, disiez-vous, vengeront leur outrage;
Les enfants d'Ecbatane, en ces lieux détestés,
Descendront du Taurus à pas précipités :
Les grossiers habitants de ces climats horribles
Sont cruels, il est vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer?

SOZAME.

On en parle déjà; les esprits les plus sages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBÉIDE.

Achevez donc, seigneur, de les persuader:
Qu'ils méritent le sang qu'ils osent demander;
Et tandis que ce sang de l'offrande immolée
Baignera sous vos yeux leur féroce assemblée,
Que tous nos citoyens soient mis en liberté,
Et repassent les monts sur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, et j'ose t'en répondre;
Mais ce traité sanglant ne sert qu'à nous confondre;
De quoi t'auront servi ta prière et mes soins?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins?
Les Persans ne viendront que pour venger sa cendre,
Ce sang de tant de rois, que ta main va répandre,
Ce sang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui, coupable envers nous, n'en est pas moins sacré.

OBÉIDE.

Il l'est... Mais je suis Scythe... et le fus pour vous plaire:
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBÉIDE.

C'est assez, seigneur, j'ai tout prévu;
J'ai pesé mes destins, et tout est résolu[25].
Une invincible loi me tient sous son empire:
La victime est promise au père d'Indatire;
Je tiendrai ma parole... Allez, il vous attend.
Qu'il me garde la sienne... il sera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBÉIDE.

Allez, je la partage.
Seigneur, le temps est cher, achevez votre ouvrage;
Laissez-moi m'affermir; mais surtout obtenez
Un traité nécessaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable;
Je vous en crois... le reste est dans la main des dieux.

SOZAME.

Ils ne présagent rien qui ne soit odieux:
Tout est horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre;
Mais après tant de maux mon courage est vaincu:
Quoi qu'il puisse arriver, ton père a trop vécu.

SCÈNE III.

OBÉIDE.

Ah! c'est trop étouffer la fureur qui m'agite;
Tant de ménagement me déchire et m'irrite;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver;
Je mis un trop haut prix à l'estime, au reproche;
Je fus esclave assez... ma liberté s'approche.

SCÈNE IV.

OBÉIDE, SULMA.

OBÉIDE.

Enfin je te revois.

SULMA.

Grands dieux! que j'ai tremblé
Lorsque, disparaissant à mon œil désolé,
Vous avez traversé cette foule sanglante!
Vous affrontiez la mort de tous côtés présente;
Des flots de sang humain roulaient entre nous deux:
Quel jour! quel hyménée! et quel sort rigoureux!

OBÉIDE.

Tu verras un spectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel! on m'aurait dit vrai!... Quoi! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour satisfaire un peuple à sa perte animé!

OBÉIDE.

Moi complaire à ce peuple, aux monstres de Scythie;
A ces brutes humains pétris de barbarie,
A ces ames de fer, et dont la dureté
Passa long-temps chez nous pour noble fermeté,
Dont on chérit de loin l'égalité paisible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, et qui, sans s'émouvoir,
Croit dans le sang humain se baigner par devoir!...
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguste,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuste,
Mais généreux, sensible, et si prompt à sortir
De ses iniquités par un beau repentir!
Qui? moi! complaire au Scythe!... O nations! ô terre!
O rois, qu'il outragea! Dieux, maîtres du tonnerre!
Dieux témoins de l'horreur où l'on m'ose entraîner,
Unissez-vous à moi, mais pour l'exterminer!
Puisse leur liberté, préparant leur ruine,

Allumant la discorde et la guerre intestine,
Acharnant les époux, les pères, les enfants,
L'un sur l'autre entassés, l'un par l'autre expirants,
Sous des monceaux de morts avec eux disparaître!
Que le reste en tremblant rougisse aux pieds d'un maître!
Que, rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil!
Et qu'en mordant le frein du plus lâche esclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, et meurent dans la rage!
Où vais-je m'emporter? vains regrets! vains éclats!
Les imprécations ne nous secourent pas:
C'est moi qui suis esclave, et qui suis asservie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Asie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la nécessité
De servir d'instrument à leur férocité.

OBÉIDE.

Si j'avais refusé ce ministère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour secret qui vous parle pour lui?

OBÉIDE.

Il m'a parlé toujours; et s'il faut aujourd'hui
Exposer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abîme où je suis descendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi, plein d'amour et d'espoir;
Pour prix d'un seul regard il m'offre un diadème;
Il met tout à mes pieds; et, tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux siens,
Quand l'excès de ses feux n'égale pas les miens,

Lorsque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au sein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'est un crime si grand, que ces Scythes cruels
Qui du sang des humains arrosent les autels,
S'ils connaissaient l'amour qui vous a consumée,
Eux-même arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBÉIDE.

Non; ils la porteraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient sanglante, et leur glaive sacré
De son sang par mes coups épuiserait ses veines.

SULMA.

Se peut-il?...

OBÉIDE.

Telles sont leurs ames inhumaines;
Tel est l'homme sauvage à lui-même laissé:
Il est simple, il est bon, s'il n'est point offensé;
Sa vengeance est sans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père,
Qui creusa sous vos pas ce gouffre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Consulté des vieillards, avec eux si lié,
Peut-il bien seulement supporter qu'on propose
L'horrible extrémité dont lui-même est la cause?

OBÉIDE.

Il fait beaucoup pour moi; j'ose même espérer,
Des douleurs dont j'ai vu son cœur se déchirer,
Que ses pleurs obtiendront de ce sénat agreste
Des adoucissements à leur arrêt funeste.

SULMA.

Ah! vous rendez la vie à mes sens effrayés :
Je vous haïrais trop si vous obéissiez.
Le ciel ne verra point ce sanglant sacrifice.

OBÉIDE.

Sulma!...

SULMA.

Vous frémissez.

OBÉIDE.

Il faut qu'il s'accomplisse.

SCÈNE V.

OBÉIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN; SCYTHES, armés, rangés au fond, en demi-cercle, près de l'autel.

SOZAME.

Ma fille, hélas! du moins nos Persans assiégés
Des piéges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des mânes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.
(à Obéide.)
De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la sévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des serments est une loi suprême
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBÉIDE.

C'est assez; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Persans le sang sera sacré
Sitôt que cette main remplira vos vengeances?

HERMODAN.

Tous seront épargnés : les célestes puissances
N'ont jamais vu de Scythe oser trahir sa foi.

OBÉIDE.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

(On amène Athamare enchaîné : Obéide se place entre lui et Hermodan.)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah dieux!

ATHAMARE.

Chère Obéide,
Prends ce fer, ne crains rien ; que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seule en tout temps réservé :
On y verra ton nom ; c'est là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.
Graces aux immortels, tous mes vœux sont remplis ;
Je meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
Rassure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crains, en m'immolant, que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté,
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah! ma fille!...

SULMA.

Ah, madame!...

OBÉIDE.

O Scythes inhumains!

Connaissez dans quel sang vous enfoncez mes mains.
Athamare est mon prince ; il est plus... je l'adore ;
Je l'aimai seul au monde... et ce moment encore
Porte au plus grand excès, dans ce cœur enivré,
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBÉIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure,
Dans un sang criminel doit laver son injure...

(Levant le glaive entre elle et Athamare.)

Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens...
Il l'est... sauvez ses jours... l'amour finit les miens.

(Elle se frappe.)

Vis, mon cher Athamare ; en mourant je l'ordonne.

(Elle tombe à mi-corps sur l'autel.)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon sang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne ;
Mais il m'en reste assez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéide!

(Il veut saisir le fer.)

LE SCYTHE.

Arrête, et respecte la loi :
Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(Athamare tombe sur l'autel.)

HERMODAN.

Dieux! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères?

ATHAMARE.

Dieux! de tous mes tourments tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, et j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Ensevelis du moins le père avec la fille.
Va, règne, malheureux!

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort;
Soumettons-nous au ciel, arbitre de la mort...
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.
Scythes, que la pitié succède à la justice.

FIN DES SCYTHES.

NOTES ET VARIANTES

DE LA TRAGÉDIE DES *SCYTHES*.

[1] Voyez la seconde préface, page 194. B.

[2] Pouvais-tu rechercher....

Voyez la lettre à Damilaville, du 4 mars 1767.

[3] Nous marchons dans la nuit et d'abîme en abîme.

Voyez id.

[4] Jamais de tristes soins sa paix n'est altérée.
La franchise qui règne en ces déserts affreux
Fait mépriser la cour et ses fers dangereux.

[5] Si la Perse a pour toi des charmes si puissants,
Je ne te contrains pas; quitte-moi, j'y consens;
J'en gémirai, Sulma! Dans mon palais nourrie,
Tu fus en tous les temps le soutien de ma vie;
Mais je serais barbare en t'osant proposer
De supporter un joug qui commence à peser.

[6] Hélas! veux-tu m'ôter, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir?
Cesse de m'affliger. Mon père veut un gendre:
Il ne l'ordonne point, mais je sais trop l'entendre.

[7] Dans la lettre à d'Argental, du 13 avril 1767, on lit:

Va, si j'aime en secret les lieux où je suis née,
Mon cœur doit s'en punir, il se doit imposer
Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser:
N'en demande pas plus....

[8] Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même était de simple bois.
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

La Fontaine, *Philémon et Baucis*.

[9] Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.
Apprenez que dans moi vous voyez un coupable;
Vous voyez dans Sozame un vieillard vénérable
Qui soutint autrefois de ses vaillantes mains

Le pouvoir dont Cyrus effraya les humains.
Quand Smerdis a régné, ma fougueuse jeunesse
A du brave Sozame affligé la vieillesse.
Smerdis l'a dépouillé de ses biens, de son rang.
Une sentence inique a poursuivi son sang.
Ce prince est chez les morts ; et la première idée....

10 Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Approuve mes regrets, mon repentir, mes vœux.
L'objet de mes remords est de te rendre heureux.
Renonce à tes déserts, et revois ta patrie :
Écoute en ta faveur ton prince qui te prie,
Qui met à tes genoux sa faute et ses douleurs,
Et qui s'honore encor de les baigner de pleurs.

11 Dans la lettre à d'Argental, du 16 mai 1767, Voltaire propose :

Entends sa voix, entends la voix de ta patrie,
Celle de ton devoir qui doit te rappeler,
Et des pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

12 Tu sais que mes forfaits, que tes calamités,
Ta malheureuse fuite en ces bords écartés,
Tout fut fait par l'amour. Cet amour qui t'offense
Alla dans ses excès jusqu'à la violence.
Par un autre hyménée enchaîné malgré moi,
Je ne pouvais t'offrir un rang digne de toi.
J'outrageais ta vertu, quand j'adorais tes charmes.
J'ai payé ce moment de quatre ans de mes larmes.
Les malheurs inouis sur ta tête amassés,
Je les ai tous sentis, et tu m'en crois assez ;
Mon abord en ces lieux le fait assez connaître.
Le ciel de tous côtés m'a fait enfin mon maître.
Smerdis et mon épouse, en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau.
Ecbatane est à moi....

13 Dans *Tancrède*, acte III, scène 6, Aménaïde dit :

Frappez, mais écoutez.

C'est la célèbre réponse, *Frappe, mais écoute*, faite par Alcibiade aux menaces d'Eurybiade. B.

14 Grands dieux, qui la rendez comme vous adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable !

Corneille, dans *Cinna*.

15 Lettre à d'Argental, du 15 mai 1767 :

Toi seul m'as condamnée à vivre en ces déserts.

16 Lettre à d'Argental, du 15 mai 1767 :

Mais qu'il parte à l'instant! que jamais sa présence
N'épouvante un asile offert à l'innocence.

17 Lettre à d'Argental, du 24 novembre 1766:

Par nous-même apprêté nous porte un coup mortel;
Mais lorsque sans secours, à mon âge, on rassemble
Dans un exil affreux tant de malheurs ensemble.

18 Ipsa quidem virtus pretium sibi, solaque late
Fortunæ secura nitet; nec fascibus ullis
Erigitur....
Nil opis externæ cupiens, nil indiga laudis,
Divitiis animosa suis....

CLAUDIAN. *Consulatus Mallii Theod.* v. 1.

19 .... Me titillat gloria.

HOR. II, sat. III, v. 179.

20 Lettre à Lekain, 20 février 1767:

Insensible au mérite et même tyrannique.

21 Justitiam corrupit amor sceleratus habendi.

OVID., *Met.*, I, 131.

22 Appui de ma vieillesse,
Viens, mon fils, mon cher fils, combler mon allégresse.
Tout est prêt, on t'attend.

23 SOZAME.

Je vous l'ai déclaré;
Je révère un usage antique et consacré.
Mais il est dangereux : les Persans sont à craindre;
A se venger sur vous vous allez les contraindre.

Une autre version est donnée par la lettre à Lekain, du 2 mars 1767:

OBÉIDE.

Je n'en apprends que trop.

SOZAME.

Je vous l'ai déclaré;
Je respecte un usage en ces lieux consacré:
Mais des sévères lois par vos aïeux dictées,

Les têtes de nos rois pourraient être exceptées.

LE SCYTHE.

Plus les princes sont grands, etc.

24 Dans la lettre à Lekain, du 23 février 1767:

Vous voyez, vous sentez quel meurtre se prépare.

25 ....tout est résolu.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

Je ne sais à quelle scène appartenait le vers dont on trouve deux versions dans la lettre à d'Argental, du 11 février 1767. B.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DES SCYTHES.

AVIS AU LECTEUR[1].

L'auteur est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées[2] à Paris chez Duchêne, au Temple du Goût[3], en 1764, avec privilége du roi, ne sont point du tout conformes à l'original; il ne sait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilége sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilége de défigurer des pièces de théâtre, et de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'*Oreste*, le libraire du Temple du Goût finit la pièce par ces deux vers de Pylade:

Que l'amitié triomphe en tout temps, en tous lieux;
Des malheurs des mortels et des *crimes* des dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de Pylade, que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami d'obéir aveuglément aux ordres de la divinité. Dans toutes les autres éditions on lit:

.... Et du courroux des dieux.

[1] Cet *Avis au lecteur* est imprimé à la suite des *Scythes* dans l'édition de Paris, Lacombe, 1767, in-8°, dont j'ai parlé page 462; dans le tome IV des *Nouveaux Mélanges*, il est après la *Préface* (de Paris); mais dans l'édition in-4° des *OEuvres*, il est rétabli à la fin de la pièce. Dans l'édition encadrée ou de 1775, il est placé dans le tome VI après *Sophonisbe*, la dernière des tragédies alors recueillies. Les éditeurs de Kehl l'ont transporté après *Agathocle*, la dernière des tragédies de Voltaire. Ainsi ont fait tous leurs successeurs. Je le donne à son rang, avec des variantes qui sont de 1768. B.

[2] Dans l'édition in-4° ou de 1768, on avait mis: « imprimées tant dans « les provinces que dans les pays étrangers, ne sont point du tout conformes « à l'original.

« Dans la tragédie d'*Oreste*, etc. » B.

[3] C'était l'enseigne de Duchesne, libraire. B.

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer, page 237 :

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous, laissez cette cendre à mon juste courroux, etc.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainsi quatre rimes masculines de suite, et de violer si grossièrement les premières règles de la poésie française? Il y a plus encore. Le sens est perverti; il y a six vers nécessaires d'oubliés. Il se peut qu'un comédien, pour avoir plus tôt fait, ait écourté et gâté son rôle. Un libraire ignorant achète une mauvaise copie du souffleur de la comédie, et, au lieu de suivre l'édition de Genève, qui est fidèle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaissable.

La même sottise se trouve dans la tragédie de *Brutus*, page 282 :

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes.
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.
Abominables lois que la cruelle impose!

Peut-on présenter aux lecteurs un pareil galimatias, et voler ainsi leur argent? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle est la négligence de quelques libraires; ils n'ont ni assez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni assez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie : pourvu qu'ils vendent leur marchandise, ils sont contents. Mais bientôt leur mauvaise conduite est découverte, et leurs misérables éditions décriées restent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède est imprimé beaucoup plus infidèlement. L'auteur est obligé de déclarer qu'il y a dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci par exemple :

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

[a] *L'Orphelin de la Chine* n'est pas moins défiguré. On ne

[a] Ceci a déjà été remarqué dans l'avertissement qui est à la tête du pre-

trouve point [1] dans l'édition de Duchêne ces vers que dit Gengis, et qui sont dans toutes les éditions :

> Gardez de mutiler tous ces grands monuments,
> Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
> Respectez-les ; ils sont le prix de mon courage.
> Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
> Ces archives de lois, ce long amas d'écrits,
> Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
> Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
> Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Ce discours est très convenable dans la bouche d'un prince sage, qui parle à des Tartares ennemis des lois et de la science.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

> Cessez de mutiler tous ces grands monuments
> Échappés aux *fureurs des flammes, du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de *Zulime* est ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué son père, qui sent tous ses crimes et qui s'en punit, à qui son père pardonne, et qui s'écrie dans son désespoir : « J'en suis indigne », doit faire un grand effet. On a tronqué et altéré cette fin, et on finit la pièce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinents qu'on a mis dans *Olympie* sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main :

> Ne viens point, malheureux, par différents efforts.....

En un mot, l'auteur doit, pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de Duchêne, qui n'est qu'un tissu de fautes et de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des scènes plus impertinemment tronquées. Cette

mier volume du théâtre. — Cette note est de 1768; voyez tome II, page 2. B.

[1] L'édition de 1768 porte : « On ne trouve point dans ces éditions furtives ces vers, etc. » B.

manœuvre a été poussée à un tel excès, que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence et le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'*Olympie*, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années; tantôt on publie sous son nom de prétendues *Lettres secrètes*[1], tantôt ce sont des *Lettres à ses amis du Parnasse*[2], qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon, et puis c'est son *Portefeuille retrouvé*[3], que personne ne voudrait ramasser. Granger le libraire met son nom hardiment à un tome de *Mélanges*[4]; un ex-jésuite[5] lui attribue des livres ridicules, et écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore, et tout cela se vend à des provinciaux et à des étrangers, qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent et meurent comme des insectes éphémères; mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe; le goût se corrompt tous les jours. Il en est à peu près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation : il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe, et à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, et qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, et qui

[1] Voyez tome XLII, pages 478 et 661. B.

[2] Voyez tome XLII, page 478. B.

[3] Le *Portefeuille trouvé, ou tablettes d'un curieux*, 1757, in-12, et 1757, deux volumes in-12. Cette dernière est plus ample et a un *Avertissement* différent. B.

[4] Il s'agit soit du volume intitulé : *Mélanges de poésies, de littérature, d'histoire, et de philosophie*, 1761, in-12 de 324 pages; soit de celui qui a pour titre : *Troisième suite des mélanges de poésie*, etc., 1761, in-8° de 476 pages dont j'ai déjà parlé, tome XXXIX, page 419, et qui se trouve quelquefois relié comme XIXe volume des *OEuvres de Voltaire*. B.

[5] Nonotte : voyez tome XLI, page 38; XLII, 667 et suiv. B.

commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués; sur l'agriculture, sans avoir possédé un champ; sur le ministère, sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis; sur l'art de gouverner, sans avoir pu seulement gouverner leur servante! Combien s'érigent en critiques, qui n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable; qui parlent de poésie, et qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers! Combien enfin deviennent calomniateurs de profession pour avoir du pain, et vendent des injures à tant la feuille!

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIÈCE DRAMATIQUE,

REPRÉSENTÉE, SUR LE THÉATRE DE F***, AU MOIS DE SEPTEMBRE 1767.

AVIS DU NOUVEL ÉDITEUR.

Wagnière, dans son *Examen des Mémoires de Bachaumont* (qui fait partie des *Mémoires de Longchamp et Wagnière,* publiés en 1826), dit, tome I, page 264, que *Charlot* fut composé en moins de trois jours. Voltaire parle de cinq dans sa lettre à Damilaville, du 28 septembre 1767. La pièce fut jouée à Ferney, comme le titre l'annonce. Elle n'avait encore paru sur aucun théâtre public, lorsque le succès qu'elle obtint, dans l'hiver de 1781-82, sur le théâtre du comte d'Argental, engagea les comédiens italiens à la mettre à l'étude. La première représentation eut lieu le 4 juin; mais on n'en donna que trois.

BEUCHOT.

PRÉFACE[1].

Cette pièce de société n'a été faite que pour exercer les talents de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant et de danse, du comique, du tragique, de la morale, et de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Italie, plusieurs académiciens s'amusent à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-temps en France, et même chez quelques uns de nos princes. Rien n'anime plus la société; rien ne donne plus de grace au corps et à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu, et ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de lettres, qui, sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre avec toute la bonté et tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV est véritablement le héros de la pièce : mais il avait déjà paru dans *la Partie de Chasse* [2], représentée sur le même théâtre; et on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler [3].

[1] Cette Préface, de Voltaire lui-même, est dans l'édition de 1767, mais ne fut conservée ni dans l'édition in-4°, ni dans l'édition encadrée. Elle a été rétablie par les éditeurs de Kehl. B.

[2] Par Collé. B.

[3] M. de Voltaire avait changé le dénoûment de cette pièce dans l'édition qu'il préparait; et c'est d'après ces nouvelles corrections qu'elle est imprimée ici. K.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti de Henri IV.

HENRI IV.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maison, élevée avec le marquis.

MADAME AUBONNE, nourrice.

CHARLOT, fils de la nourrice.

L'INTENDANT de la maison[1].

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la comtesse.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

DOMESTIQUES, COURRIERS, GARDES.

SUITE DE HENRI IV.

La scène est dans le château de la comtesse de Givry, en Champagne.

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent et ôtent des meubles. L'INTENDANT de la maison est à une table; UN COURRIER en bottes, à côté; MADAME AUBONNE, nourrice, coud; et BABET file à un rouet. UNE SERVANTE prend des mesures avec une aune; une autre balaie.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Quatorze mille écus!... ce compte perce l'ame...
Ma foi, je ne sais plus comment fera madame
Pour recevoir le roi, qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre?

L'INTENDANT.

Eh! oui.

BABET.

Que ce jour sera beau!
Madame Aubonne! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître!

MADAME AUBONNE, *cousant.*

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

MADAME AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfants.
Ris tant que tu pourras; chaque chose a son temps.

LE COURRIER, *à l'intendant.*

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère...
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vite.

MADAME AUBONNE.

Hélas! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot, mon enfant, pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince!

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il assiégeait, vous dis-je... une ville en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval et le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret
En ayant apporté, s'étaient laissé surprendre :
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

(Madame Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte ; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, et tendent le cou ; une servante qui balayait s'approche, et écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

MADAME AUBONNE, se levant.

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, écrivant.

Le roi...
Quatorze mille écus en six mois...

LE COURRIER.

Sur ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, écrivant.

Je m'y perds quand j'y pense !...
Le roi les rencontra... son auguste clémence...

BABET.

Leur fit grace sans doute?

(Ici, tout le monde fait un cercle autour de l'intendant.)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus;
Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.
« Le Béarnais, dit-il, est mal en équipage,
« Et s'il en avait plus, vous auriez davantage. »

TOUS ENSEMBLE.

Le bon roi! le grand roi!

L'INTENDANT.

Ce n'est pas tout; le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(Il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

MADAME AUBONNE.

Je l'aime!

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel
Un grave ambassadeur, je ne sais plus lequel,
Vit sa jeune noblesse admise à l'audience,
L'entourer, le presser sans trop de bienséance.
« Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
« Ils me pressent de même au milieu des combats. »

LE COURRIER.

Ça donne du desir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

MADAME AUBONNE, se remettant à l'ouvrage.

Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un soir, près d'un couvent...

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit... la voilà... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras:
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure...
Quatorze mille écus! et cela clair et net!...
On en doit la moitié... Va vite.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.

(Il sort.)

BABET, reprenant son rouet.

La nourrice toujours dans son chagrin persiste,
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.
Notre jeune marquis, que la bonne a nourri,
Est un grand garnement; et j'en suis bien marri.

MADAME AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

MADAME AUBONNE.

Notre marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh! non;
Il n'a point d'amitié; le mal est sans remède.

MADAME AUBONNE, cousant.

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, écrivant.

Les vices de l'esprit peuvent se corriger;
Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; GUILLOT, accourant.

GUILLOT.

Ah! le méchant marquis! comme il est malhonnête!

MADAME AUBONNE.

Eh bien! de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent:
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins, jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul, mais deux!

BABET.

Bon! c'est de joie

Qu'il t'aura souffleté; tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

MADAME AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT, *écrivant.*

La chose est mal pourtant... Madame la comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens; et Guillot est le fils d'un fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du marquis?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai?... Tu dis
Que je plais à monsieur?

GUILLOT.

Oh ! tu ne lui plais guère ;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits ;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc ?

MADAME AUBONNE.

Quelle sotte folie !
Le marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de madame, et qui, dans la maison,
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même :
C'est pour lui qu'on la garde, et c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à-la-fois ?
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore : ils en ont une file ;
Ils vous écrèment tout, et jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet ; parbleu, chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment ?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage ;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesants soufflets que j'ai reçus en gage.

MADAME AUBONNE.

Des soufflets à mon fils !

GUILLOT.

Eh !... j'entends si j'osais...
Mais Charlot m'en impose, et je n'ose jamais.

L'INTENDANT, se levant.

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah ! tous les grands seigneurs se ruinent en France ;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'intendant...
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne et sa fille jolie,
Apercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était son confident :
C'est un brave seigneur, et que partout on vante ;
Madame la comtesse est sa proche parente :
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS.

(Tous se lèvent.)

LE MARQUIS.

Mon vieux feseur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet; bonjour, ma vieille bonne...
(à Guillot.)
Ah ! te voilà, maraud ; si jamais ta personne
S'approche de Babet, et surtout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh! de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot?

MADAME AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez... Monsieur Rente, à l'instant
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse, et pour d'autres plaisirs.
J'ai très peu d'écus d'or, et beaucoup de desirs.
Monsieur mon trésorier, déboursez, le temps presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel temps prenez-vous là? quoi! dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour!
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur que l'on vient d'éloigner,

M'avait dit que ma mère allait me ruiner;
Je vois qu'il a raison.

MADAME AUBONNE.

Fi! quel discours infame!
Soyez plus généreux, respectez plus madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

MADAME AUBONNE, pleurant.

L'ingrat!

GUILLOT, dans un coin.

Il a l'ame bien dure,
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi! vous, méchant!

LE MARQUIS.

Eh! si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime... comme il m'aime... assez peu, c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, écrivant.

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(à Guillot, qui est dans un coin.)
Donnez-m'en donc bien vite... Ah! ah! je t'aperçois;
Attends-moi, malheureux!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh! qu'est-ce que je vois?
Je le cherche partout : que ses mœurs sont rustiques!
Je le trouve toujours parmi des domestiques.
Il se plaît avec eux; il m'abandonne.

MADAME AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice;
Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

MADAME AUBONNE.

Ah! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Étant cru mort long-temps, vous sauvâtes sa vie:
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir?
Laissez-moi lui parler.

MADAME AUBONNE.

Dieu veuille que madame
Par ses soins maternels amollisse son ame!

LE MARQUIS.

Que de contrainte!

LA COMTESSE, à l'intendant.

Et vous, tout est-il préparé?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte;
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe?
Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
(à ses gens.)
Laissez-moi, je vous prie.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,
Parle à votre raison et sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que, depuis votre enfance,
Vous avez repoussé ma tendre complaisance;
Que vos maîtres divers et votre précepteur,
Par leurs soins vigilants révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre
Le fils de la nourrice, à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez;
Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,

Fesait assidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, madame, et m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie;
La doctrine est pour eux, et non pour ma maison.
Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs mœurs,
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir
Un officier ajoute un triste et vain savoir;
Mais sachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
A l'esprit très orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que, dans cet heureux jour,
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,
Que du seul intérêt vous parliez le langage?

LE MARQUIS.

Oh! j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup; mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton, la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur:
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis: pourquoi? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu;
Leur ame en est empreinte; et si cet avantage[2]
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi,
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai:
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré;
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,

Que le savant Charlot la suive et la courtise:
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous:
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à sa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre: ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendrissez; madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentiments.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respects, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur, ainsi que de la bouche.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, se détournant.

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.
Vivre à vos pieds, madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs,
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui

A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercenaire;
Je veux auprès du roi servir en volontaire,
Hasarder tout mon sang, sûr que je trouverai
Auprès de vous, madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant, si j'étais à ta place.
Mon fils, sans doute, aura pour servir sous sa loi
Autant d'empressement et de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot? l'accolade est bizarre!

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout soit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien! la voilà... mais...

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT prend la main du marquis et la baise.

Je révère,
J'ose chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va... je suis très content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare;
Le mien s'épanouit... Quel bruit! quel tintamarre!

SCÈNE VII.

PLUSIEURS DOMESTIQUES en livrée, et d'autres gens entrent en foule; GUILLOT, BABET sont des premiers; JULIE, Mme AUBONNE, dans le fond : elles arrivent plus lentement; LA COMTESSE est sur le devant du théâtre avec LE MARQUIS et CHARLOT.

GUILLOT, accourant.

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous voi [3].
Il était encor loin; mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si tôt; c'est ce soir qu'on l'attend :
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis... je rougis; ma toilette
M'a trop long-temps tenue, et n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas?

BABET.

Il est très beau... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, et sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET, allant et venant.

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit: *C'est lui;* la chose est claire.

L'INTENDANT, arrivant à pas comptés.

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, et pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, et moitié surdorée,
D'excellents pâtissiers, d'acteurs italiens,
Et des danseurs de corde, et des musiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors, et des trompettes,
Des feseurs d'acrostiche, et des marionnettes.
Tout le monde a crié *le roi* sur les chemins;
On le crie au village, et chez tous les voisins;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire;
Et voilà justement comme on écrit l'histoire [4].

GUILLOT.

Nous voilà tous bien sots!

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonsoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu, que ce Charlot m'ennuie!

(Ils sortent : la comtesse reste avec la nourrice.)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus :
Il servira le roi; je ferai sa fortune :
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux; c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console et qui charme la vie.

MADAME AUBONNE.

Vous me rendez confuse, et mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne?

MADAME AUBONNE, tristement.

Ah!

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

MADAME AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

MADAME AUBONNE.

Mon fils!... Madame... allons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin je le verrai ce charmant Henri quatre,
Ce roi brave et clément qui sait plaire et combattre,
Qui conquit à-la-fois son royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui sait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros, et des belles.

CHARLOT, dans un coin.

Elle aime ce grand homme; elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

MADAME AUBONNE.

Très belle et très bien mise,
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, partout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement... il a le cœur fort tendre;
On me l'a dit du moins... je n'y veux point prétendre;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet...
Eh! mon dieu! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! allons vite.

(Il sort.)

MADAME AUBONNE.

Eh bien! belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il signera du moins le contrat projeté,
Qui sera par madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur soit touché;
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour;
Il n'a jamais montré ces douces complaisances
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer;
Il ose être jaloux, et ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère:
Le fils me fait trembler; quel triste caractère!
Ses airs, et son ton brusque, et sa grossièreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête et tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

MADAME AUBONNE.

Parlez net;
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le marquis est haï.

JULIE.

Tout autant qu'haïssable :
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère, après tout, je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer :
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentiments, mes chagrins, et mes vœux.

MADAME AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah! comment nous tirer du fond du précipice?

JULIE.

Et moi, que devenir, comment faire, nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne!

MADAME AUBONNE.

Hélas!

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la comtesse à différer la chose?
Tu sais la gouverner; ton avis en impose;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer.
Mais réponds donc.

MADAME AUBONNE.

Hélas!... oui, ma belle Julie...
(en pleurant.)
Votre demande est juste... elle sera remplie.

SCÈNE II.

JULIE, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

Madame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant... Que votre fils, ma bonne,
Est galant et poli!... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte?

MADAME AUBONNE.

Il veut servir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi [5].
Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques:
Il fut blessé, madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour;
Oui, je voudrais servir Henri quatre et madame.

JULIE, à madame Aubonne.

La bonne, vous pleurez!

MADAME AUBONNE.

J'en ai sujet: mon ame
Se rappelle sans cesse un fatal souvenir.

JULIE.

Quoi! pouvez-vous sans joie et sans vous attendrir,
Voir un fils si bien né, si rempli de courage,
Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge?

MADAME AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés;
Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour est bien juste, il est touchant, ma bonne;
Mais, il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin?... Çà, dites-moi, Charlot...
Non... monsieur... mon ami... Ma mère... que ce mot...
De Charlot... convient mal... à toute sa personne!

MADAME AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... Ma bonne!

MADAME AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le marquis?
L'art n'a rien pu sur l'un; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

MADAME AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui...
(à Charlot.)
Je voudrais répéter... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'est point étrange:

Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts,
Qui de nos courtisans attirent les regards,
Les armes, le dessin, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait...
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah! vous seule en servez... mais le respect, le zèle,
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon dieu non...
Vous chantez à merveille; et votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence:
Asseyez-vous, ma mère, et voyez votre fils.

MADAME AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(Elle s'assied; ils dansent, et Charlot chante.)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix;
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher
Sans chercher
Le danger?
On meurt à ses yeux sans espoir;
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, après avoir dansé un seul couplet.

Vous êtes donc l'auteur de la chanson?

CHARLOT.

Madame,
C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.
Par votre goût, sans doute, ils seront rejetés.

JULIE.

Ils n'offensent personne... Ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent surtout exciter ma colère:
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!... je n'oserais
Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits!

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre...
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

MADAME AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que madame en pût aussi jouir.

JULIE recommence à danser avec Charlot, qui répète l'air.

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, etc.

MAJEUR.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois et des dieux
Le maître est dans vos yeux.
Ah! si de votre cœur
Il était vainqueur!
Quel bonheur!
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous

L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des lois, etc.
On meurt à ses yeux sans espoir;
On meurt de ne les plus voir.

SCÈNE III.

JULIE, CHARLOT; LE MARQUIS entre et les voit danser, pendant que MADAME AUBONNE est assise et s'occupe à coudre.

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir!... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis!

CHARLOT.

Pourquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre, quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup? et les payez-vous cher?

JULIE.

J'en dois avoir, monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris..., à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, monsieur, votre injuste colère.

Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer;
Mon cœur le méritait, il l'osait espérer.
(en montrant Julie.)
Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême;
Ses ordres sont sacrés, chacun doit les remplir:
En la servant, monsieur, j'ai cru vous obéir.

MADAME AUBONNE.

C'est très bien riposté; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Écoute, mon garçon, je te défends... à toi,
(Charlot le regarde fixement.)
De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

MADAME AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Eh! comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... En un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée!
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

MADAME AUBONNE.

Eh bien! vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr.. Monsieur, prenez-y garde [6];

Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect:
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse;
Mais...

LE MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot! que tout cela me blesse!
Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS, *menaçant Charlot.*

Si...

CHARLOT.

Quoi? si?

MADAME AUBONNE, *se mettant entre deux.*

Mes enfants, paix! paix! paix!
Eh mon dieu! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure.
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi, j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, monsieur, je sais ce que je doi;
(en regardant Julie.)
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop, faquin.

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue;
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri

Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'ame assez frappée.
A mon côté, monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi! misérable...

JULIE.

Encore!

MADAME AUBONNE.

Allez, mon fils, de grace,
Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place:
Tout ira bien; cédez, quoique très offensé.

CHARLOT.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.

(Il sort.)

MADAME AUBONNE.

Ah! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut;
Je n'aurais pas beau jeu: c'est une étrange affaire
De combattre à-la-fois deux femmes en colère.

SCÈNE IV.

JULIE, MADAME AUBONNE.

MADAME AUBONNE.

Non, vous n'aurez jamais ce brutal de marquis:

Qu'ai-je fait! non, ces nœuds sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi! tu me serviras?

MADAME AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah! que je te devrai!

MADAME AUBONNE.

O fortune! ô destin! que tout change à ton gré!
Du public cependant respectons l'allégresse:
Trop de monde à présent entoure la comtesse;
Comment parler? comment, par un trouble cruel,
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel?

JULIE.

Je le sais, et je crains que mon refus la blesse:
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

MADAME AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler...
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

MADAME AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle,
Sur tes conseils prudents, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

MADAME AUBONNE.

Hélas! tout dès long-temps trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

MADAME AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes...
N'importe... je le veux... je ferai mon devoir;
Je serai juste.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon espoir.

SCÈNE V.

JULIE, MADAME AUBONNE, BABET.

BABET, accourant avec empressement.

Allez, votre marquis est un vrai trouble-fête.

MADAME AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins;
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillants caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savants;
Ce spectacle admirable attirait les passants;
Les filles l'entouraient; toute notre séquelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint fesant tous ces apprêts;
Mais monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer, et Charlot, au contraire,
A dit que tout est bien. Le marquis en colère
A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit:

Ce silence au marquis a causé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé!

BABET.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut... Il s'est fâché vraiment :
Il a dit de gros mots.

MADAME AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCÈNE VI.

JULIE, MADAME AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, en criant.

Ah! mon dieu! quel malheur!

BABET.

Quoi?

MADAME AUBONNE.

Qu'est-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune seigneur...

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

MADAME AUBONNE.

Ah! mon dieu! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'chose.

MADAME AUBONNE.

Eh! butor! dis donc vite, de grace,
Ce qui s'est pu passer, et tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas! tout est passé. Le marquis là dehors
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

MADAME AUBONNE.

Ah! malheureuse!

JULIE.

Hélas! vous répandez des larmes.
Mais ce n'est pas Charlot; Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami, ma foi, très vertement.
L'autre, qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin : « Charlot, garde-toi bien
« D'attendre monseigneur, il ne ménage rien ;
« J'ai trop à mes dépens appris à le connaître;
« Va-t'en ; il ne faut pas s'attaquer à son maître. »
Mais Charlot lui disait : « Monsieur, n'approchez pas. »

Il s'est trop approché, voilà le mal.

MADAME AUBONNE.

Hélas!

Allons le secourir, s'il en est temps encore.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Non, il n'en est plus temps.

MADAME AUBONNE.

Juste ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

MADAME AUBONNE, *en pleurant.*

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée; et, presque au même instant,
Pour préparer madame à cet événement,
J'empêche, si je puis, qu'on n'entre et qu'on ne sorte,
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible et si tendre;
Épargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état

Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains son fils... Le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

MADAME AUBONNE.

Quelle mort! et par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juste ciel!
Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,
Quand le roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant:
La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah! les lois sont bien dures.

BABET, à Guillot.

Charlot serait perdu!

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, et qu'on ne peut prévoir:
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort?

L'INTENDANT.

Sans doute;
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource?

GUILLOT, à Babet.

Écoute;
Il en disait de moi l'an passé tout autant;
Il croyait m'enterrer, et me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfants, au logis gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

MADAME AUBONNE.

J'en mourrai... mais allons, le dessein en est pris.
(Elle sort.)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit et des cris chez madame.

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler nos larmes à ses pleurs.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT; TROUPE DE GARDES; CHARLOT, *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'aurais pu fuir, sans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je desire la mort, et j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux?

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'est très bien dit.

CHARLOT.

J'espère

Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi! ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, et bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse;
Et que je plains Julie! elle avait la tendresse
De monsieur le marquis; et mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.

(à l'intendant.)

Vous, monsieur, si jamais dans leur triste maison,
Après cet attentat, vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir;
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne sont pas pour moi... la source en est plus belle...
Adieu... Conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot ! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET, *à ceux qui emmènent Charlot.*

Messieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCÈNE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens et sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes, tour-à-tour,
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidèle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras;
Par une fausse porte elle s'est éclipsée:
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée;
Elle est, pour son malheur, mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?

Le roi viendra bientôt : son seul aspect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur :
L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'état, déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits sans force, et les lois inutiles.
A peine nous sortons de ces temps orageux.
Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas ! de cet affreux malheur ;
Ne me reprochant rien, dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans sa sotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son seigneur, et fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille !

SCÈNE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au secours ! ah ! mon dieu, la misère !

Protégez-nous, madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi! Babet?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis;
On ne dansera point, plus de fête... Ah! madame!
Que de maux à-la-fois!... tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot est en prison!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le sauver prenez sur vous le soin:
Chacun vous aidera; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y soit bien long-temps.

JULIE.

Madame sort déjà de ses appartements.
Dans quel accablement elle est ensevelie!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE, soutenue par deux SUIVANTES.

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi; que je parle à Julie;
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT, à Babet.

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(Ils sortent.)

LA COMTESSE, se jetant dans un fauteuil.

O ma chère Julie! en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, et mon cœur
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée!
Ah! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort... et je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier:
Au lieu de cette fête et si sainte et si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah, Julie!

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte:
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte,
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grace?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé;
A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère...

LA COMTESSE, *se levant.*

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter.
Elle est mère... et je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance et de peine;
Ma douleur me suffit.

(On entend du bruit.)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine!

(Le peuple, derrière le théâtre.)

Vive le roi! le roi! le roi! le roi! le roi!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME AUBONNE.

MADAME AUBONNE.

Ce n'est pas lui, madame, hélas! ce n'est que moi [7].
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue;
J'avais pris des chevaux; et je viens à genoux
Révéler votre sort et mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grace.

LA COMTESSE.

Quoi! malheureuse! as-tu paru devant le roi?

MADAME AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi [8]:

Ce monarque adoré ne rebute personne;
Il écoute le pauvre, il est juste, il pardonne :
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit? quels étranges discours
Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours!
Laisse-moi.

MADAME AUBONNE.

Non, sachez cet important mystère :
Charlot est plein de vie, et vous êtes sa mère.

LA COMTESSE.

Où suis-je? juste Dieu? pourrais-je m'en flatter?
Ah, Julie! entends-tu?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

MADAME AUBONNE.

Hélas! vous auriez pu sur son noble visage
Du comte de Givry voir la parfaite image.
Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la Ligue accablait les partisans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière :
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras;
Ce malheureux enfant touchait à son trépas :
Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari, que le roi vient de faire appeler,

Interrogé par lui, vient de tout révéler;
C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
Tout est prouvé.

LA COMTESSE.

Julie! heureux jour! heureux crime!

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI ET TOUTE SA COUR; CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le sera lui-même.
Je rends graces au ciel dont la bonté suprême
Par le coup inouï d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, et préparé le mien.
Je vous rends votre fils, et j'honore sa mère;
Il me suivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;
Je cours de ce château dans le champ de la gloire;
Mon sort est de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adversités,
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur et le père[9].

FIN DE CHARLOT.

NOTES ET VARIANTES

DE *CHARLOT*.

1 Il est appelé Monsieur Rente dans la scène 3 de l'acte 1er. B.

2 Si de la politesse un agréable usage.

Voyez la lettre à Damilaville, du 19 septembre 1767.

3 Ce vers est répété dans la scène 5 de l'acte III. B.

4 Ce vers, devenu proverbe, est fréquemment cité par Voltaire lui-même. B.

5 Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire et le danger,
Entre un héros et vous pourrait se partager!
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Élevée avec vous, moi! que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse et ses dignes bienfaits,
Une très bonne mère, et, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

MADAME AUBONNE, en soupirant.

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance;

Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot....

[6] Ce texte est celui de toutes les éditions données du vivant de l'auteur. Palissot impute aux éditeurs de Kehl cette *rime du Pont-Neuf*, et a mis dans son édition :

Vous méritez, monsieur, une telle algarade ;
Vous vous faites haïr, et ce ton vous dégrade. B.

7 LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô ciel ! il vient chez moi !

SCÈNE V.

LE COURRIER, en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.

JULIE.

Charlot sera sauvé.

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde
Dans la cour à l'instant vient avec une garde.
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point ?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à peu près d'une lieuē,
Dans un petit village, avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sûre.

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison.

(On prépare trois fauteuils.)

LA COMTESSE, allant au-devant de lui.

Ah ! monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, madame ; ici le roi m'envoie :
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(à Julie, qui veut sortir.)
Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi ;

Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, madame, et sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.
(Il s'assied entre elles.)
Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi :
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'ame grande et bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter.... Ne vous affligez point,
Madame, et jusqu'au bout souffrez que je m'explique :
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique :
On le crut mort long-temps; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la guerre,
Ainsi que tout l'état, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs :
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs;
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe : ah! grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils; courons, que je le voie.
Mais.... serait-il bien vrai?...

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! si j'avais rempli ce devoir si sacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur sang de mon sang, et d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.
Votre fils réchappa; mais l'échange était fait.
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous passait pour la nature.
La nourrice voulut dissiper votre erreur;
Elle n'osa jamais alarmer votre cœur,
Craignant, en disant vrai, de passer pour menteuse;
Et la vérité même était trop dangereuse.
Dans un billet secret avec soin cacheté,
Son mari, vieux soldat, mit cette vérité.
Le billet, déposé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le mystère.
Le soldat même, à part interrogé long-temps,
Menacé de la mort, menacé des tourments,
D'un air simple et naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'est pas le temps de l'imposture;
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé : des témoins entendus
Sur le lieu, sur le temps, sur chaque circonstance,
Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point; il sait sonder les cœurs:
Art difficile et grand qu'il doit à ses malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
Que pour aimable et brave ici chacun renomme.
De votre père, hélas! c'est le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Massacré près de moi dans l'horrible journée
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
C'est lui-même, vous dis-je; oui, c'est lui, je l'ai vu:
Frappé de son aspect, j'en suis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous ravissez mon ame.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, madame,
Que la triste nourrice, appuyant mes récits,
Puisse ici retrouver son véritable fils.
Il était expirant; mais on espère encore
Qu'il pourra réchapper: sa mère vous implore;
Elle vient: la voici qui tombe à vos genoux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME AUBONNE, CHARLOT.

MADAME AUBONNE, se jetant aux pieds de la comtesse.

J'ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez, levez-vous:
Je dois vous pardonner, puisque je suis heureuse.
Tu m'as rendu mon sang.

(La porte s'ouvre; Charlot paraît avec tous les domestiques.)

CHARLOT, dans l'enfoncement, avançant quelques pas.

O destinée affreuse!
Où me conduisez-vous?

LA COMTESSE, courant à lui.

Dans mes bras, mon cher fils!

CHARLOT.

Vous, ma mère?

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O ciel! je te bénis.

LA COMTESSE, le tenant embrassé.

Oui, reconnais ta mère; oui, c'est toi que j'embrasse;
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(Le peuple derrière le théâtre.)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

LE DUC.

Pour le coup, c'est lui-même. Allons tous: c'est à moi
De présenter le fils, et la mère, et Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, marquis.

Je ne sais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français....
Mon fils!

CHARLOT, marquis.

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, marquis.

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(Tout le monde crie :)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

— Sur l'un des vers de cette longue variante, voyez la 28e des notes sur *Tancrède*, tome VII, page 209. Au lieu de l'hémistiche *O ciel! je te bénis*, Voltaire, dans sa lettre à Damilaville, du 21 septembre 1767, propose de mettre : *O destins inouis!* B.

8 Voyez ma note 3. B.

9 Ce dernier hémistiche est déjà dans *la Henriade*, chant Ier, vers 6. B.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DE CHARLOT.

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1769.

AVERTISSEMENT

DU NOUVEL ÉDITEUR.

Dans les éditions de Kehl on lit au titre de cette pièce, *comédie de société, jouée à la campagne en* 1767. Cependant la première lettre où Voltaire en parle est celle à Thieriot, du 6 mars 1769. C'est à la date du 5 février 1770 que les *Mémoires secrets* en font mention pour la première fois; et Wagnière n'a fait ici aucune observation. L'auteur n'avait pas destiné sa pièce au théâtre[1]. Cependant, huit mois plus tard, on en fit une lecture au comité du Théâtre-Français[2], qui, ne sachant d'où elle venait, la refusa.

Ce ne fut que deux ans après que Voltaire la fit imprimer. La première édition est sans préface : mais au bas de la liste des personnages on lit en note : « Le fond de cette comédie est tiré des mémoires du temps. Rien n'est plus connu que l'histoire d'un dépôt nié par un homme très grave, et rendu par la célèbre Ninon. »

Une autre édition, aussi de 1772, n'a plus cette note, mais contient la *Préface* qui suit; c'est cette édition qui forme le texte actuel. C'est l'édition de 1772, avec la note au bas de la liste des personnages, qui présente les variantes.

BEUCHOT.

[1] Lettre à Damilaville, du 29 mai 1769.

[2] *Mémoires secrets* du 7 février 1770.

PRÉFACE[1].

L'abbé de Châteauneuf, auteur du *Dialogue sur la musique des anciens*[2], ouvrage savant et agréable, rapporte à la page 104 l'anecdote suivante :

« Molière nous cita mademoiselle Ninon de Lenclos[3] comme « la personne qu'il connaissait sur qui le ridicule fesait une « plus prompte impression, et nous apprit qu'ayant été la veille « lui lire son *Tartufe* (selon sa coutume de la consulter sur tout « ce qu'il fesait), elle le paya en même monnaie par le récit « d'une aventure qui lui était arrivée avec un scélérat à peu « près de cette espèce, dont elle lui fit le portrait avec des « couleurs si vives et si naturelles, que si sa pièce n'eût pas été « faite, nous disait-il, il ne l'aurait jamais entreprise, tant il « se serait cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi « parfait que le *Tartufe* de mademoiselle Lenclos. »

Supposé que Molière ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de Ninon, aurait dû au contraire exciter Molière à composer sa comédie du *Tartufe*, s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup, dans le simple récit de Ninon, de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment et intriguer une comédie supérieurement.

[1] Cette préface est de Voltaire, et se trouve, dès 1772, dans les éditions séparées de cette pièce. B.

[2] 1725, in-12. B.

[3] Au lieu de *mademoiselle de Lenclos*, le texte de Châteauneuf porte *Leontium*. Il en est de même à la fin de la citation. B.

L'aventure dont parlait Ninon pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur la table. Je lui demandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; il me répondit que non; mais qu'il ne fesait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, et me dit, en fesant le signe de la croix, que, si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gage à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par-devers lui, et au bout des six mois il disparut avec mes gages, qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle Lenclos fit à Molière. Tout le monde sait que Gourville ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très dévot [1], le dévot garda le dépôt pour lui, et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle Lenclos racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon

[1] Le grand pénitencier de Notre-Dame. B.

avait tourné la tête, et qui, ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie, qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût, sont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrognes: c'est une mode qui était trop commune du temps de Ninon [1]. On sait que Chapelle s'enivrait presque tous les jours. Boileau même, dans ses premières satires, le sobre Boileau parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers, ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait Ninon sur la probité et sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de Châteauneuf, page 119:

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa raison a été « de s'affranchir des erreurs vulgaires, elle a compris de bonne « heure qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les « hommes et pour les femmes. Suivant cette maxime, qui a « toujours fait la règle de sa conduite, il n'y a ni exemple ni « coutume qui pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'in- « discrétion, la malignité, l'envie, et tous les autres défauts, « qui, pour être ordinaires aux femmes, ne blessent pas moins « les premiers devoirs de la société.

« Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger des passions « selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'engage aussi, par une « suite nécessaire, à ne les pas condamner plus sévèrement « dans l'un que dans l'autre sexe. C'est pour cela, par exemple, « qu'elle n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opinion dans « l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité de la même pas- « sion à laquelle ils attachent la honte des femmes, jusqu'à en « faire leur plus grand, ou plutôt leur unique crime, de la

[1] Voyez acte I, scène 1, vers 28; et, scène 6, l'un des quatre derniers vers; acte II, scène 1, vers 13-14; acte IV, scène 2, vers 18-20, etc. B.

« même manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une seule, et « que la probité, qui comprend toutes les autres, est une quali-« fication aussi inusitée à leur égard que si elles n'avaient au-« cun droit d'y prétendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce, et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, et surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que mademoiselle Ninon Lenclos. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la Ninon de vingt ans, mais la Ninon de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

l'avocat PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé, et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie[1].

madame AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'ancien goût.
PICARD, }

La scène est chez mademoiselle Ninon de Lenclos au Marais.

LE DÉPOSITAIRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie [2]
Pardonne à mes défauts, et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil; voilà tout ce que j'aime:
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien! vous aimez donc cette petite Agnant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant;
Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre fredaine.
Mais est-ce un simple goût, une inclination?

LE JEUNE GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.
Un certain avocat pour mari se propose;
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,
Et jusqu'à l'avocat; c'est le grand art de plaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y mets comme je puis tous mes petits talents.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps [3],
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent;
Leur gaîté m'assourdit, leurs vains discours me pèsent,
J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très peu de cas.

LE JEUNE GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée, et revêche,
Sotte, un oison bridé devenu pigrièche,
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait

De nos très sots voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde,
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux-esprits [4]:
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'essuie:
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante, et ne m'ennuiera pas.

NINON.

Ah! je vous avouerai qu'elle est pleine d'appas [5]:
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée, et Clélie, et Cyrus [6],
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raison, de mérite [a].
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte [7].
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidèle en amour [8], fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie:
Dans des temps malheureux il arrangea mon bien,
Je dois tout à ses soins; sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance [9].
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;

[a] Ce sont les propres paroles de Ninon dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Elle occupe le cœur : je n'ai point de parents;
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfants.

LE JEUNE GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les temps fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très délicat, l'intrigue peu commune,
Grace à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que, par un sort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville, votre père, eut la publique estime;
Il eut mille vertus, mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois, et son correspondant,
Pour deux cent mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.

Il fera son devoir; il l'a dit devant moi:
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, syndic, et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs:
Oui, je suis débauché [10]; mais, parbleu, j'ai des mœurs;
Je ne dois rien; je suis fidèle à mes promesses;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;
Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

LE JEUNE GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond; sa conduite est austère;
Il lit les vieux auteurs, et ne les entend guère;
Il méprise le monde: eh bien! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir: l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et, pourvu que je puisse

Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage?
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

LE JEUNE GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige:
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

LE JEUNE GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE; M. GARANT, en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.

Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds...

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesants.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilants,
Sans mon activité...

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit...

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, et vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir.

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence[11].

NINON.

Çà, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigents;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses.

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima... qui fut si bon pour moi,
Si généreux!... je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

LE JEUNE GOURVILLE.

Rien.

NINON, le contrefesant.

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et surtout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfants.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens, et la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé...
Des deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh, oui! son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchants.

NINON.

Eh bien! à chacun d'eux donnez cent mille francs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le compte est clair et net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre, et n'a point de réplique;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre!
Tout est réglé, monsieur...

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers,
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que, par quelque artifice,
J'éludasse les lois de la sainte justice!
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable honneur est très fort de mon goût,
Mais il sait écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois;
C'est mon opinion... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures...

NINON.

Ayez des procédés, je réponds du succès.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y cours.

SCÈNE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentiments... une allure mauvaise.
Je crains que s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal...

NINON.

Mais vraiment
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin : une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse:
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse,
Point d'excès; mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère?

M. GARANT.

Ah! pour lui, ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc?...

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage:
Nous y remédierons; je vous en parlerai:
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai... [12]
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

M. GARANT.

Vous savez, le monde...

NINON.

Ah, monsieur!...

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrètes façons dont on peut se pousser,
Être considéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, avisée, et discrète.

NINON.

Et surtout patiente.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE.

Ah! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons, vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très faible reste
De l'argent qu'autrefois, dans un péril funeste,
Étant contraint de fuir, Gourville me laissa;
Long-temps à son retour dans ce coffre il puisa;
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfants le peu qu'il en demeure :

Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(On remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours; je sais compter.

LE JEUNE GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON, à M. Garant.

Pour remplir son devoir il faut peu de façon:
Vous le voyez, monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité: la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien! exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez, j'en suis chargé; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cent mille francs en contrats bien dressés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend, et les pauvres gémissent;

Lorsque je suis absent tous les secours languissent.
Adieu...

(Il fait deux pas, et revient.)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh! fi donc!

M. GARANT, revenant encore, la tirant à l'écart.

La débauche! hélas! de toute espèce
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout, je vous en avertis.

LE JEUNE GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame...

(Bas, à Ninon.)

Il est très inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant:
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah! mon Dieu! le méchant!
Courtiser une fille! ô ciel! est-il possible?

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible!

M. GARANT, à Ninon.

Un mot dans votre oreille.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;
C'est mauvais signe...

NINON, à M. Garant qui sort.

Allez, je ne l'oublierai pas.

SCÈNE V.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

LE JEUNE GOURVILLE.

Que vous disait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité, nous mettre mal ensemble.

LE JEUNE GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin [13].

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule:
On peut être à-la-fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu; mais, pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame;
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin, je ne veux point, par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien! chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les savants sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme, et qu'il est triste et sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré;
De lui dire deux mots je me suis hasardée;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.

(En élevant la voix.)

« J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû;
« Monsieur, c'est de l'argent. » Il n'a rien répondu;

Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait, avec Picard, un grand éclat de rire:
Ce bruit l'a réveillé. « Voilà deux mille écus,
« Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus. »
— « Hem! qui? quoi? m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
« Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires:
« Je ne me mêle point de ces pauvretés-là. »
— « Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà. »
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
« Pourquoi boire? a-t-il dit, fi! rien n'est si vilain
« Que de s'accoutumer à boire si matin! »
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre:
« Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre
« Tout ce qu'il vous plaira pour la commission. »
Nous avons pris, madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différents,
Alors que son caprice a formé ces enfants.
Un contraste parfait est dans leurs caractères;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir je l'aime aussi, monsieur;

J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains:
Il a le cœur très bon, je le sais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde,
Des usages, des mœurs, l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite, et cette austérité,
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance:
Souvent un esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée;
De sa sotte raison la mienne est étonnée;
Je lui parlerai net, et je veux, à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables!
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains, et dupe des sots mêmes.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion,
Dans mes amours nouveaux, je me sers de son nom,
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de syndérèse et de componction,

La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets;
En son nom, prudemment, les messages sont faits.
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins, vous vous y méprendrez.
Vos discours de vertu seront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger [14] que vous jouez le rôle.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très bien déjà dans la maison :
A la mère toujours je dis qu'elle a raison;
Je bois avec le père, et chante avec la fille;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GOURVILLE L'AÎNÉ, tenant un livre; LE JEUNE GOURVILLE. Tous deux arrivent et continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'es-tu donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou qui, des pieds et des mains,
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir? pourquoi se refuser à tout?
Être sans amitié, sans plaisirs, et sans goût,
C'est être un homme mort. Oh! la plaisante gloire
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune et l'œil creux!
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?
Au monde, en attendant, sois très sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,

Loin d'elle, et loin de moi, tu languis en prison.
Est-ce monsieur Garant qui, par son éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir;
Je prétends, malgré toi, te donner du plaisir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

De si vilains propos, une telle conduite [15],
Me font pitié, monsieur, j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales;
Il en peut arriver des choses bien fatales :
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

LE JEUNE GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur... de vertu... de...

LE JEUNE GOURVILLE.

Je voi
Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il met discrètement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons et des filles :
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter.
Allez dans le beau monde; allez vous y jeter;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux;

Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux [16],
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

LE JEUNE GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec personne.

LE JEUNE GOURVILLE.

Quoi! tout seul dans un désert?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE, riant.

Madame Aubert!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh oui! madame Aubert.

LE JEUNE GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, pieuse et savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

LE JEUNE GOURVILLE.

La connais-tu?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui: mon tuteur fidèle,
Monsieur Garant, me mène enfin dîner chez elle.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chez sa cousine?...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh! oui.

LE JEUNE GOURVILLE.

Cette femme de bien?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Elle-même; et je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir; et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre...

LE JEUNE GOURVILLE, en l'embrassant.

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je pleure sur son sort; le voilà qui s'abîme;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.

(Il s'assied, et ouvre un livre.)

Que Garasse a raison! qu'il peint bien, à mon sens,
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie!

(Il lit encore.)

C'est bien dit: oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchants je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusements, les spectacles, les belles.

(Il se lève.)

Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs;
De se dire en secret: Me voilà sans desirs;
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage [17];
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage!
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop: pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;
Et, malgré ses écarts, elle a des sentiments
Qu'on eût pris pour vertu peut-être en d'autres temps.
Mais...

(Il se mord le doigt, et fait une grimace effroyable.)

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien! mon très cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y suis très résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde:
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir...
Pour les pauvres s'entend... Vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! que vous m obligez! Je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh! eh!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'on me l'a dit... Mon dieu, je vous les laisse.
Vous voulez bien encore en être embarrassé?

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très juste et très bon; mais il est inutile:
La maison est à vous: gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cet honneur me serait bien utile et bien doux;
Mais je ne me sens pas l'ame encore assez forte
Pour chasser une femme, et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux: mais l'honneur a ses droits;
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je, sans rougir, dire à ma bienfaitrice:
« Sortez de la maison, et rendez-vous justice? »
Cela n'est-il pas dur?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager [18].

Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce... un... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait... tant je m'en sens troubler.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi!

M. GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains!.. Grace au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent parfois.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais [19].

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce scandale impudent,
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance [20]:
Nous avons concerté que de cette maison
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis,
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui, l'idée est profonde; oui, les dévots, les sages [21],

Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante :
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La vertu !

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(Il lève son genou.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, en signant.

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous êtes, je le vois, très actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Oui.

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien; et puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert, notre illustre voisine...
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous m'enchantez!

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier.
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles et réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savants pleins de grec, de brillants orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie.
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser, vous êtes mon Socrate;
Je suis Alcibiade: ah! que cela me flatte [22]!
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savants et vertueux.
Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre:
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y vais.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE L'AÎNÉ.

NINON, à Gourville l'aîné.

Ah! ah! monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très bien à la philosophie;
La solitude accable, et cause trop d'ennui.
Eh bien! où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Eh mais!.. j'espère...
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Des docteurs très savants.

NINON.

On en trouve, en effet, de très honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez, c'est fort bien fait.

SCÈNE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur!
Il semble en me parlant qu'il soit rempli d'aigreur!
En savez-vous la cause?

M. GARANT.

Eh oui, je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais; vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'ame au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remerciement;
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre,
Et pour l'instruire mieux le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté;
Faux... avec fausseté; ses allures secrètes,
Sombres...

NINON, riant.

Vous prodiguez assez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager

A vendre sa maison pour vous en déloger...
Vous en riez ?

NINON.

La chose est-elle bien certaine ?

M. GARANT.

J'en suis témoin ; j'ai vu cet effet de sa haine ;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté :
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme !

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine ;
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir,
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi, je l'abandonne, et je le déshérite ;
De ses cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre ! un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfants à guider la jeunesse :
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté [23] ;

L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis,
Prenez un parti sage... Écoutez... cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse,
Était-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Jusqu'au bord:
De notre ami défunt c'était le coffre-fort;
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule [24],
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune?

NINON.

Non;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit: la dame qui régente [25],
Madame Esther, vous garde une amitié constante:
Et, si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien vous produisant en cour.

NINON.

A la cour! moi, monsieur! que le ciel m'en préserve!
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner [26],
Ne les inviter point à nous abandonner.

Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, madame; oui, vous avez raison;
Et votre sentiment est ici ma leçon.

(Il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture [27]
Pleine de confiance et d'une amitié pure :
Je suis riche, il est vrai; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état, vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh! oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cent mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune;
Vous pourriez employer votre art persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance:
Il faut que le crédit augmente votre aisance [28];
Que des prudes surtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.

Avec un pot de vin j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune
Placer à cent pour cent ma petite fortune;
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire.
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits:
C'est à quoi j'ai pensé dès que mon sort prospère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces desirs puissants;
Mais en les combattant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état,
Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance;

Son joug effarouchait ma libre indépendance:
C'est un frein respectable; et, si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère;
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé;
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

NINON.

Eh bien! j'y pense aussi : vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh, mon dieu! c'est par là qu'on réussit toujours[29].

NINON.

Oui; la monnaie est fausse, elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfants de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, et j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids...

NINON.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez ?

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vous me ravissez: je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit!... quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté!...
De quel excès d'amour je me sens tourmenté!...

NINON.

Mon dieu! finissez donc; vous me tournez la tête:
Sortez... n'abusez point de ma faible conquête...
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire
Pour coucher par écrit cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat! eh! mais oui... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune?

NINON.

Plus vous parlez, et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, *le contrefesant.*

Ce soir, mon marguillier.

SCÈNE VI.

NINON.

Quel indigne animal, et quelle ame de boue!
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux.
J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés:
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'Amour aveugle; il peut l'être, sans doute:
Mais l'intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot:
Bien souvent, quoiqu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien! Picard, sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier : quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah! c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier... J'ai souvent même envie,
Tu le sais; et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! Quand le bien te viendra,
D'autres amants viendront; tu me planteras là :
Des filles de Paris je connais trop l'allure;
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs :
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre?

LISETTE.

La peste! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent[30];
Sur son large visage on voit tout son mérite;
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parents.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talents;
Il est le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

LISETTE.

Eh bien! que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra...
Quoi! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.

J'ai de plus entendu des mots de leurs discours;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée;
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon dieu, comme en amour on va vite à présent!
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse avec un beau langage
Se moquer, en riant, des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps : on ne rit pas toujours;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuierai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct; tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi? pour en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi; j'ai des yeux, j'ai vu
Que, lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause:
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas!

LISETTE.

Quoi! maroufle, insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais, en promettant, n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point. Allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet;
Tenons la chambre propre: allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon! ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable! il est donc déjà maître de la maison;
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? Madame, avec mystère,
A dit à son cocher... « Cocher, chez le notaire. »
Ils sont allés signer.

PICARD.

Oui, je comprends très bien
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête
Ce soir de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux; nous danserons: plaisir de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille,
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous;
Fort dévot, cependant d'un naturel très doux.
Où donc est-il allé?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,
Comme lui très pieuse, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE L'AÎNÉ.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce peut-être.

LISETTE.

Ah! comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE L'AÎNÉ, dans le fond.

O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

(Gourville s'avance.)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit...

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE L'AÎNÉ *s'assied.*

Je ne puis me tenir : ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, et mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(Ils se mettent à ses côtés et allongent le cou.)

LISETTE.

Mon dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne [31]
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savants personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages:

J'y vais ; madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable ;
Et cependant je joue.*

LISETTE.

Eh bien ! jusqu'à présent
La chose est très commune, et le mal n'est pas grand.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'y gagne, j'y prends goût ; de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie :
Le jeu se continue ; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah ! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente :
Il sort, je reste seul ; je n'osais demeurer,
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
« On a dîné partout, me dit-elle ; il est tard :
« Je vous proposerais de dîner tête à tête ;
« Mais je vous ennuierais... » J'accepte cette fête :
Le repas était propre et très bien ordonné ;
Elle avait du vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie [32] ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas ! oui, ce vin grec la rendait plus jolie ;
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs [33] :
Je l'entendais parler, je la voyais sourire [34]
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons : monsieur Aubert arrive ;
Madame Aubert s'enfuit éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, monsieur ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

L'époux est très fâcheux :
Il m'applique un soufflet ; je suis assez colère,
J'en rends deux sur-le-champ : nous nous roulons par ter
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait ;
Et j'entendais de loin madame qui riait...
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ni toi non plus, Lisette ?

LISETTE.

Très peu.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi qu'il en soit, meurtrissants et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier, et la rue:
On crie, on nous sépare; un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin:
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh! madame est très bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de sévérité?

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE, tout essoufflé.

Ah, mon frère! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

LE JEUNE GOURVILLE, à Lisette, à part.

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(prenant Lisette à part.)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie[35];
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

O ciel! madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah! de grace, oubliez ma sottise effroyable.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah! passez-moi ma faute, elle est très excusable.
(allant à Lisette.)
Lisette, à mon secours!

PICARD.

Eh! mon dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous : qu'a-t-on donc fait ici?
(Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.)

GOURVILLE L'AÎNÉ, sur le devant.

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte, et j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

(à Lisette; il lui parle à l'oreille.)

Picard, garde la porte... Et toi... Tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais; comptez sur moi.

LE JEUNE GOURVILLE, à Lisette.

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser et le père et la mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi! son père et sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

LE JEUNE GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est moi qui meurs de honte.

LE JEUNE GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.
(revenant à Gourville l'aîné.)
De grace, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quel galimatias!

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous voulez excuser ici madame Aubert?

LE JEUNE GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que dites-vous? après un bruit si violent?

LE JEUNE GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très décent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! vous êtes trop bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Toujours tendre et fidèle,
Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.

(Il sort.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Mon frère est un bon cœur, il oublie aisément;
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe?

SCÈNE IV.

GOURVILLE L'AÎNÉ; L'AVOCAT PLACET, en robe.

L'AVOCAT PLACET, toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Très humble serviteur.

L'AVOCAT PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

C'est sans doute un docteur
Que, pour me consoler, monsieur Garant m'envoie.

L'AVOCAT PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'AVOCAT PLACET.

Au barreau du palais,
Depuis deux ans, je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monsieur, de sa friponnerie.

L'AVOCAT PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez, au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause...

L'AVOCAT PLACET.

Vous devez être instruit...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

En deux mots je l'expose.

L'AVOCAT PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement,
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant;
Pour elle vous savez, monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non, mais un avocat fait bien de prendre femme

Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'AVOCAT PLACET.

Vous me privez d'icelle; et vous m'avez baillé,
Par vos productions, bien de la tablature.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui? moi, monsieur?

L'AVOCAT PLACET.

Vous-même; et votre procédure
Par madame sa mère est remise en mes mains :
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour, et tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères;
A nos yeux clairvoyants le poison s'est montré.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle!

L'AVOCAT PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas;
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas,
Elle a tout avoué.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi?

L'AVOCAT PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! c'est une coquine; et je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Les serments coûtent peu, monsieur, aux hypocrites;

Et chez madame Aubert vos infames visites [36],
Le viol dont partout vous êtes accusé,
Un mari trop benin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Juste ciel!

L'AVOCAT PLACET.

Poursuivons... Vous connaissez la mère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Qui donc?

L'AVOCAT PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre parfois; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille, et très peu me soucie
De la famille Agnant.

L'AVOCAT PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'en sais rien du tout.

L'AVOCAT PLACET.

Pour venger son injure [37],
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'AVOCAT PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée,

Du logis maternel soudain s'est évadée :
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien;
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules:
Rendez-moi sur-le-champ ses petits billets doux;
Que tout ceci se passe en secret entre nous,
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Le diable vous emporte et vous et vos billets!
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'AVOCAT PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur et parjure?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, vous êtes fou.

L'AVOCAT PLACET.

J'avais l'intention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche;
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les lois sauront punir cet excès d'infamie;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que voilà pour m'instruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu:
Je joue et je perds tout; certaine Aubert maudite[38]
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite;
Je bois, on m'assassine : en tout point confondu,
Je paie encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laisse, il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant, dans mes terreurs, ni fuir, ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde!
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi:
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCÈNE VI.

GOURVILLE L'AÎNÉ PICARD.

GOURVILLE, L'AÎNÉ.

Qui frappe à coups pressés? quel bruit! quel tintamarre!
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagarre?

Est-ce madame Aubert qui me vient harceler,
Pour mille écus comptant qu'on m'a fait stipuler?

PICARD, accourant.

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin...

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chère enfant que sa femme demande:
Tout retentit des cris de la dame en fureur;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur;
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour mieux y parvenir, sont avec elle entrés:
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh bien! que faut-il faire?
Où fuir? où me fourrer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas[39].

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons, si j'en réchape,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier, et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhomie;
Je renonce à jamais à la théologie:
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui, mais la chose est faite.

LE JEUNE GOURVILLE.

N'importe, mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd pas la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon...

LISETTE.

Ah! la femme est si faible!

LE JEUNE GOURVILLE.

Il est très vrai, ma reine,
Vous passez volontiers de l'amour à la haine;
Des exemples frappants le montrent chaque jour;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; mais j'ai quelques lumières;
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières :
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui, dans mon jeune temps, fréquentait la maison,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette;
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

LE JEUNE GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'ame émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant :
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère;
Mais on voit des marchés non moins extravagants,
Et Paris est rempli de ces événements.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie :
Tout passe et tout renaît; chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble, elle verra
Dans sa propre maison lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chère?
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet, et de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement.
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espièglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant:
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui; mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe;
Elle est à craindre ici.

LE JEUNE GOURVILLE.

Bon! tout s'apaisera;
Car enfin tout s'apaise: un quartaut suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père;
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ, poursuivi par MADAME AGNANT; M. AGNANT, L'AVOCAT PLACET, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, courant.

Au secours!

MADAME AGNANT, courant après lui.

Au méchant!

M. AGNANT, courant après madame Agnant.

Qu'on l'arrête!

L'AVOCAT PLACET, courant après M. Agnant.

Au voleur!

(Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! j'ai le nez cassé!

MADAME AGNANT.

Je suis morte!

M. AGNANT.

Ah! ma femme,
Es-tu morte en effet?

MADAME AGNANT.

(à Gourville l'aîné.)

Non... Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Eh, madame, pardon!

MADAME AGNANT.

Détestable hypocrite!

L'AVOCAT PLACET.

Race de débauchés!

MADAME AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

MADAME AGNANT.

(au jeune Gourville.)

Tu m'insultes encore!... Et toi qui fus si sage,
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, calmez-vous... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers ; tu parais un très bon vivant, toi ;
Je t'ai toujours aimé.

LE JEUNE GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère ;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire ;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler ;
Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

LE JEUNE GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agréable ;
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà :
Asseyons-nous, ma femme, et pesons tout cela.

(Il s'assied auprès de la table.)

MADAME AGNANT.

Je n'ai rien à peser ; il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'AVOCAT PLACET.

Oui, c'est la conséquence.

(Ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Reprenez-la partout où vous la trouverez,
Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

MADAME AGNANT.

Eh bien ! vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté dissolu !

LE JEUNE GOURVILLE, à part, à son frère.

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Non, je n'y puis tenir; tout ceci me confond.

LE JEUNE GOURVILLE, prenant madame Agnant à part.

Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. AGNANT.

Il n'est point frelaté.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ça n'est pas vrai.

LE JEUNE GOURVILLE, à son frère.

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif, pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! oh, le plaisant visage!

MADAME AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je vous dis...

LE JEUNE GOURVILLE, fesant signe à son frère.

Chut!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

J'enrage!

L'AVOCAT PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infames,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(Il tire des lettres de dessous sa robe.)

LE JEUNE GOURVILLE, prenant les lettres.

Prêtez-moi.

L'AVOCAT PLACET.

Les voilà.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'AVOCAT PLACET.

Mais il faut me les rendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(Il met les lettres dans sa poche; madame Agnant se jette dessus et en prend une.)

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

MADAME AGNANT, à Gourville l'aîné.

Fripon,
Nieras-tu tes écrits? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignements dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'AVOCAT PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

MADAME AGNANT, prenant des lunettes.

Écoute... « La vertu que je veux vous montrer
« Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.

« Votre vertu m'enchante, et la mienne me guide... »
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide!

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

LE JEUNE GOURVILLE, versant à boire à M. Agnant.

Voisin!

M. AGNANT.

De la vertu!

LE JEUNE GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(à madame Agnant.)
Madame, goûtez-en.

MADAME AGNANT, ayant bu.

Peste! il est admirable!

LE JEUNE GOURVILLE, à M. Agnant.

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table;
On vous porte un quartaut dont vous serez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

LE JEUNE GOURVILLE, à l'avocat Placet.

Et vous?

L'AVOCAT PLACET boit un coup.

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

LE JEUNE GOURVILLE en présente à son frère.

Vous, mon frère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux;
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux;
Après tant de chagrins et de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie;

Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.
(à madame Agnant.)
Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour ;
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

MADAME AGNANT.

Mes yeux, méchant !

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment :
Il connaît assez bien quelle est mon écriture ;
Et dans sa poche même il a ma signature ;
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant :
Il me rendra justice.

MADAME AGNANT.

Oh ! c'est un honnête homme.

L'AVOCAT PLACET.

Un grand homme de bien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

MADAME AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier

Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, en buvant, et le regardant ensuite fixement.

Oui, confie.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grace auprès de vous:
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très charitablement, des filles et des mères.

MADAME AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur; elle pense, et n'est plus une enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. AGNANT, toujours assis, et le verre à la main.

C'est votre faute aussi, ma femme; et franchement
Vous deviez avec elle agir moins durement:
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mon dieu, c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien... J'entends monsieur Garant;
Il revient; parlez-lui, mon frère, et promptement:
Sur tous les marguilliers on sait votre influence;
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Que lui dire?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Persuader! et quoi?

LE JEUNE GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi?

MADAME AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'entends rien...

LE JEUNE GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Allons donc.

(Il sort.)

LE JEUNE GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, montrant le jeune Gourville.

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; LE JEUNE GOURVILLE, prenant par la main M. ET MADAME AGNANT, et se mettant entre eux.

LE JEUNE GOURVILLE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,

Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse, et j'excusais mon frère;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

MADAME AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

LE JEUNE GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée:
Vous sentez bien, madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé?... Fi! j'en rougis pour lui.

L'AVOCAT PLACET.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche:
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer;
Dix mille écus comptant sont à considérer.

M. AGNANT, toujours bien fixe, et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.

Vous avez de gros biens ?

L'AVOCAT PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

LE JEUNE GOURVILLE.

Madame, je vous plains : j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise ;
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissension ;
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

MADAME AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raison.

LE JEUNE GOURVILLE.

Par un destin fatal
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal ;
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte :
Madame, c'est à moi de réparer sa faute ;
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun desir,
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'AVOCAT PLACET.

Moi, non.

MADAME AGNANT.

Quelle folie!

Tu n'as rien, un cadet de Basse-Normandie
Est plus riche que toi.

LE JEUNE GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

MADAME AGNANT.

Cent mille francs! grand dieu!

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

LE JEUNE GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

MADAME AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Sans doute; il en convient.

L'AVOCAT PLACET.

J'en doute fortement.

MADAME AGNANT, à M. Agnant.

Cent mille francs, mon cher!

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

MADAME AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon ame.
Cent mille francs, mon fils!

LE JEUNE GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'AVOCAT PLACET.

Mais songez s'il vous plaît...

M. AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'AVOCAT PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même!

MADAME AGNANT.

Ils ne le seront plus.
(Elle le pousse.)
Cent mille francs... Allez.

M. AGNANT, le poussant d'un autre côté.

Dénichez au plus vite.

MADAME AGNANT, lui fesant faire la pirouette à droite.

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, lui fesant faire la pirouette à gauche.

Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs!

L'AVOCAT PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

LE JEUNE GOURVILLE, en le retournant.

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bonsoir.

MADAME AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.
(L'avocat Placet sort.)

SCÈNE IV.

LE JEUNE GOURVILLE, M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Mais que n'as-tu plus tôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

LE JEUNE GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

MADAME AGNANT.

Tout de même : et ma fille? afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

LE JEUNE GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

MADAME AGNANT.

Ça n'arrivera plus... C'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, très certainement,

Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.
(Il fait un pas pour sortir.)

MADAME AGNANT, l'embrassant.

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

MADAME AGNANT.

Reviens bien vite au moins.

LE JEUNE GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

MADAME AGNANT, l'arrêtant encore.

Écoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter... va, mon fils... sois certain
Que ma fille est ta femme.

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

MADAME AGNANT.

Tu réponds d'elle!

LE JEUNE GOURVILLE, en s'en allant.

Oh! oui, tout comme de moi-même.

MADAME AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! mon dieu, comme je l'aime!

SCÈNE V.

M. AGNANT, MADAME AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

MADAME AGNANT.

Oh ! c'est bien élevé. La voisine Ninon
Vous a formé cela ; c'est une dégourdie
Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie,
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah ! ah !

MADAME AGNANT.

Je voudrais l'égaler ;
Mais sitôt qu'elle parle on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires,
Une bonne caboche !

MADAME AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont : comment ? cent mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans ;
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCÈNE VI.

M. AGNANT, MADAME AGNANT, M. GARANT.

MADAME AGNANT.

Eh bien ! monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

MADAME AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

MADAME AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles
Ainsi que les cheveux : et puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

MADAME AGNANT.

Une fortune, à vous!

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille, de grands biens, des patrons, du crédit!
Quels discours!

MADAME AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille;
Mais du crédit!

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

MADAME AGNANT.

De qui donc parlez-vous?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison;
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

MADAME AGNANT.

Comment! vous épousez notre Ninon?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai?

M. GARANT.

Très vrai.

M. AGNANT.

J'en suis parbleu touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

MADAME AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blottie
Chez vous, en votre absence, et qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir,
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
Cent mille francs comptant que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici;
Mais parbleu permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui?

MADAME AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême;

Il séduit tour-à-tour les filles du Marais;
Il leur fait des serments d'épouser leurs attraits;
Et pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot, et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

MADAME AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

MADAME AGNANT.

Mon dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, en buvant un coup.

C'est dommage.

MADAME AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîné chez vous ne s'était pas sauvée?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

MADAME AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avouerai, les méchants caractères.

MADAME AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison;

Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient ; gardez-vous-en, ma bonne.

MADAME AGNANT.

Quoi donc! pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vite après notre avocat ;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, avec le geste d'un homme ivre.

Ma femme, il est bien plat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah! madame, quel train, quel bruit dans votre absence!
Quel tumulte effroyable, et quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout,
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée;
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant:
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie:
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agréments, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois son maintien me surprit,
Sa grace me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très sots parents
La visite importune et les plats compliments;
Sa mère m'excéda par droit de voisinage:
Sa fille était tout autre; elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant;
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement, encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur;
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amants faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages;
Celui de ces enfants, le vôtre, et puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien :
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième;
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,

Il ne lui manqua rien que d'être supportable;
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi ton tour approche, et ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui :
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être, il promet et je donne :
Prends cinquante louis pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah! Picard, quels bienfaits!
(en montrant la bourse.)
Vois-tu cela ?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... et que je ne desire
Rien plus... sinon qu'il dure... et que Lisette et moi
Nous sommes obligés... Mais aide-moi donc, toi;
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah ! madame, à vos pieds ici nous devons tous...

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi, loin du bruit, cet endroit écarté [40].

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant ; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, et vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme !

NINON.

Oh, oui !.. Mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant ?

PICARD.

Mais, madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville, et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi ;
Et dit qu'on l'a trompée, et que sa fille est prise ;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise
Et puis elle s'apaise, et convient qu'elle a tort,

Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage,
Et, pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrants.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître;
Malgré sa modestie on le découvre assez...
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE L'AÎNÉ, vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, et l'air plus honnête.

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,

Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont, tout en plaisantant, mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, et donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable et sot.

NINON.

Ah! vos yeux sont ouverts;
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolents, ces sombres rigoristes,
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes,
Et ces autres fripons, n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu;
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agréments.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse;
Je vous vois dans le train de la conversion :
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.

Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment;
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je n'ose plus blâmer ; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même...

NINON.

Oh! c'était par vertu; dans le fond Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien: c'est un homme excellent:
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent;
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Ah! que ces prudes-là sont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant enfin
Vous allez donc, madame, épouser le cousin!

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire :
Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien;
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables;

Vous serez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien sont différents de moi :
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préfèrerez la bonne compagnie.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré,
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre ;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ; GOURVILLE LE JEUNE, amenant M. et Mme AGNANT; LISETTE, PICARD.

LE JEUNE GOURVILLE.

Adorable Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

MADAME AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point !

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh ! mon dieu, je me tu
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

MADAME AGNANT.

Est-ce donc ce benêt... ou toi, jeune éventé
Qui m'as pris ma Sophie ?

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Hélas ! soyez très sûr
Que je n'y prétends rien.

LE JEUNE GOURVILLE.

Eh bien! moi, jè vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

MADAME AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne, et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps:
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Écoutez-moi, de grace;
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

MADAME AGNANT.

Ah! souffrez que je crie, et quand j'aurai crié
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh! tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté
De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien! je vous promets
Qu'il aura cette somme.

MADAME AGNANT.

Ah! cela va bien... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien! je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. ET MADAME AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant je me flatte, j'espère,
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

MADAME AGNANT.

Oui, passe, et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie;
Personne ne s'entend, et chacun se marie.
(à Gourville l'aîné.)
Soupera-t-on bientôt? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

(à Ninon.)
J'y suis bien neuf encore... A tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez: vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous;

Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien ! tu vois, ma femme, et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

MADAME AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant ; vous allez tout connaître.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; M. GARANT, après avoir salué la compagnie qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre ; les domestiques derrière.

M. GARANT, serrant la main de Ninon.

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrument,
Avec mesure et poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume, et l'usage.

(à madame Agnant.) (à M. Agnant.)

Madame, permettez... Un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira ; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins,
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins;
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publieront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble; ils seront enchantés
De votre prud'homie et de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cent mille francs qui sont pour les deux frères?

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment?

MADAME AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus!
Ma fille aussi! sortons de ce franc coupe-gorge,
(Montrant le jeune Gourville.)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(à Gourville l'aîné.)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts:
Ma fille paiera cher son énorme sottise.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

LE JEUNE GOURVILLE, arrêtant M. et madame Agnant, et les ramenant tous deux par la main.

Mon dieu, ne sortez point; restez, mon cher Agnant:
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaîment.

NINON, à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des personnages est de l'autre.

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien... là... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer,
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah! vraiment, je n'ai garde.

MADAME AGNANT, à M. Agnant.

Que disent-ils de nous?

NINON, à M. Garant.

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, et vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentiments, et quelles sont mes vues.

MADAME AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON, à madame Agnant.

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

MADAME AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement

Vous mettre tous au fait... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile :
Il ne put leur laisser rien par son testament ;
Vous en savez la cause.

MADAME AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais, par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entre eux ;
Et cet homme de bien nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est monsieur.

M. GARANT, fesant la révérence à la compagnie.

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte et par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ses mains il tient
Pour le rendre aux enfants auxquels il appartient ;
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent :
C'est un crime effroyable, et que les lois punissent.
(à M. Garant.)
N'est-ce pas ?

M. GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on ?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et, pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme ?

M. GARANT.

Oui, madame.

LE JEUNE GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

M. AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout ?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

MADAME AGNANT, au jeune Gourville.

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

LE JEUNE GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais, au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,

Afin que nous puissions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait;
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.
(aux autres personnages.)
Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh! mon dieu, non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament.
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus:
Et, si j'avais tardé, les miens étaient perdus;
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez, voilà, je pense, un testament fort sage:
Il est en ma faveur; c'est pour moi tout le bien:
J'en ai le cœur percé; monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour!

MADAME AGNANT.

La brave femme!

NINON, en montrant les deux Gourville.

Entre eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagements,
Une plus digne épouse, et d'autres testaments.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

LE JEUNE GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, à madame Agnant.

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, en s'en allant.

Serviteur.

LE JEUNE GOURVILLE, lui serrant la main.

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

MADAME AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire [41].

M. AGNANT, le saisissant par le bras.

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, se débarrassant d'eux.

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, lui fesant la révérence, et lui montrant la bourse de cinquante louis.

Acceptez ce dépôt;
Vous les gardez si bien.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Laissons là ce maraud.

LE JEUNE GOURVILLE, à Ninon.

Ah ! je suis à vos pieds.

MADAME AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître !

MADAME AGNANT.

Et ma fille ?

NINON.

Ah ! croyez que, dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE, à Picard.

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur, et de sagesse ?

FIN DU DÉPOSITAIRE.

NOTES ET VARIANTES

DE LA COMÉDIE DU *DÉPOSITAIRE*.

[1] L'édition de 1772, qui est sans préface, porte:

« M. ARMANT, bon diable, bon ivrogne, bon bourgeois.

« MADAME ARMANT, habillée et coiffée à l'antique, grande aca-
« riâtre et bonne femme. »

Les noms sont changés dans l'édition de 1772, avec préface. B.

[2] Dans la première édition, la pièce commençait ainsi:

NINON.

Mon indulgence est grande, et c'est là mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge;
Mais si j'eus des amants, ils sont tous mes amis.
Malheur aux cœurs mal faits, toujours mal assortis,
Se prenant, se quittant par pure fantaisie,
L'un à l'autre étrangers le reste de leur vie!
Eh bien! vous aimez donc cette petite Armant?

LE JEUNE GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant.
Ce n'est point sa beauté, sa grace, que je vante;
Mais sa naïveté. Sa douceur est charmante;
Et j'ai su que, depuis qu'elle a ses dix-sept ans,
Elle n'a demandé pour grace à ses parents
Que la permission de pouvoir faire usage
De la proximité de notre voisinage:
Elle me vient souvent voir en particulier.
Son esprit me surprend; son ton est singulier,
Et ne tient point du tout de sa sotte famille.
J'aime sincèrement cette petite fille;
Je voudrais son bonheur; elle me fait pitié,
Et, je vous l'avouerai, cette seule amitié
M'engage à recevoir et le père et la mère.
Je me suis aperçu qu'elle avait su vous plaire.

Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

GOURVILLE.

Ma foi, je crois avoir beaucoup de passion.
Un certain avocat, etc.

3 Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps.
La mode en passera.

GOURVILLE.

La mère est bien revêche,
Sotte.... un oison bridé, devenu pigrièche.
Bonne diablesse au fond. . . . .

4 Et nos bruyants seigneurs et nos faux beaux-esprits.

5 Ma Sophie est charmante, et ne m'ennuiera pas.

NINON.

Je vous l'ai déjà dit; elle est pleine d'appas.
Mais elle aura du bien; certaine vieille tante,
Dont je sais qu'elle hérite, a mille écus de rente:
Et si dans votre amour vous pouviez persister....
Nous verrons; c'est vous seul qu'il faudra consulter.
Aimez-la, etc.

6 L'*Astrée* est un roman de d'Urfé; *Artamène, ou le Grand Cyrus*, et *Clélie*, sont de mademoiselle de Scudéri.

7 . . . . des gens d'esprit qu'on quitte.

8 Peu fidèle en amour.

9 Vous saurez à quel point j'avais sa confiance.
Je dois à ses enfants quelque reconnaissance.
Notre union fut pure, et de si nobles nœuds
Seront les seuls liens qui nous joindront tous deux.

GOURVILLE.

Hélas! je vous dois tout: tant de bonté m'accable, etc.

10 Oui, je suis libertin.....

11 NINON, à M. Garant.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'abondance.

12 M. GARANT, à Ninon.

J'ai d'honnêtes desseins que je vous confierai:
Vous êtes éclairée, avisée, et discrète, etc.

13 Maître Gonin, dont le nom est devenu proverbe, divertissait par ses tours la cour de François Ier. Son fils, plus habile, vivait sous Charles IX. Tous deux sont mentionnés par Brantôme. Regnier en parle, dans sa satire X, comme d'un habile devin. B.

14 La Fontaine, livre III, fable III. B.

15 Vos propos indécents comme votre conduite
Me font pitié, etc.

16 GOURVILLE L'AÎNÉ.
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux
Qui nous laissent dans l'ame un vide épouvantable....
Un vide.... un repentir.... un repentir durable.
Oui, je renonce au monde après cet entretien,
Et je ne vivrai plus qu'avec des gens de bien,
Ou je vivrai tout seul, tout seul.... avec mes livres,
Loin de ces passions dont tant de cœurs sont ivres,
Comme je vous l'ai dit. Et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre.
LE JEUNE GOURVILLE.
Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE L'AÎNÉ.
Je pleure sur son sort; et je vois avec peine
Que sa mauvaise tête à sa perte l'entraîne.
Qu'Épictète a raison! qu'il peint bien à mon sens, etc.

17 Je suis maître de moi, je suis bon, juste, sage.

18 M. GARANT.
A la faire sortir a dû vous engager.
Déjà plus d'une fois ici ma conscience
Sur elle et votre frère eût rompu le silence;
Mais j'ai cru vous devoir quelque ménagement.
Je n'en puis plus garder sur ce déréglement.
GOURVILLE L'AÎNÉ.
Voilà donc la raison, etc.

19 Pour la philosophie.

20 M. GARANT.
Avec tous les dehors que veut la bienséance.

Pour bien faire.... écoutez.... vendez-moi la maison....
Ou bien passez-moi.... là.... quelque donation,
Un acte bien secret, etc.
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

21 GOURVILLE L'AÎNÉ.

Cette idée est profonde; il a raison: les sages
Sur le reste du monde ont de grands avantages.

22 Votre amitié, vos soins, vos conseils, tout me flatte.

23 Désespéré, perdu; dans le vice empâté.

24 Vous avez amassé justement, sans scrupule....

NINON.

Non;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

25 M. GARANT.

Des gens considérés, même en place importante,
Sont liés avec vous d'une amitié constante;
Et si vous le vouliez, etc.

26 NINON.

. . . . Craindre d'importuner,
Ne les point avertir de nous abandonner, etc.

27 M. GARANT.

. . . .
Et votre sentiment est ici ma leçon.
Je voudrais.... je me sens embarrassé, peut-être
Assez mal à propos, plus que je ne dois l'être;
Je voudrais revenir sur un certain discours
Que vous avez eu l'air d'interrompre toujours.
Souffrez qu'enfin ici j'en fasse l'ouverture,
Pleine de confiance et d'une amitié pure.
Je vis honnêtement; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oui; mais le mariage
Ne convient point du tout à mon humeur; je croi,

Par cent bonnes raisons, qu'il n'est pas fait pour moi.
Pour changer, il faudrait qu'une très grande aisance
Parût à ma vieillesse assurer l'opulence.

M. GARANT.

Eh! je viens vous l'offrir. De nos biens rassemblés, etc.

28 Il faut que le crédit augmente votre aisance;
Et, si vous le vouliez, j'aurais, par ce canal,
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous ferions en secret mille bonnes affaires,
Qui produiraient beaucoup en ne nous coûtant guères;
Et votre rare esprit, etc.

29 NINON.

Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, et quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh! mon dieu! c'est par là qu'on réussit souvent;
Cette monnaie est fausse, elle a du cours pourtant.
Que me sont, après tout, les enfants de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.
Il faut l'être à nous seuls, etc.

30 Marguillier, receveur, ayant beaucoup d'argent.

31 GOURVILLE L'AÎNÉ.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Chez la discrète Aubert rendez-vous à dîner.
Avec lui, me dit-il, il y doit amener
Bientôt quelques docteurs, tous savants personnages,
Parfaits chez les parfaits, etc.

32 Vous avez oublié votre philosophie.

33 Que je n'ai jamais lus dans tous nos vieux auteurs.

34 Je l'écoutais parler, je la voyais sourire
Avec un agrément que l'on ne peut décrire.
Le poison le plus doux dans mes veines glissait;
J'étais hors de moi-même; elle s'attendrissait....
Nous nous attendrissions.... Monsieur Aubert arrive;
Madame Aubert s'enfuit, a l'air d'être craintive....
Comme une femme, enfin, prise avec un amant.
Moi, neuf en pareil cas, que faire en ce moment?
Aubert est un brutal, et, craignant quelque esclandre,
J'ai pris, sans dire un mot, le parti de descendre;

Je sors en maudissant les Auberts, les Garants,
Et donnant de bon cœur au diable les savants.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose! etc.

35 LE JEUNE GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(bas à Lisette.)
Lisette, écoute-moi; la petite Sophie
Vient de fuir chez madame, et je te la confie;
Sous sa protection elle vient se placer
Pour éviter l'hymen où l'on veut la forcer.
Mais surtout prends bien garde au moins qu'on ne la voie.

36 Et chez madame Aubert vos secrètes visites,
Cet excès dont partout vous êtes accusé....

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Moi?

L'AVOCAT PLACET.

Vous. Tout le quartier en est scandalisé;
On connaît les dangers de votre caractère.

GOURVILLE L'AÎNÉ.

Juste ciel! etc.

37 L'AVOCAT PLACET.

Au choix de ma personne
Justement résolue, à sa fille elle ordonne
De rompre tout commerce avec vous, et demain
D'être prête à l'autel pour recevoir ma main.
Cet ordre positif l'a soudain décidée.
Du logis maternel elle s'est évadée;
On dit qu'elle est chez vous, etc.

38 J'ai fort bien réussi! Je crois que mes bêtises
Des plus grands libertins égalent les sottises;
Je suis, sans avoir tort, de tout point confondu;
C'est là payer l'amende ayant été battu.
Un bavard d'avocat, etc.

39 Dans l'édition de 1772, l'acte finit par ce vers.

40 Molière a dit, dans le *Misanthrope*, acte V, scène 8:

Un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté. B.

41 Les éditions données du vivant de l'auteur portent:

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

Dans quelques éditions récentes on lit:

Adieu, vil imposteur. B.

FIN DES NOTES ET VARIANTES DU DÉPOSITAIRE.

LE BARON

D'OTRANTE,

OPÉRA BUFFA EN TROIS ACTES.

AVERTISSEMENT[1].

Cette petite pièce fut faite pour M. Grétry, qui, à son retour d'Italie, avait passé six mois à Genève, d'où il se rendait fréquemment à Ferney. M. de Voltaire et madame Denis, sur quelques essais de musique qu'il leur fit entendre, conçurent une si grande espérance de ses talents, qu'ils le pressèrent vivement d'aller les exercer à Paris; et, pour l'y déterminer d'autant mieux, M. de Voltaire s'offrit de travailler dans un genre nouveau, dont il n'osait cependant espérer, disait-il, d'atteindre la sublimité [2]. Il donna en effet *le Baron d'Otrante* à M. Grétry, qui vint le présenter aux comédiens italiens, comme l'ouvrage d'un jeune homme de province. Les comé-

[1] Cet avertissement, qui est de feu Decroix, l'un des éditeurs de Kehl, a été donné dans l'*errata* qui est à la fin de ces éditions, mais n'existe pas dans tous les exemplaires. B.

[2] Grétry, arrivé à Genève au commencement de 1767, écrivit à Voltaire pour lui demander un opéra à mettre en musique; Voltaire accueillit très bien le jeune compositeur, qui, peu après, partit pour Paris. Ce fut le 20 août 1769 qu'il fit représenter, sur le théâtre des Italiens, le *Huron*, dont il avait fait la musique; Marmontel avait pris le sujet dans l'*Ingénu* (voyez tome XXXIII, page 381). Grétry, dans ses *Essais sur la musique*, p. 165, dit que ce fut pendant la nouveauté du succès de son *Huron*, qu'à son grand étonnement et à sa grande satisfaction, il reçut de Ferney le *Baron d'Otrante*. Il parle aussi des *Deux Tonneaux*, comme les ayant reçus vers le même temps.

Il ne peut donc y avoir aucun doute sur la date de la composition de ces deux pièces. Les comédiens italiens n'ayant pas reçu le poëme, il est à croire que Grétry ne composa sur lui aucune musique; car il n'en parle pas dans la liste de ses ouvrages.

C'est dans son conte intitulé l'*Éducation d'un prince* (voyez tome XIV) que Voltaire avait pris le sujet du *Baron d'Otrante*.

Mercier de Compiègne (qui n'est pas l'auteur du *Tableau de Paris*) mit en vaudeville, vers 1793, l'opéra de Voltaire, et l'a fait imprimer dans un petit volume intitulé *les Nuits de la Conciergerie*, an III (1795), in-18. Tout en conservant le titre de la pièce, il a changé le nom du principal personnage

diens refusèrent la pièce, en avouant cependant que l'auteur n'était pas sans talent, et qu'il promettait beaucoup. Ils engagèrent même M. Grétry à mander au jeune homme que s'il voulait venir à Paris, on pourrait lui indiquer quelques changements nécessaires pour faire admettre et représenter sa pièce, et qu'avec de la docilité et un peu d'étude de leur théâtre, il pourrait lui devenir utile par ses travaux, et se rendre digne d'y être attaché. Leur défiance venait principalement de la nouveauté de ce genre d'opéra comique, où l'un des principaux rôles était en italien, et tous les autres en français; mais si l'on a vu long-temps sur le même théâtre, dans des comédies, un principal personnage parler français, et tous les autres lui répondre en italien, pourquoi l'inverse n'aurait-il pas réussi dans un opéra comique rempli d'ailleurs de gaîté et de philosophie?

Quoi qu'il en soit, le jeune auteur reconnut son insuffisance, et ne jugea pas à propos de se déplacer. Il aima mieux renoncer à une gloire qu'il désespérait d'obtenir. Cet événement empêcha M. Grétry de mettre la pièce en musique, et l'auteur de *la Henriade* et de *Mahomet* de faire des opéra comiques. Il s'en tint à ses premiers essais, *le Baron d'Otrante* et *les Deux Tonneaux*.

Il est assez remarquable que M. de Voltaire donna le premier un opéra à M. Grétry, comme il avait, le premier, vers 1730, donné une tragédie lyrique [1] à Rameau, avant que ces

qu'il nomme *le baron de la Bâtardière*. Le travail de Mercier n'a paru sur aucun théâtre.

Les comédiens italiens donnèrent, en 1784, *le Duc de Bénévent*, drame héroïque en trois actes, par M. Renquil Lieutaud.

Le Prince de Catane, opéra en trois actes, paroles de M. Castel, musique de M. Nicolo Isouard, fut joué le 4 mars 1813 sur le théâtre de l'Opéra-Comique.

Ces deux pièces, dont le sujet est le même que le *Baron d'Otrante*, sont imprimées.

C'est dans les éditions de Kehl que le *Baron d'Otrante* et les *Deux Tonneaux* ont paru pour la première fois. B.

[1] *Samson*.

deux grands musiciens se fussent encore exercés dans les genres où ils ont excellé. Le grand poëte découvrit leur génie et pressentit leurs succès. Si les encouragements qu'il leur donna ont pu les déterminer à embrasser la carrière dramatique, on lui serait en partie redevable des chefs-d'œuvre dont ils ont enrichi la scène, et des progrès qu'ils ont fait faire à l'art musical. Quel homme grave, à ce prix, ne pardonnerait à M. de Voltaire d'avoir fait des opéra comiques?

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTRANTE.
IRÈNE.
UNE GOUVERNANTE.
ABDALLA, corsaire turc.
CONSEILLERS PRIVÉS DU BARON.
HOBEREAUX ET FILLES D'OTRANTE.
TROUPE DE TURCS.

La scène est dans le château du baron.

LE BARON
D'OTRANTE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon magnifique.

SCÈNE I.

LE BARON, seul, en robe de chambre, couché sur un lit de repos.

(Il chante.)

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.
(Il se lève, et se regarde au miroir.)
On m'assure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin.
Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre desir.
Holà! mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

SCÈNE II.

LE BARON, UN CONSEILLER PRIVÉ, en grande perruque, en habit feuille-morte et en manteau noir; il entre une foule de HOBEREAUX et de FILLES D'OTRANTE.

LE CONSEILLER.

Monseigneur, notre unique envie
Est de vous voir heureux dans votre baronnie:
D'un seigneur tel que vous c'est l'unique destin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.

(On habille monseigneur.)

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillants...

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur!

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble usage;
Ils ont tous de l'esprit, ils sont pleins de bon sens;
Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux musulmans,
Rançonnent leurs vassaux à leurs ordres tremblants;
Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles;
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.

Ils font tout d'un seul mot, bien souvent rien du tout;
Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit; je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon conseiller privé:
Ai-je beaucoup d'argent?

LE CONSEILLER.

Fort peu; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, et même sans le rendre.

LE BARON.

Et des soldats?

LE CONSEILLER.

Pas un; mais en disant deux mots
Tous les manants d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère?

LE CONSEILLER.

Oui, seigneur; votre altesse
A des bois, une rade, et quand elle voudra
On fera des vaisseaux: l'Hellespont tremblera;
Elle sera des mers souveraine maîtresse.

LE BARON.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce destin noble et doux:
Ne vous mêlez de rien, chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Étant si fortuné, d'où vient donc que je bâille?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillements sont l'effet d'un grand cœur

Qui se sent au-dessus de toute sa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naissance
Célèbre son bonheur ainsi que son pouvoir;
Et monseigneur, sans doute, aura la complaisance
De prendre du plaisir, puisqu'il en veut avoir.
Vous serez harangué; c'est le premier devoir:
Les spectacles suivront; c'est notre antique usage.

LE BARON.

Tout cela bien souvent fait bâiller davantage;
Les harangues surtout ont ce don merveilleux.
O ciel! je vois Irène arriver en ces lieux!
Irène, si matin, vient me rendre visite!
Mes conseillers privés, qu'on s'en aille au plus vite.
Les harangues pour moi sont des soins superflus:
Ma cousine paraît; je ne bâillerai plus.

SCÈNE III.

LE BARON, IRÈNE.

LE BARON chante.

Belle Irène, belle cousine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois:
L'amour vole à ta voix;
Tes yeux m'inspirent l'allégresse,
Ton cœur fait mon destin:
Tout m'ennuyait, tout m'intéresse;
Je commence à goûter du plaisir ce matin.
Mais répondez-moi donc en chansons, belle Irène;
C'est dans ces lieux chéris une loi souveraine

Dont ni berger ni roi ne se peut écarter;
Si l'on y parle un peu, ce n'est que pour chanter.
Vous avez une voix si tendre et si touchante!

IRÈNE.

Il n'est point à propos, mon cousin, que je chante;
Je n'en ai nulle envie; on pleure dans Otrante:
Vos conseillers privés prennent tout notre argent;
Vous ne songez à rien, et l'on vous fait accroire
Que tout le monde est fort content.

LE BARON.

Je le suis avec vous, j'y mets toute ma gloire.

IRÈNE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer:
D'une mollesse indigne il faut vous corriger;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage;
La nonchalance a tout gâté:
On ne vous a donné que des leçons stériles;
On s'est moqué de vous, et votre oisiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conseillers privés...

IRÈNE.

Seigneur, sont des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourrissaient d'orgueil et de fadaise,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aise.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal; oui, je m'en aperçois,
Et je me sens tout autre alors que je vous vois.
On ne m'a rien appris, le vide est dans ma tête;

Mais mon cœur plein de vous, et plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux;
Étant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRÈNE.

Alors, seigneur, alors, à vos vertus rendue,
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.

(Elle chante.)

Pour jamais je vous chérirai;
De tout mon cœur je chanterai:
Amant charmant, aimez toujours Irène:
Régnez sur tous les cœurs, et préférez le mien;
Que le temps affermisse un si tendre lien,
Que le temps redouble ma chaîne!

(Tous deux ensemble.)

Non, je ne m'ennuierai jamais;
J'aimerai toute ma vie.
Amour, amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon ame ravie.
Non, je ne m'ennuierai jamais;
J'aimerai toute ma vie.

(On entend une grande rumeur et des cris.)

IRÈNE.

O ciel! quels cris affreux!

LE BARON.

Quel tumulte! quel bruit!
Quel étrange gala! chacun court, chacun fuit.

SCÈNE IV.

LE BARON, IRÈNE, UN CONSEILLER PRIVÉ.

LE CONSEILLER.

Ah! seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRÈNE.

Les Turcs!

LE BARON.

Est-il bien vrai?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela? par où sont-ils donc arrivés?

IRÈNE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance;
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRÈNE.

Hélas! ma gouvernante et mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, et sont toutes tremblantes.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA GOUVERNANTE, ET LES FILLES D'HONNEUR.

LA GOUVERNANTE.

Ah! madame! les Turcs...

IRÈNE.

Ah! pauvres innocentes!...
Qu'ont fait ces Turcs maudits?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs... je n'en puis plus...
Dans votre appartement... ils sont tous répandus.
Le corsaire Abdalla tout enlève, et tout pille;
On enchaîne à-la-fois père, enfant, femme, fille.
Madame!.. entendez-vous les tambours... les clameurs?..

LES TURCS, derrière le théâtre.

Alla! alla! guerra!

LA GOUVERNANTE.

Madame... je me meurs!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; ABDALLA, suivi de ses TURCS.

QUATUOR DE TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdalla!
Alla, ylla, alla!
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir;
Alla, ylla, alla!

ABDALLA.

Non amazzar,
No, no, non amazzar.
Basta, basta tout saccagear;
Ma non amazzar,
Incatenar,

Bever, violar*,
Non amazzar.

(Pendant qu'ils chantent, les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, et dont un Levantis tient le bout.)

LE BARON, enchaîné avec deux conseillers en grande perruque.

Irène, vous voyez si dans cette posture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR DE TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdalla!
Tout saccagear;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla!

IRÈNE.

Quoi! ces Turcs si méchants n'enchaînent point les dames!
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines ames [1]?

ABDALLA chante.

O bravi corsari,
Spavento de' mari,
Andate a partagir,
A bever, a fruir.
A' vostri strapazzi
Cedo li ragazzi,
E tutti li consiglieri.
Tutte le done son per me;
È'l mio costume,
Tutte le done son per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdalla!
Alla, ylla, alla!

IRÈNE, au baron qu'on emmène.

Allez, mon cher cousin, je me flatte, j'espère,
Si ce Turc est galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, par mes soins relevé,
Qu'une femme vaut mieux qu'un conseiller privé.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IRÈNE, LA GOUVERNANTE.

IRÈNE.

Consolons-nous, ma bonne; il faut avec adresse
Corriger, si l'on peut, la fortune traîtresse.
Vous savez du baron le bizarre destin?

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRÈNE.

Le corsaire, échauffé par le vin,
Dans les transports de joie où son cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de personne,
A, pour se réjouir, dans la cour du château
Assemblé les captifs, et, par un goût nouveau,
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magistrat se trouve cuisinier;
Le baron, pour son lot, est reçu muletier.
Ce sont là, nous dit-on, les jeux de la fortune:
Cette bizarrerie en Turquie est commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas! soit réduit là?
Et quelle est votre place à la cour d'Abdalla?

IRÈNE.

Je n'en ai point encor; mais, si je dois en croire

Certains regards hardis que, du haut de sa gloire,
L'impudent, en passant, a fait tomber sur moi,
J'aurai bientôt, je pense, un assez bel emploi,
Et j'en ferai, ma bonne, un très honnête usage.

LA GOUVERNANTE.

Ah! je n'en doute pas : je sais qu'Irène est sage.
Mais, madame, un corsaire est un peu dangereux :
Il paraît volontaire; et le pas est scabreux.

IRÈNE.

Il a pris sans façon l'appartement du maître :
« Je le suis, a-t-il dit, et j'ai seul droit de l'être.
« Vin, fille, argent comptant, tout est pour le plus fort;
« Le vainqueur les mérite, et les vaincus ont tort. »
Dans cette belle idée il s'en donne à cœur-joie,
Et pour tous les plaisirs son bon goût se déploie,
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie, et s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles,
Pour leur rendre justice, et pour juger entre elles,
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talents
Par des pas de ballet, des mines, et des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête;
Et si de son mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en servir pour lui jouer un tour
Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
J'entends déjà d'ici ses fifres, ses timbales;
Voilà nos ennemis, et voici mes rivales.

SCÈNE II.

Les LEVANTIS arrivent, donnant chacun la main à une personne. IRÈNE, LA GOUVERNANTE; ABDALLA arrive au son d'une musique turque, un mouchoir à la main; les DEMOISELLES du château d'Otrante forment un cercle autour de lui.

ABDALLA chante.

Su, su, Zitelle tenere;
La mia spada fa tremar.
Ma voi, fanciulle care,
Mi piacer, mi disarmar:
Mi sentir più grand' onore
Di rendirmi a l'amore,
Che rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.
Su, su, Zitelle tenere, etc.

IRÈNE chante cet air tendre et mesuré.

C'est pour servir notre adorable maître,
C'est pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé:
Son bras est craint, son cœur est plus aimé.
Des Amours la tendre mère
Naquit dans le sein des eaux
Pour orner notre corsaire
De ses présents les plus beaux.

(Elle parle.)

Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie;
Mais nul objet n'a droit de s'en flatter:
On peut vous plaire, et non vous mériter.

(Abdalla fume sur un canapé : les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, et donne enfin le mouchoir à Irène.)

ABDALLA.

Pigliate voi il fazzoletto,
L'avete ben guadagnato;
Che tutte le altre fanciulle
Men leggiadre, e meno belle,
Aspettino per un' altra volta
La mia sobrana volontà.

(Il fait asseoir Irène à côté de lui.)

Al mio canto Irena stia;
E tutte le altre via, via.

(Elles s'en vont toutes, en lui fesant la révérence.)

Bene, bene, sarà per un' altra volta,
Un' altra volta.

SCÈNE III.

IRÈNE, ABDALLA.

ABDALLA.

Cara Irena, adesso,
Sedete appresso di me.
Amor mi punge e mi consume.

(Il la fait asseoir plus près.)

Più appresso, più appresso.

IRÈNE, à côté d'Abdalla, sur le canapé.

Seigneur, de vos bontés mon ame est pénétrée;
Je n'ai jamais passé de plus belle soirée.
Quand je craignais les Turcs, si fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaissait pas.
Non, il n'est point de Turc qui vous soit comparable.
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable;

Et, pour mettre le comble à des plaisirs si doux,
Je compte avoir l'honneur de souper avec vous.

ABDALLA.

Sì, sì, cara : ceneremo insieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
A l'altra; senza schiavi; solo con sola; beveremo del vino greco :
E canteremo, e ci trastulleremo, dirimpetto l'uno a l'altra :
Sì, sì, cara, per dio Maccone.

IRÈNE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grace?

ABDALLA.

Parli, parli : farò tutto
Che vorrete, presto, presto.

IRÈNE.

Seigneur, je suis baronne; et mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie :
Mon cœur en est encor tellement occupé,
Que si vous permettez que j'aille avant soupé
Commander un quart d'heure où commandait mon père,
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

ABDALLA.

Come! nella stalla?

IRÈNE.

Nella stalla, signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendresse,
Pourrait-il durement refuser sa maîtresse?

ABDALLA.

La signora è matta. Le stalle sono puzzolente; bi-

sognerà più d'un fiasco d'acqua nanfa per nettarla. Or su andate a vostro piacere, lo concedo : andate, cara, e ritornate.

(Irène sort.)

SCÈNE IV.

ABDALLA chante.

(En se frappant le front.)

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia,
Somigliante alla pazzia.
Ma l'ira mia è vana.
Basta, che la Zitella
Sia facile e bella;
Tutto si perdona.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Le théâtre représente un coin d'écurie.

IRÈNE ; LE BARON, en souquenille, une étrille à la main.

IRÈNE chante.

Oui, oui, je dois tout espérer;
Tout est prêt pour vous délivrer.
Oui... oui... je peux tout espérer;
L'amour vous protége et m'inspire.
Votre malheur m'a fait pleurer;
Mais en trompant ce Turc que je fais soupirer,
Je suis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorsque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'est de moi-même.
Je l'ai bien mérité : dans ma grandeur suprême,
J'étais indigne, hélas! du pouvoir souverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRÈNE.

Non, le destin volage
Ne peut rien sur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur;
Je vous aime dans l'esclavage.
Rien ne peut nous humilier;
Et quand mon tendre amant devient un muletier,

Je l'en aime encor davantage.

(Elle répète.)

Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour:
Ainsi que mon destin je change en un seul jour;
Irène et mes malheurs éveillent mon courage.

(à ses vassaux, qui paraissent en armes.)

Amis, le fer en main, frayons-nous un passage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs insolents
Plongés dans leur ivresse, et se livrant en proie
A la sécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; et vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une secrète issue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le corsaire soit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au secours de leur maître:
Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre,
Quiconque à ma valeur osera résister.

(à Irène.)

Déesse de mon cœur, c'est trop vous arrêter:
Allez à ce festin que le vainqueur prépare.
Je lui destine un plat qu'il pourra trouver rare;
Et j'espère ce soir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRÈNE.

J'y cours; vous m'y verrez: mais que votre tendresse

Ne s'effarouche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses desirs effrontés :
Ce ne sont point, seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous, quand je lui dis que j'aime;
En buvant avec lui, je bois avec vous-même;
En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LE BARON, à ses vassaux.

Allons donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, et d'arriver trop tard.
Faites de point en point ce que j'ai su prescrire;
Gardez de vous méprendre, et laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains :
De la gloire bientôt ils seront les chemins.

SCÈNE III.

Le théâtre représente une jolie salle à manger.

ABDALLA, IRÈNE, seuls à table, sans domestiques.

IRÈNE, un verre en main, chante.

Ah! quel plaisir
De boire avec son corsaire!
Chaque coup que je bois augmente mon desir
De boire encore, et de lui plaire.
Verse, verse, mon bel amant :

Ah! que tu verses tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre!

ABDALLA.

Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Sì, sì, brindisi a te,
Questo vino di Champagna
A te somiglia,
Incanta tutta la terra,
Li cristiani,
Li musulmani.

Begli occhi scintillate
Al par del vino spumante.
Sì, sì, brindisi a te,

(Tous deux ensemble.)

Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Sì, sì, brindisi a te, etc.

(Ils dansent ensemble, le verre à la main, en chantant.)

Sì, sì, brindisi a te, etc.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON, armé, et ses SUIVANTS, entrent de tous côtés dans la chambre.

LE BARON.

Corsaire, il faut ici danser une autre danse.

ABDALLA, cherchant son sabre.

Che veggo! che veggo!

LE BARON.

Ton maître, et la vengeance.
Il est juste, soldats, qu'on l'enchaîne à son tour:
Ainsi tout a son terme, et tout passe en un jour.

ABDALLA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes Levantis, corsaire,
Sont tous mis à la chaîne, et s'en vont en galère.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi:
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encore une avec reconnaissance:
Je te rends ton vaisseau; va, pars en diligence:
Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,
Et rembarque avec toi mes conseillers privés.

(Il chante.)

Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène.
Peuples heureux, dont elle est souveraine,
Répétez avec moi, contents de la servir:

LE CHOEUR.

Je jure... je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

FIN DU BARON D'OTRANTE

NOTE

DE L'OPÉRA DU *BARON D'OTRANTE.*

[1] C'est une parodie du vers de Virgile (*Æn.*, I, 15):

.... Tantæne animis cœlestibus iræ? B.

LES
DEUX TONNEAUX,

ESQUISSE D'UN OPÉRA COMIQUE

EN TROIS ACTES[1].

[1] Voyez ma note sur l'Avertissement, pages 457-458. B.

PERSONNAGES.

GLYCÈRE.
PRESTINE, petite sœur de Glycère.
DAPHNIS.
LE PÈRE de Daphnis.
LE PÈRE de Glycère.
GRÉGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de Bacchus.
PHEBÉ, servante du temple.
TROUPE DE JEUNES GARÇONS ET DE JEUNES FILLES.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.

LES
DEUX TONNEAUX.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente un temple de feuillages, orné de thyrses, de trompettes, de pampre, de raisins. On voit entre les colonnades de feuillages les statues de Bacchus, d'Ariane, de Silène, et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons et des filles sont empressés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des suivants de Bacchus, ordonne la fête. Il est en veste blanche et galante, portant un thyrse à la main, et sur sa tête une couronne de lierre.

(Ouverture gaie et vive; reprise douloureuse et terrible.)

GRÉGOIRE, TROUPE DE JEUNES GARÇONS ET DE JEUNES FILLES.

GRÉGOIRE chante.

Allons, enfants, à qui mieux mieux ;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes :
Mettez-moi cela
Là,
Rendez ce buffet
Net;

Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfants, à qui mieux mieux;
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes:
Songez que vous servez les belles et les dieux.

UNE SUIVANTE.

(Elle parle.)

Eh! doucement, monsieur Grégoire,
Nous sommes comme vous du temple de Bacchus;
Comme vous nous lui rendons gloire:
Nous sommes tous très assidus
A servir Bacchus et Vénus.
Le grand-prêtre du temple est sans doute allé boire.

(Elle chante.)

Il reviendra : faites moins l'important.
Alors que le maître est absent,
Maître valet s'en fait accroire.

GRÉGOIRE.

Pardon, j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GRÉGOIRE.

Va, j'ai bien du souci.
Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne
De représenter sa personne,
Et d'unir les amants qui seront envoyés
De tous les lieux voisins pour être mariés.
Ah! j'enrage.

LA SUIVANTE.

Comment! c'est la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver:

Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie
S'est assez souvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits ;
Mais le monsieur qui les marie,
Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'est l'aimable Daphnis et la belle Glycère
Qui viennent se donner la main.
Que Daphnis est charmant !

GRÉGOIRE, en colère.

Non, il est fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a su plaire !

GRÉGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE.

Qu'il est beau !

GRÉGOIRE.

Qu'il est laid !

LA SUIVANTE.

Très honnête garçon, libéral.

GRÉGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.
Que Grégoire est méchant ! me dira-t-il encore
Que la future est sans beauté ?

GRÉGOIRE.

La future ?...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère; on la fête, on l'adore;
Dans toute l'Arcadie on en est enchanté.

GRÉGOIRE.

Oui... la future... passe... elle est assez jolie;
Mais c'est un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère un mauvais cœur! hélas! c'est la bonté,
C'est la vertu modeste et pleine d'indulgence;
C'est la douceur, la patience;
Et de ses mœurs la pureté
Fait taire encor la médisance.
Vous me paraissez dépité:
N'auriez-vous point été tenté
D'empaumer le cœur de la belle?
Quand du succès on est flatté,
Quand la dame n'est point cruelle,
Vous la traitez de nymphe et de divinité;
Si vous en êtes rebuté,
Vous faites des chansons contre elle.
Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux:
Recevons bien ces deux époux;
Que le festin soit magnifique.
On boit ici son vin sans eau;
Mais n'allez pas gâter notre fête bachique
En perçant du mauvais tonneau.

GRÉGOIRE.

Comment? que dis-tu là?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GRÉGOIRE.

Petite,
Tremble que ce mystère ici soit révélé;
C'est le secret des dieux, crains qu'on ne le débite:
Aussitôt qu'on en a parlé,
Apprends qu'on meurt de mort subite.
Cesse tes discours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et respecte les dieux et les cabaretiers.

(Il chante.)

Allons, reprenez votre ouvrage;
Servons bien ces heureux amants...

(à part.)

Le dépit et la rage
Déchirent tous mes sens.
Hâtons ces heureux moments;
Courage, courage:
Cognez, frappez, partez en même temps[a]:
Suspendez ces festons, étendez ce feuillage;
Que les bons vins, les amours,
Nous donnent toujours
Sous ces charmants ombrages
D'heureuses nuits et de beaux jours.
J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;
Je les punirai:
Ils me paieront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux moments;

[a] Des suivants pourraient ici faire une espèce de basse, en frappant de leurs marteaux sur des cuivres creux qui serviraient d'ornements.

Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'aperçois de loin cette noce en chemin.
La petite sœur de Glycère
Est toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette rose est déjà fleurie,
Elle a précipité ses pas.
La voici... ne dirait-on pas
Que c'est elle que l'on marie?

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE, *arrivant en hâte.*

Eh! quoi donc! rien n'est prêt au temple de Bacchus?
Nous restons au filet! nos pas sont-ils perdus?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
Ma sœur et son amant, mon bon homme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file, en dansant aux chansons.
Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds;
Mène-moi voir l'autel et monsieur le grand-prêtre.

GRÉGOIRE.

Le grand-prêtre, c'est moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GRÉGOIRE.

Moi, dis-je.

PRESTINE.

Toi?

Toi, prêtre de Bacchus?

GRÉGOIRE.

Et fait pour cet emploi.

Quel étonnement est le vôtre?

PRESTINE.

Eh bien! soit, j'aime autant que ce soit toi qu'un autre.

GRÉGOIRE.

Je suis vice-gérant dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amants, et je fais leurs repas.
Ces deux charmants ministères,
Au monde si nécessaires,
Sont sans doute les premiers.
J'espère quelque jour, ma petite Prestine,
Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas! très volontiers.

DUO.

GRÉGOIRE ET PRESTINE.

En ces beaux lieux c'est à Grégoire,
C'est à lui d'enseigner
Le grand art d'aimer et de boire;
C'est lui qui doit régner.
Du dieu puissant de la liqueur vermeille
Le temple est un cabaret;
Son autel est un buffet.

L'Amour y veille
Avec transport;
L'Amour y dort,
Dort, dort,
Sous les beaux raisins de la treille.

GRÉGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'instant
Mes habits de cérémonie.
Il faut qu'à tous les yeux Grégoire justifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour si brillant.

PRESTINE.

Va vite... Avancez donc, mon père, mon beau-père,
Ma chère sœur, mon cher beau-frère,
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave est, dit-on, décent:
Il est noble, il a de la grace;
Mais j'irais plus vivement
Si j'étais à votre place.

SCÈNE III.

LE PÈRE DE GLYCÈRE ET DE PRESTINE, LE PÈRE DE DAPHNIS, petits vieillards ratatinés, marchant les premiers, la canne à la main; DAPHNIS, conduisant GLYCÈRE ET TOUTE LA NOCE; PRESTINE.

GLYCÈRE, à Prestine.

Pardonne, chère sœur, à mes sens éblouis:
Je me suis arrêtée à regarder Daphnis;
J'étais hors de moi-même, en extase, en délire;
Et je n'avais qu'un sentiment.

Va, tout ce que je te puis dire,
C'est que je t'en souhaite autant.

DUO.

LES DEUX PÈRES.

Oh! qu'il est doux, sur nos vieux ans,
De renaître dans sa famille!
Mon fils... ma fille
Raniment mes jours languissants;
Mon hiver brille
Des roses de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard:
Ils ont grand tort;
Chacun aspire
A notre sort;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs;
Et, dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner;
Ah! vous avez, je pense, assez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le soin de célébrer vos amoureux mystères?
A Grégoire.

GLYCÈRE, *effrayée.*

A Grégoire!

DAPHNIS.

Eh! qu'importe, grands dieux!

Tout m'est bon, tout m'est précieux;
Tout est égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère est à moi, le reste est étranger.
Qu'importe qui sonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger?
Rien ne peut me déplaire, et rien ne m'intéresse:
Je ne vois point ces jeux, ce festin solennel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel;
Je ne vois rien que la déesse.

QUATUOR.

LE PÈRE de Glycère. LE PÈRE de Daphnis. DAPHNIS. GLYCÈRE.

Ma fille!... Mon cher fils!... Glycère!... Tendre époux!
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité, naissez, brillante aurore;
Naissez, faites éclore
Un jour encor plus doux.
Tendre amour, c'est toi que j'implore;
En tout temps tu règnes sur nous:
Tendre amour, c'est toi que j'implore;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, et c'est là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie?
Ces gens-là sur un mot vous font vite un concert;
Et ce qu'en eux surtout je révère et j'admire,
C'est qu'ils chantent parfois sans avoir rien à dire:
Ils nous ont sur-le-champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaisait fort;

Et, s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laisse là ; chacun pense à soi-même.

(Elle chante.)

Le premier mari que j'aurai,
Ah ! grands dieux, que je chanterai !
On néglige ma personne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah ! grands dieux, que je chanterai !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, PHÉBÉ.

PHÉBÉ.

Entrez, mes beaux messieurs, entrez, ma belle dame.

(à Glycère, à part.)

Ma belle dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai soin ; ne crains rien, bonne femme.

(Il lui met une bourse dans la main.)

PHÉBÉ.

Que voilà deux charmants époux !
Prenez bien garde à vous, madame.

GLYCÈRE.

Que veut-elle me dire ? elle me fait trembler.
L'amour est trop timide, et mon cœur est trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler ?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me surprendre.

(Elle chante.)

Le premier mari que j'aurai,

Ah! bon dieu, que je chanterai!
On néglige ma personne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah! grands dieux, que je chanterai!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DAPHNIS, conduit par son père, GLYCÈRE par le sien, PRESTINE par personne, et courant partout; GARÇONS DE LA NOCE.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Mes enfants, croyez-moi, nous savons les rubriques;
Fesons comme fesaient nos très prudents aïeux:
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était là le bon temps; et les siècles antiques,
Étant plus vieux que nous, auront toujours raison.
Je vous dis que c'est là... que sera le garçon;
Ici... la fille; ici... moi, du garçon le père.
(à Glycère.)
Là... vous; et puis Prestine à côté de sa sœur,
Pour apprendre son rôle, et le savoir bien faire.
Mais j'aperçois déjà le sacrificateur.
Qu'il a l'air noble et grand! une majesté sainte
Sur son front auguste est empreinte;
Il ressemble à son dieu, dont il a la rougeur.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Oui, l'on voit qu'il le sert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GRÉGOIRE, suivi des MINISTRES de Bacchus.

(Les deux amants mettent la main sur le buffet qui sert d'autel.)

GRÉGOIRE, au milieu, vêtu en grand sacrificateur.

Futur, et vous, future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle et l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très bien venus.
D'abord, avant que chacun jure
D'observer les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous présenter la coupe nuptiale.

GLYCÈRE.

Ces rites sont d'aimer; quel besoin d'un serment
Pour remplir un devoir si cher et si durable?
Ce serment dans mon cœur constant, inaltérable,
Est écrit par le sentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas! si vous voulez, ma bouche en fera cent;
Je les répèterai tous les jours de ma vie;
Et n'allez pas penser que le nombre m'ennuie:
Ils seront tous pour mon amant.

GRÉGOIRE, à part.

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère!
Dieux! qu'ils seront punis... Buvez, belle Glycère,
Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après:

Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.

(Il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.)

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies,
Aussi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui :
Depuis qu'on ne boit plus, l'esprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chansons en refrain des soupers sont bannies :
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux:
Et je ne ris plus tant depuis que je suis vieux :
J'en cherche la raison, d'où vient cela, compère ?

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Mais... cela vient... du temps. Je suis tout sérieux,
Bien souvent, malgré moi, sans en savoir la cause.
Il s'est fait parmi nous quelque métamorphose.
Mais il reste, après tout, quelques plaisirs touchants :
Dans le bonheur d'autrui l'ame à l'aise respire ;
Et quand nous marions nos aimables enfants,
Je vois qu'on est heureux sans rire.

(Grégoire présente une petite coupe à Daphnis, et une autre à Glycère.)

GRÉGOIRE, après qu'ils ont bu.

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi ! vous frémissez !
Çà, jurez à présent ; vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS chante en récitatif mesuré, noble, et tendre.

Je jure par les dieux, et surtout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin quand j'ai vidé mon verre.
O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,
Divin Bacchus, charmant vainqueur,

Tu règnes aux festins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après ma Glycère.

(Symphonie.)

(Daphnis continue.)

Descends, Bacchus, en ces beaux lieux;
Des Amours amène la mère;
Amène avec toi tous les dieux;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne serai point jaloux d'eux;
Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

GRÉGOIRE.

C'est à vous de jurer, Glycère, à votre tour,
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCÈRE chante.

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce sot;
Il m'est insupportable.
Je jure une haine implacable.
A ce fat, à ce sot.

Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Épouser Lucifer.

Qu'on n'irrite point ma colère;
Oui, je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère,

Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu ! grands dieux !

LES DEUX PÈRES, ensemble.

Ah ! ma fille !

PRESTINE.

Ah ! ma sœur !

DAPHNIS.

Est-ce vous qui parlez, ma Glycère ?

GLYCÈRE, reculant.

Ah ! l'horreur !
Ote-toi de mes yeux ; ton seul aspect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi! c'est donc tout de bon ?

GLYCÈRE.

Retire-toi, te dis-je ;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh ! qu'est-il arrivé ? Dieux puissants, dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux ? m'ôtez-vous ce que j'aime ?
Ma charmante maîtresse, idole de mes sens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même ;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCÈRE.

Je ne puis te souffrir : je te l'ai dit, je pense,
Assez net, assez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ciel ! quelle extravagance !

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde?

GLYCÈRE.

Tu ne t'en vas point; je m'enfuis :
Pour être loin de toi j'irais au bout du monde.

(Elle sort.)

QUATUOR.

LES DEUX PÈRES.	PRESTINE.	DAPHNIS.
Je suis tout confondu...	Je frémis...	Je me meurs!

(Tous ensemble.)

Quel changement! quelles alarmes!
Est-ce là cet hymen si doux, si plein de charmes?

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus; coulez, coulez, mes pleurs.

(Tous ensemble.)

Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GRÉGOIRE chante.

Quand je vois quatre personnes
Ainsi pleurer en chantant,
Mon cœur se fend.
Bacchus, tu les abandonnes :
Il faut en faire autant.

(Il s'en va.)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE DAPHNIS, LE PÈRE DE GLYCÈRE, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PÈRE DE DAPHNIS, à celui de Glycère.

Écoutez; j'ai du sens, car j'ai vu bien des choses,

Des esprits, des sorciers, et des métempsycoses.
Le dieu que je révère, et qui règne en ces lieux,
Me semble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
Je l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles;
Il produisait souvent d'assez vives querelles :
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou pétillant, et qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu; de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé son cerveau :
Elle est folle, il est vrai; mais, dieu merci, tout passe :
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine sans fin...
Elle te r'aimera; tu rentreras en grace
Dès qu'elle aura cuvé son vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience,
Vous raisonnez on ne peut mieux :
Je n'ai ni raison ni science,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple sacré j'ai vu la balayeuse
Qui d'une voix mystérieuse
A dit à ma grand'sœur, avec un ton fort doux :
Quand on vous mariera, prenez bien garde à vous.
J'avais fait peu de cas d'une telle parole;
Je ne pouvais me défier
Que cela pût signifier
Que ma grand'sœur deviendrait folle.
Et puis je me suis dit (toujours en raisonnant)
Ma sœur est folle cependant.
Grégoire est bien malin : il pourchassa Glycère,

Il n'en eut qu'un refus; il doit être en colère.
Il est devenu grand seigneur :
On aime quelquefois à venger son injure.
Moi, je me vengerais si l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il est quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Prestine a raison.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Cette fille ira loin.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ce sera quelque jour une maîtresse femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laissez-moi le soin
De punir ici cet infame;
A ce monstre ennemi je veux arracher l'ame.
Laissez-moi.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Qui l'eût cru qu'un jour si fortuné
A tant de maux fût destiné?

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Hélas! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie!
De tous les temps passés l'histoire en est remplie.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; GRÉGOIRE, revenant dans son premier habit.

DAPHNIS.

O douleur! ô transports jaloux!
Holà! hé! monsieur le grand-prêtre,

Monsieur Grégoire, approchez-vous.

GRÉGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe, et me parle en maître?

DAPHNIS.

C'est moi; me connais-tu?

GRÉGOIRE.

Qui, toi? mon ami, non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître!
Tu mourras de ma main; je vais t'assommer, traître!
Je vais t'exterminer, fripon!

GRÉGOIRE.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place!

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus!
Il faut punir ta lâche audace:
Indigne suppôt de Bacchus,
Tremble, et rends-moi ma femme.

GRÉGOIRE.

Eh! mais pour te la rendre
Il faudrait avoir eu le plaisir de la prendre:
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas;
Mais c'est toi qui me l'as ravie;
C'est toi qui l'as changée, et presque dans mes bras:
Elle m'aimait plus que sa vie
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton esprit malin;

A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi soudain s'est exhalée;
Elle me fuit, m'outrage, et m'accable d'horreurs.
C'est toi qui l'as ensorcelée;
Tes pareils dès long-temps sont des empoisonneurs.

GRÉGOIRE.

Quoi! ta femme te hait!

DAPHNIS.

Oui, perfide! à la rage.

GRÉGOIRE.

Eh mais! c'est quelquefois un fruit du mariage;
Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi seul as tout fait:
Tu mets à mon bonheur un invincible obstacle.

GRÉGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme en effet
Ne peut te haïr sans miracle?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'instant à mon juste dépit,
Lâche, ton sang va satisfaire.

ARIETTE.

GRÉGOIRE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit
Pour qui le peuple me révère,
Et ma personne est sans crédit
Auprès de cet homme en colère;
Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.

Apaise-toi, rengaîne... Eh bien! je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère, en son sens revenue,
A son époux, à son amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O ciel! est-il bien vrai? Mon cher ami Grégoire,
Parle; que faut-il faire?

GRÉGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Ensemble une seconde fois.

DUO.

GRÉGOIRE.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera ton injure.
On t'en fera;
On l'oubliera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.

DAPHNIS.

Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on m'aimera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera mon injure.
On m'en fera;
On l'oubliera.
Rien ne dure
Dans la nature;
Rien ne durera,
Tout passera.

Le caprice d'une femme
Est l'affaire d'un moment;
La girouette de son ame
Tourne, tourne... au moindre vent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE, PRESTINE.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Oui, c'étaient des vapeurs; c'est une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien :
Cela vient tout d'un coup... quand on se porte bien...
Une seconde dose à l'instant l'a guérie.
Oh! que cela t'a fait de bien!

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ces espèces de maux s'appellent frénésie.
Feu ma femme autrefois en fut long-temps saisie;
Quand son mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Ma femme aussi.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles si vives...

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Tout de même.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Il fallait déserter la maison.
La bonne me disait: *Je te hais*, d'un courage,
D'un fond de vérité... cela partait du cœur.
Grace au ciel, tu n'as plus cette mauvaise humeur,

Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.

GLYCÈRE, se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé? qu'ai-je fait? qu'ai-je dit?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire?
Hélas! j'aurais perdu l'esprit!
L'amour fit mon hymen; mon cœur s'en applaudit:
Vous le savez, grands dieux! si ce cœur est sincère.
Mais dès le second coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant est parti soudain,
En montrant l'humeur la plus noire;
Attachée à ses pas j'ai vainement couru.
Où donc est-il allé? ne l'avez-vous point vu?

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Il arrive.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DAPHNIS.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

En effet je vois sur son visage
Je ne sais quoi de dur, de sombre, de sauvage.

GLYCÈRE chante.

Cher amant, vole dans mes bras:
Dieu de mes sens, dieu de mon ame,
Animez, redoublez mon éternelle flamme...
Ah! ah! ah! cher époux, ne te détourne pas;
Tes yeux sont-ils fixés sur mes yeux pleins de larmes?
Ton cœur répond-il à mon cœur?
Du feu qui me consume éprouves-tu les charmes?

Sens-tu l'excès de mon bonheur?

(A cette musique tendre succède une symphonie impérieuse et d'un caractère terrible.)

DAPHNIS, au père de Glycère.

(Il chante.)

Écoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une Mégère;
Dès qu'on la voit on s'enfuit;
Sa laideur la rend plus fière;
Elle est fausse, elle est tracassière;
Et, pour mettre le comble à mon destin maudit,
Veut avoir de l'esprit.
Je fus assez sot pour la prendre;
Je viens la rendre :
Ma sottise finit...
Le mariage
Est heureux et sage
Quand le divorce le suit.

TRIO.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE.

O ciel! ô juste ciel, en voilà bien d'un autre.
Ah! quelle douleur est la nôtre!

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir :
Je m'en vais voyager loin d'elle... Adieu... Bonsoir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Quel démon dans ce jour a troublé ma famille?
Hélas! ils sont tous fous :
Ce matin c'était ma fille,
Et le soir c'est son époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

GLYCÈRE.

Ah! j'en mourrai, mon père.

LES DEUX PÈRES.

Ah! tout me désespère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles desirs!
D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; PRESTINE, arrivant avec précipitation.

PRESTINE.

Réjouissez-vous tous.

GLYCÈRE, qui s'est laissée tomber sur un lit de gazon, se retournant.

Ah! ma sœur, je suis morte!
Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,
Je veux que vous dansiez avec mon père et moi.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

C'est bien prendre son temps, ma foi!
Serais-tu folle aussi, Prestine, à ta manière?

PRESTINE.

Je suis gaie et sensée, et je sais votre affaire;
Soyez tous bien contents.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ah! méchant petit cœur!
Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien dans notre douleur
Avoir la cruauté de montrer de la joie?

PRESTINE chante.

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choses à dire.
Ma sœur, je viens vous apporter
De quoi soulager votre martyre.
Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire;
Et quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PÈRE DE DAPHNIS, pendant que Glycère est languissante sur le lit de gazon, abîmée dans la douleur.

Conte-nous donc, Prestine, et puis nous chanterons,

Si de nous consoler tu donnes des raisons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre sœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCÈRE.

Hélas! quel intérêt mon cœur put-il y prendre?
L'ai-je pu remarquer? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire est un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'est tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie:
L'un est vaste et profond; la tonne de Cîteaux
N'est qu'une pinte auprès; mais il est plein de lie;
Il produit la discorde et les soupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la secrète antipathie:
C'est celui que l'on donne, hélas! à tant d'époux,
Et ce tonneau fatal empoisonne la vie.
L'autre tonneau, ma sœur, est celui de l'amour;
Il est petit... petit... on en est fort avare;
De tous les vins qu'on boit c'est, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour-à-tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCÈRE.

Ah! de celui d'amour je n'avais pas besoin;
J'idolâtrais sans lui mon amant et mon maître.

Temple affreux! coupe horrible! Ah! Grégoire! ah! le traître!
Qu'il a pris un funeste soin!

LE PÈRE DE GLYCÈRE.
D'où sais-tu tout cela?

PRESTINE.
La servante du temple
Est une babillarde; elle m'a tout conté.

LE PÈRE DE DAPHNIS.
Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple;
La servante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle histoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ses côtés;
De là venaient nos biens et nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre...

PRESTINE.
Eh! lisez moins, mon père;
Et laissez-moi parler... Dès que j'ai su le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vite en secret
Couru tourner le robinet;
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère:
D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre; il va venir. Il rosse
Le méchant Grégoire à son gré.
Et moi, qui suis un peu précoce,
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré,
Et je le garde pour ma noce.

GLYCÈRE, se relevant.
Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être;

C'est Daphnis que je vois paraître;
C'est Daphnis qui me rend au jour.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Ah! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq, en ce jour d'allégresse,
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PÈRES. GLYCÈRE. DAPHNIS.

Ma sœur... Mon fils... Mon amant... Ma maîtresse...
Aimons-nous, bénissons les dieux :
Deux amants brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous seconde;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau;
Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde.

FIN DES DEUX TONNEAUX.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME

DU THÉATRE.

FIN DE LA TABLE.

